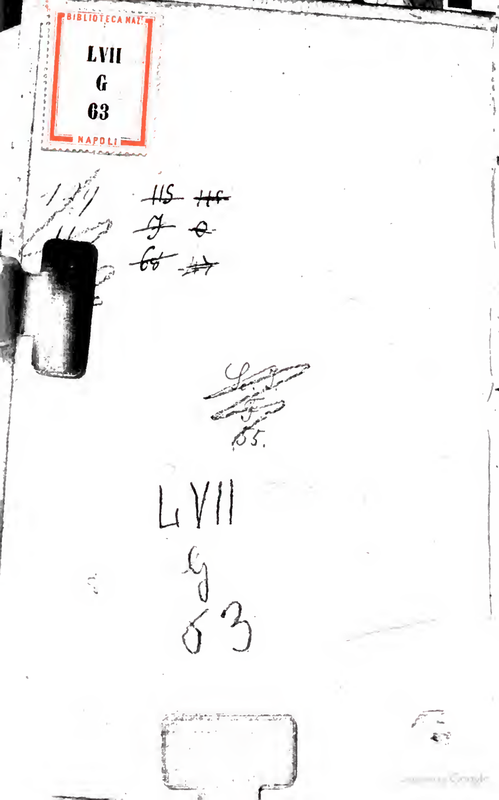




L'HOMME DES CHAMPS,

OU

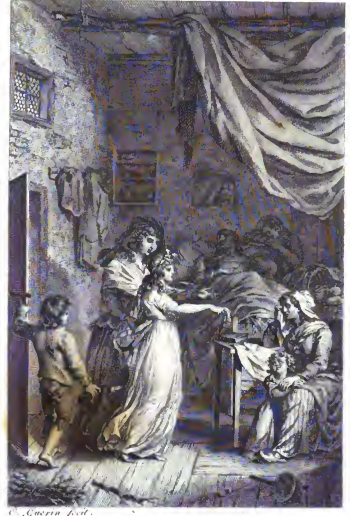
LES GÉORGIQUES

FRANÇOISES.

Se trouve ;

A Vienne, chez Charles Schaumbourg et compagnie;
A Breslau, chez F. Th. Korn;
A Hambourg, chez F. Perthes;
A Leipsic, chez F. A. Leo;
A Francfort, chez F. Esslinger.

Ch.t I. vers 333.



C. Guerin fecit.

Que, surtout, votre fille amenant sur vos traces,
La touchante pudeur, la première des graces,
À fasse en rougissant l'essai de la bonté,
Par qui tout s'embellit, jusques à la beauté.

L'HOMME
DES CHAMPS,
OU
LES GÉORGIQUES FRANÇOISES;

PAR JACQUES DELILLE.



A BASLE,
CHEZ JACQUES DECKER.

De l'imprimerie de LEVRAULT, frères, à Strasbourg.
1800.

PRÉFACE.

Un des hommes de France qui a le plus d'esprit, qui a rempli avec succès de grandes places, et qui a écrit sur divers objets avec autant d'intérêt que d'élégance, a dit, dans des Considérations sur l'état de la France : « M. « l'abbé Delille jouiroit de la plus haute répu- « tation s'il eût composé de lui-même au « lieu de traduire, et s'il eût traité des sujets « plus intéressans. »

Il faut recevoir les éloges avec modestie, et réfuter avec calme les critiques injustes. Peut-être ma réponse à M. de M., en me disculpant des reproches qu'il me fait, pourra-t-elle établir quelques principes de goût, ou trop oubliés ou trop peu connus, et détruire un préjugé véritablement funeste à notre littérature.

D'abord, pourquoi M. de M. regarde-t-il l'art d'embellir les paysages comme un sujet peu intéressant ? Il est bon de remonter un peu

plus haut pour apprendre au public, et peut-être à M. de M. lui-même, la source de cette erreur; et cette discussion peut avoir son utilité.

Il n'est que trop vrai que quelques genres privilégiés, la tragédie et la comédie, les romans, et les poësies nommées fugitives, ont long-temps exercé presque exclusivement tous nos poëtes; les gens du monde, de leur côté, ne se sont guère occupés d'aucun autre genre de poësie. Aussi, tandis que nos voisins se glorifioient d'une foule de poëmes étrangers au théâtre et à la poësie légère, notre indigence en ce genre étoit extrême, et quelques épîtres de Voltaire sur des sujets de morale ne nous avoient pas suffisamment vengés.

Cette réflexion, déjà si importante sous le rapport littéraire, l'est encore davantage sous ses rapports moraux et politiques : ce goût prédominant pour les poësies légères et fugitives ne peut que nourrir, dans un peuple accusé trop justement peut-être de frivolité, cette légèreté qui s'est conservée au milieu des

plus terribles circonstances. C'est pour elle qu'il n'y a point eu de révolution. On nous a vus plaisanter sur des crimes atroces, dont nous n'aurions dû que frémir ; on a mis du ridicule à la place du courage ; et ce peuple malheureux, et si obstinément gai, auroit pu dire aussi :

« J'ai ri, me voilà désarmé! »

PIRON, Métromanie.

A l'égard des romans et des ouvrages de théâtre, l'amour exclusif de ce genre de littérature est peut-être plus dangereux encore. Ils accoutument l'ame à ces sensations violentes, si opposées à cette heureuse habitude des sentimens doux et modérés, d'où résultent ces émotions paisibles, également nécessaires au bonheur et à la vertu ; et si, à travers cette habitude et ce besoin des impressions fortes, et des mouvemens désordonnés, que cherchent à exciter les représentations théâtrales et les narrations romanesques, arrivoit une révolution inattendue, toute modération en seroit probablement bannie. On verroit souvent les

assemblées publiques dégénérer en représentations théâtrales, les discours en déclamations, les tribunes en loges, où les huées et les applaudissemens seroient prodigués avec fureur par les partis opposés ; les rues même auroient leurs tréteaux, leurs représentations et leurs acteurs. Le même besoin de nouveautés se montreroit dans ce nouveau genre de spectacles ; des scènes se succéderoient, chaque jour plus violentes, et les excès de la veille rendroient nécessaires les crimes du lendemain : tant l'ame, accoutumée aux impressions immodérées, ne sait plus s'arrêter, et ne connoît plus que les excès pour échapper à l'ennui !

Il est donc utile d'encourager d'autres genres de poësie, de ne pas rebuter par un dédain injuste ceux qui, sans cet appareil et tous ces mouvemens passionnés, tâchent d'embellir des couleurs poëtiques les objets de la nature et les procédés des arts, les préceptes de la morale ou les douces occupations de la vie champêtre. Telles sont les Géorgiques de Virgile : tels sont, avec la double infériorité et de notre

langue et du talent de l'auteur, le poëme des Jardins et les Géorgiques françoises. La personne éclairée que je prends la liberté de réfuter regarde le sujet du premier de ces deux ouvrages comme peu intéressant. Veut-elle dire qu'il ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poësies? je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux et le plus naturel et le plus vertueux de tous; cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme; ce doux et brillant emploi des richesses des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt! Milton, le Tasse, Homère ne pensoient pas ainsi,

lorsque, dans leurs poëmes immortels, ils épuisoient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les relit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vieillard qui cultive au bord du Galèse le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits, et les ames sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poësie deux sortes d'intérêt, celui du sujet et celui de la composition. C'est dans les poëmes du genre de celui que je donne au public, que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là, vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et la perfection du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité

du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur. Mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, et le travail le plus opiniâtre. Aussi les chefs-d'œuvres en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies: les Géorgiques et le poëme de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre; et, tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poëmes, et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire, en nous conservant ces chefs-d'œuvres. Parmi les modernes nous ne connoissons guère que les deux poëmes des Saisons, anglois et françois, l'Art poëtique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de poësie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition. Il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur et les rendre avec la palette brillante de l'imagination; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du poëme des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze

ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier, en traçant des jardins, dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1.° les fleurs, 2.° les vergers, 3.° les eaux, 4.° les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art; où il a fallu exclure les alignemens, les distributions symétriques, les beautés compassées; un autre plan étoit nécessaire. L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches

matériaux de la composition pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvéniens; ce qui dans la nature se prête ou résiste à l'imitation; enfin la distinction des différens genres du jardin et des paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins: ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage. Le troisième renferme les objets dont chacun n'auroit pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie: tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant, enfin, contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent; enfin ce que les autres arts, et particulièrement

l'architecture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'auteur se le soit proposé, ce plan accusé de désordre se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poëtique, si vanté pour sa régularité. En effet, Boileau, dans son premier chant, traite des talens du poëte et des règles générales de la poësie; dans le second et le troisième, des différens genres de poësie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance; enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poësie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles, pour en avoir imité différens morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés à la destruction

de l'ancien parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offroit de plus touchant et de plus majestueux un siècle à jamais mémorable ; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poësie françoise et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers. Elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne. Elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monumens d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils : idée également neuve à l'époque où le poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé, enfin, dans l'épisode touchant de cet Indien qui,

regrettant, au milieu des pompes de Paris, les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux espèces de sensibilité. L'une nous attendrit sur les malheurs de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes. Voilà la seule sensibilité que veulent reconnoître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse. C'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage: qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme: qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, ou l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos

plaisirs; à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspiroit Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnoit tous les animaux, il nous attendrit presque également, et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits: c'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grâce au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Enfin vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonoises, italiennes, deux traductions angloises en vers, répondent peut-être suffisamment aux critiques les plus

sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites : il a corrigé ces défauts dans une édition toute prête à paroître, et augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressans, qui donneront un nouveau prix à l'ouvrage. C'est surtout pour annoncer cette édition avec quelque avantage, qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses qu'on a faites de ce poëme. Plusieurs personnes ont affecté de le mettre fort au-dessous de la traduction des Géorgiques : cela est tout simple ; cet ouvrage étoit de son invention, et on a préféré de lui céder les honneurs de la traduction.

Ce genre de composition, qui demande des auteurs d'un grand talent, veut aussi des lecteurs d'un goût exquis. Les prolétaires de Rome pouvoient pleurer à la représentation d'Oreste et de Pylade ; mais il n'appartenoit qu'à Horace, à Tucca, à Pollion, à Varius, d'apprécier les Géorgiques de Virgile. Eux seuls et leurs pareils pouvoient saisir ces innombrables beautés de

détails sans cesse renaissantes, cette continuité d'élégance et d'harmonie, ces difficultés heureusement vaincues, ces expressions pleines de force, de hardiesse ou de grâce, cet art de peindre par les sons, enfin ce secret inimitable du style qui a su donner de l'intérêt à la formation d'un sillon ou à la construction d'une charrue.

Aussi ai-je peut-être un nouveau droit de me plaindre de l'homme estimable dont j'ai parlé plus haut, lorsqu'il a dit que je me suis trop occupé à traduire, sans parler du genre de traduction. Il est étrange que M. de M. n'ait pas daigné distinguer la traduction en vers des traductions en prose. Il n'y a pas un homme de lettres qui, sous le rapport de la difficulté vaincue, n'en connoisse l'extrême différence. Avec un peu plus d'attention M. de M. se seroit souvenu qu'au moment où cette traduction a paru, il n'existoit encore dans notre langue aucune traduction en vers des anciens poëtes, et qu'à cet égard notre littérature éprouvoit un vide inconnu dans la littérature étrangère et particulièrement dans la littérature

angloise ; il se seroit souvenu que la traduction d'Homère étoit de tous les ouvrages de Pope celui qui avoit le plus contribué à sa réputation et à sa fortune. Il ne pouvoit pas ignorer non plus, qu'indépendamment des difficultés que présente une traduction en vers, celle des Géorgiques en avoit de particulières, qui ne permettent à aucun homme de goût de la confondre avec aucune autre. L'époque où l'auteur a commencé sa traduction ajoutoit encore à la difficulté. Personne alors, excepté les agriculteurs de profession, ne s'occupoit d'agriculture ; nulle société, nulle académie ne s'étoit consacrée à la théorie de ce premier des arts; aucun livre encore, ou presqu'aucun, n'en avoit traité; les mots de rateau, de herse, d'engrais, de fumier, paroissoient exclus de la poësie noble : enfin l'agriculture étoit alors en pleine roture. Aussi un auteur qui entreprendroit aujourd'hui une nouvelle traduction des Géorgiques, trouvant la route déjà frayée, le préjugé affoibli, les formes de ce genre de style multipliées, l'art de l'agriculture ennobli,

pourroit, en faisant mieux, avoir moins de mérite, puisqu'il auroit moins de difficultés à vaincre, et ne travailleroit point avec cette hésitation qui refroidit la composition et affoiblit la verve poëtique.

Ajoutez à cela qu'il y a cent fois plus de difficultés à vaincre dans notre versification que dans toutes les langues du monde, et qu'il n'étoit pas facile de porter avec aisance et avec grâce ces entraves multipliées. Aussi doit-il être permis, ce me semble, à ceux qui ont essayé de vaincre ces obstacles, de se prévaloir des témoignages illustres qui peuvent les payer des efforts qu'ils ont faits, ou les consoler des critiques qu'ils ont essuyées. Qu'on me permette donc de citer une anecdote qui peut-être montrera quelle idée les esprits les plus distingués ont eue d'une traduction en vers des Géorgiques.

Lorsque, presque enfant encore, j'eus traduit quelques livres de ce poëme, j'allai trouver le fils du grand Racine. Son poëme sur la religion, dont la poësie est toujours élégante et naturelle,

et quelquefois sublime, me donnoit la plus haute idée de son goût, comme de ses talens. J'allai le trouver, et lui demandai la permission de le consulter sur une traduction en vers des Géorgiques. « Les Géorgiques, me dit-il d'un « ton sévère ! c'est la plus téméraire des « entreprises. Mon ami M. Lefranc, dont « j'honore le talent, l'a tentée, et je lui ai « prédit qu'il échoueroit. [1] » Cependant le fils du grand Racine voulut bien me donner un rendez-vous dans une petite maison où il se mettoit en retraite deux fois par semaine pour offrir à Dieu les larmes qu'il versoit sur la mort d'un fils unique, jeune homme, de la plus haute espérance, et l'une des malheureuses victimes du tremblement de terre de Lisbonne. Je me rendis dans cette retraite : je le trouvai dans un cabinet au fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paroissoit aimer extrêmement. Il me répète plusieurs fois combien mon entreprise lui paroissoit audacieuse. Je lis, avec

(1) La traduction de M. Lefranc a été imprimée depuis quelques années.

une grande timidité, une trentaine de vers. Il m'arrête, et me dit : « Non-seulement je « ne vous détourne plus de votre projet ; mais « je vous exhorte à le poursuivre. » J'ai senti peu de plaisirs aussi vifs en ma vie. Cette entrevue, cette retraite modeste, ce cabinet où ma jeune imagination croyoit voir rassemblées la piété tendre, la poësie chaste et religieuse, la philosophie sans faste, la paternité malheureuse, mais résignée, enfin le reste vénérable d'une illustre famille prête à s'éteindre faute d'héritiers, mais dont le nom ne mourra jamais, m'ont laissé une impression forte et durable. Je partis, plein d'ardeur et de joie, croyant avoir entendu non-seulement la voix du chantre de la religion, mais quelques accens de l'auteur d'Athalie, et je suivis ma pénible entreprise, qui m'a valu des éloges dont je suis flatté, et des critiques dont j'ai profité.

A l'opinion de Racine je puis joindre celle de Voltaire et du grand Fréderic. Les réputations inférieures, quand on les attaque, ont sans doute le droit de se mettre à l'abri des grandes

renommées qui veulent bien les protéger. Fréderic, qui avoit trop de goût pour ne pas sentir qu'il n'existoit alors dans notre langue aucun modèle de ce genre d'ouvrage, dit, après l'avoir lu, ce mot charmant : « Cette « traduction est l'ouvrage le plus original qui « ait paru en France depuis long-temps. »

Quant à Voltaire, tout le monde a lu, dans son discours de réception à l'académie françoise, ces mots remarquables : « Qui oseroit parmi nous « entreprendre une traduction des Géorgiques « de Virgile ? » Je passe sous silence les passages de ses lettres où l'éloge souvent répété de cette traduction me paroît à moi-même trop au-dessus de l'ouvrage, et n'a pas un rapport immédiat avec la difficulté de traduire en vers un ouvrage aussi étranger à notre langue que les Géorgiques. On verra combien il étoit frappé de cette difficulté, dans les phrases suivantes : « Je regarde la traduction des « Géorgiques de Virgile, par M. l'abbé « Delille, comme un des ouvrages qui font « le plus d'honneur à la langue française, et

« je ne sais si Boileau lui-même eût osé « traduire les Géorgiques. » (*Let. à Chabanon.*) « Rempli de la lecture des Géorgiques de l'abbé « Delille, je sens tout le mérite de la difficulté « si heureusement surmontée, et je pense qu'on « ne peut faire plus d'honneur à Virgile et à « la nation. » (*Let. à l'Acad.*) On voit combien ce grand homme étoit loin de confondre cette traduction avec celle d'un roman, d'une histoire, ou même de tout autre poëme, quel qu'il puisse être : c'est qu'il sentoit mieux qu'un autre, combien étoit indigente dans ce genre cette langue dont il disoit avec tant d'esprit : « C'est une gueuse fière, à qui il faut faire « l'aumône malgré elle. »

Ce qui peut servir encore à prouver combien cette traduction étoit difficile, c'est que M. de Pompignan, comme me l'avoit prédit l'illustre fils de Racine, y a complétement échoué. La version qu'il en a publiée est imprimée depuis plusieurs années, et à peine en connoît-on l'existence. Cependant il s'en faut de beaucoup que ce poëte mérite le mépris que lui a prodigué

M. de Voltaire; et sa tragédie de Didon, et plusieurs de ses odes sacrées, sont au nombre de nos plus beaux monumens littéraires: mais celui qui avoit heureusement rendu les amours de Didon, a échoué dans la description d'une charrue.

Maintenant, qu'il me soit permis de remercier M. de M. des éloges si flatteurs qu'il me donne, et des observations rigoureuses qu'il a faites, puisqu'elles m'ont valu l'occasion de me parer de suffrages aussi illustres; ce que je n'aurois osé faire s'il n'eût déprécié le genre de travail dont je me suis occupé, qui a de si grands rapports avec l'ouvrage que je publie aujourd'hui, et dont il est temps de développer le plan et l'intention.

Ces nouvelles Géorgiques n'ont rien de commun avec celles qui ont paru jusqu'à ce jour, et le nom de Géorgiques, ainsi que dans d'autres poëmes français, et particulièrement dans le poëme des Saisons du cardinal de Bernis, est employé ici dans un sens plus étendu que son acception ordinaire. Ce poëme est divisé en

quatre chants, qui, tous relatifs aux jouissances champêtres, ont pourtant chacun leur objet particulier.

Dans le premier, c'est le sage qui, avec des sens plus délicats, des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt dans leurs innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensations; qui, sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est plus partagé. L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même, qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits. Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite, et, par ce concours de bienveillance et de soin, assure le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance. Cette partie du poëme a été lue plusieurs fois à l'académie française, et particulièrement à la réception du malheureux M.

de Malesherbes. Je dois dire que toutes les maximes de bienfaisance et d'amour du peuple étoient vivement applaudies par tout ce qu'il y avoit alors de plus considérable dans la nation. Je n'ai rien retranché de la recommandation que je faisois alors de la pauvreté à la fortune et de la foiblesse à la puissance; malgré les excès que le peuple s'est quelquefois permis, j'aurois été désavoué même par ses victimes.

Il se trouve aussi dans ce chant une soixantaine de vers empruntés de différens poëtes anglois; mais, en les imitant, j'ai tâché de me les approprier par les images et l'expression. D'ailleurs ils ont presque tous dans mon poëme un but tout-à-fait différent. Il y a particulièrement dans la chasse du cerf une imitation dans laquelle je me suis rencontré avec M. de S. Lambert. [1]

Le second chant peint les plaisirs utiles du

(1) Tels sont les vers qui commencent par ces mots: *Il revoit ces grands bois, si chers à sa memoire.* Ayant travaillé sans livre, je ne puis pas répondre qu'il n'y ait dans ce poëme quelques traces de réminiscence. J'en préviens d'avance ceux qui font un grand crime de ces petits torts.

cultivateur. Mais ce n'est pas ici l'agriculture ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs saisons les productions de la nature, obéit à ses vieilles lois, et suit ses anciennes habitudes : c'est l'agriculture merveilleuse, qui ne se contente pas de mettre à profit les bienfaits de la nature, mais qui triomphe des obstacles, perfectionne les productions et les races indigènes, naturalise les races et les productions étrangères ; force les rochers à céder la place à la vigne, les torrens à dévider la soie, ou à dompter les métaux ; sait créer ou corriger les terrains, creuse des canaux pour l'agriculture et le commerce, fertilise par des arrosemens les lieux les plus arides, réprime ou met à profit les ravages et les usurpations des rivières ; enfin parcourt les campagnes, tantôt comme une déesse qui sème des bienfaits, tantôt comme une fée qui prodigue des enchantemens.

Le troisième chant est consacré à l'observateur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connoître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses

promenades, de charmes à son domicile et d'occupations à ses loisirs; se forme un cabinet d'histoire naturelle, orné, non de merveilles étrangères, mais de celles qui l'environnent, et qui, nées dans son propre sol, lui deviennent plus intéressantes encore. Le sujet de ce chant est le plus fécond de tous, et jamais une carrière et plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poësie.

Enfin le quatrième apprend au poëte des champs à célébrer, en vers dignes de la nature, ses phénomènes et ses richesses. En enseignant l'art de peindre les beautés champêtres, l'auteur a tâché d'en saisir lui-même les traits les plus majestueux et les plus touchans.

Le traducteur des Géorgiques de Virgile, en composant les siennes, s'est affligé souvent d'avoir avec son modèle la plus triste des ressemblances. Comme Virgile, il a écrit sur les plaisirs et les travaux champêtres pendant que les campagnes étoient désolées par la guerre civile et la guerre étrangère : comme lui, il détournoit ses yeux de ces amas de

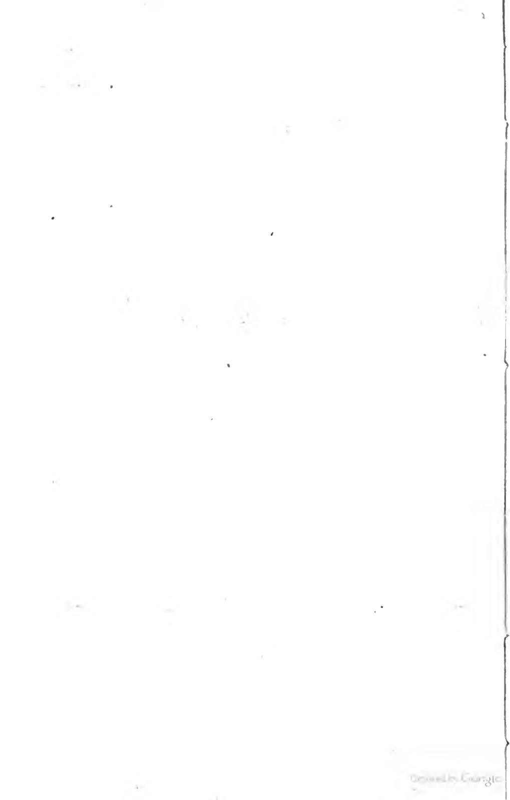
cadavres et de ruines, pour les rejeter sur les douces images du premier art de l'homme et des innocentes délices des champs. Auguste, paisible possesseur de Rome encore sanglante, s'occupa de ranimer l'agriculture et les bonnes mœurs, qui marchent à sa suite; il engagea Virgile à publier ses Géorgiques : elles parurent avec la paix, et en augmentèrent les charmes. C'est un heureux augure pour son imitateur : puisse ce poëme porter dans les ames effarouchées par de longues craintes, ulcérées par de longues souffrances, des sentimens doux et des affections vertueuses! L'indulgence du lecteur jugera moins rigoureusement un ouvrage composé dans des temps si malheureux : il eût été plus soigné et moins imparfait, s'il eût été composé avec un esprit libre et un cœur plus tranquille, et si, dans cette terrible révolution, l'auteur n'eût perdu que sa fortune!

Je finis cette préface par désavouer plusieurs morceaux de mes ouvrages non imprimés, qui se trouvent épars dans des journaux ou des

recueils, morceaux dans lesquels j'ai trouvé avec peine des passages insérés par des mains étrangères ; tels sont particulièrement une traduction d'une satyre de Pope, faite presque au sortir de mon enfance, et une lettre écrite de Constantinople sur des ruines de la Grèce: il est juste qu'on ne soit chargé que de ses propres fautes.

L' H O M M E

D E S C H A M P S.



L'HOMME DES CHAMPS,

OU

LES GÉORGIQUES FRANÇOISES.

PREMIER CHANT.

Boileau jadis a pu, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a pu des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles:
Mais quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs,
Se peut-il enseigner? Non sans doute, et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer:
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Inspirez donc mes vers, lieux charmans, doux asiles,
Où la vie est plus pure, où les cœurs, plus tranquilles,

Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu !
Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu :
Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.

Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer, c'est trop peu que des sens ;
Il faut une ame pure et des goûts innocens.
Toutefois n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errans sur les débris d'un luxe qui n'est plus :
On a trop parmi nous réformé l'opulence !
Mais je ne parle pas seulement à la France ;
Ainsi que tous les temps, j'embrasse tous les lieux.

O vous qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs,
Ainsi que son argent tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie !
« Volons aux champs ; c'est là qu'on jouit de la vie,
« Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive ; l'ennui[1]
Le reçoit à la grille, et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosk, et sa nouvelle serre ;

Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville ;
Tous deux sont innocens, le tort est à son cœur :
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.

Le doux plaisir des champs fuit une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme ; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait transporté les bois, les fleurs et la verdure ;
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,
Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.
Mais je vois en pitié le Crésus imbécille
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert ;
Et Mondor au village est à son grand couvert.

Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Transporter leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts ;
Des puissances du jour assiégent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure,

Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.

Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes?
Vous y paroissez peu; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles!
Les flatteurs sont ingrats: vos arbres sont fidèles,
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.

Désertant des cités la foule solitaire,
D'avance venez donc apprendre à vous y plaire.
Cultivez vos jardins, volez quelques instans
Aux projets des cités, pour vos projets des champs;
Et si vous n'aimez point la campagne en vrai sage,
La vanité du moins chérira son ouvrage.

Cependant, pour charmer ces champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.
Choisissons; mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie;

Non qu'au séjour des grands j'interdise ces jeux,
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux;
Mais sous nos humbles toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales.
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit.
Puis, quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
Et les haines naissant de la rivalité:
C'est à qui sera jeune, amant, prince ou princesse;
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importans,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères:
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en étoit l'histrion:
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace!
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grâce,
Aux Fleuris, aux Sainvals, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris;
Charmer est leur devoir: vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs; votre rôle est sublime.

Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats!
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté:
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Embellit les objets; tantôt leur déclin même
Aux objets fugitifs prête un charme qu'on aime:
Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'ame jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore,
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel, quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux doigts de rose:
Tel le brillant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.

Étudiez aussi les momens de l'année:
L'année a son aurore, ainsi que la journée.
Ah! malheureux qui perd un spectacle si beau!
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissans, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,

Jouit moins au sortir de sa triste prison,
Que le sage au retour de la belle saison.
Adieu des paravents l'ennuyeuse clôture,
Adieu livres poudreux, adieu froide lecture !
Du grand livre des champs les trésors sont ouverts:
Partons, que les beaux lieux me rendent les beaux vers !

Si des beaux jours naissans on chérit les prémices,
Les beaux jours expirans ont aussi leurs délices;
Dans l'automne, ces bois, ces soleils pâlissans,
Intéressent notre ame, en attristant nos sens:
Le printemps nous inspire une aimable folie;
L'automne, les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleuroit la mort:
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite;
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.

Majestueux été, pardonne à mon silence !
J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instans,
Avec l'air de l'automne, ou les traits du printemps.
Que dis-je ? ah ! si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme, et quelle fraîcheur pure

Vient remplacer des cieux le brûlant appareil !
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière,
Et le sein des vallons, et le front des coteaux;
Se glisser dans les bois, et trembler dans les eaux !
L'hiver, je l'avoûrai, je suis l'ami des villes:
Là des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grâce au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimats
L'éclatante blancheur, et la glace brillante,
En lustres azurés à ces roches pendante !
Et quel plaisir encor, lorsqu'échappé dans l'air
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver,
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes !
Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux !
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui, du moins un moment, console la nature !
Et si mon œil rencontre un reste de verdure

Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir!
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir,
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.
Le ciel devient-il sombre? Eh bien! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant, j'insulte à l'aquilon.
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille doux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide:
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat: le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

Long-temps des camps rivaux le succès est égal :
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite.
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.
Ailleurs c'est le piquet des graves douairières,
Le lotto du grand-oncle, et le wisk des grand-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi ;
La blouse le reçoit. Mais l'heure de la table
Désarme les joueurs ; un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et, comme son bouchon, fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire,
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu :
Hélas ! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier ; il lit, l'ennui circule.
L'un admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut
Aux battemens de mains se réveille en sursaut.
On rit ; on se remet de la triste lecture ;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.

Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.
Ainsi dans l'hiver même on connoît l'allégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse;
C'est un riant vieillard, qui sous le faix des ans
Connoît encor la joie, et plaît en cheveux blancs.

En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir?
L'homme veut des plaisirs; mais leurs purcs délices
Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis! L'air, l'onde et les forêts
De leurs jeux innocens vous offrent les attraits,
Et la guerre des bois, et les piéges des ondes.
Compagne des Silvains, des nymphes vagabondes,
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts:
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.

Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,

Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu ?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée ;
Ou l'anguille argentée, errante en longs anneaux ;
Ou le brochet glouton, qui dépeuple les eaux ? [2]

Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit ;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère :
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.

Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire ?
O Muse, qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,

L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.
Mais quoi! du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fîra-t-il dans ces pressans dangers?
Il hésite long-temps: la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant, de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.

Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné.
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre ; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte ;

Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête; il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans:
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?

Et que n'a-t-il plus tôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais, enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore: efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs. [3]

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre:
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux;
Qui croiroit avilir l'honneur de ses châteaux,
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornoient pompeusement ses portes triomphantes;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.

Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles?
Là des jeux moins bruyans, des plaisirs plus utiles,

Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchans.
Beaux arts! eh, dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non; le sage vous doit ses momens les plus doux:
Il s'endort dans vos bras; il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oublioit Rome ingrate; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, Daguesseau goûtoit tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement:
Tels, de leur noble exil tous deux charmoient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux ames vaines
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux arts à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune.
Mais avec leurs amis ils font prison commune,

Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Consolent leur exil et chantent leur retour. 4

Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'étude,
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude,
Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse! hélas! je m'en souviens,
Épris de la campagne et l'aimant en poëte,
Je ne lui demandois qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
Je l'aimois, je l'aimois jusque dans ses horreurs:
J'aimois à voir les bois, battus par les tempêtes,
Abaisser tour à tour et redresser leurs têtes;
J'allois sur les frimats graver mes pas errans,
Et de loin j'écoutois la course des torrens.
Mais tout passe; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'ame,
S'il est long-temps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas long-temps; les arbres parlent peu,
Dit le bon Lafontaine, et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.

Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
S'en vient tuer le temps, la joie et vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère
Préparez, décorez la chambre hospitalière.

Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfans,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient, dans sa vieillesse,
Reconnoître les bois qu'a plantés sa jeunesse ;
La ferme à son aspect semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris. 5
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages ;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absens vous jouissez encore.

Ces lieux, chers aux vivans, sont aussi chers aux morts.
Qui vous empêchera de placer sur ces bords,
Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure ?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument,
Où des mânes chéris dorment plus mollement ?
Du bon Helvétien qui ne connoît l'usage ?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,

Il place les tombeaux ; il les couvre de fleurs :
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose.[6]

Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cerès ?
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile ?
Hélas ! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux ;
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah ! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,
Souffrez que parmi vous ce monument repose ;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose !
Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thompson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je ? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse ;
La gloire de ces noms du mien seroit confuse.

Mais, si dans un bosquet obscur et retiré
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gessner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai, dans vos rians vallons,
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulens calmer l'inquiétude.
Heureux si quelquefois, sous vos ombrages verts,
L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers ! [7]

Mais, ne l'oublions pas, à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui ;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Vous donc à qui des champs la joie est étrangère,
Ah ! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité ;
Mais au sein des hameaux le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,

Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.

Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée:
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.

L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi, ton or t'importune? ô richesse impudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?

Oh! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurois en jouir: heureux, digne de l'être,

Je voudrois m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages rians;
Et je ne voudrois pas, qu'attristant ma fortune,
La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif: la bêche, les rateaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendroient l'indigent, sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail banniroit la misère.

C'est peu : des maux cruels troublent souvent ses jours;
Aux douleurs, au vieil âge assurez des secours.
Dans les appartemens du logis le moins vaste
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Loûra plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfans; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin;
Que surtout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des grâces,

Y fasse en rougissant l'essai de la bonté,
Par qui tout s'embellit jusques à la beauté.
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.

L'homme le plus obscur, quelquefois, sous le chaume
Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi jamais, dans l'erreur de mes illusions,
Je n'aspire à régler le sort des nations:
Me formant du bonheur une plus humble image,
Quelquefois je m'amuse à régler un village;
Je m'établis le chef de ces petits états.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas;
Au bon gouvernement de ce modeste empire,
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,

Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime;
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence:
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;

Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors:
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel:
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
Il est dans le village une autre autorité,
C'est des fils du hameau le pédant redouté.
Muse, baisse le ton, et sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.
Mais le voici: son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.

Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter;
Connoît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes!
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences,
Paroît-il? sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfans croit lire son destin.
Il veut, on se sépare; il fait signe, on s'assemble;
Il s'égaie, et l'on rit; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout:
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,

Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblans encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains,
Cet arbre dont s'armoient mes pédans inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

Des enfans du hameau tel est le grave maître. [8]
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoique l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
Du peuple des hameaux reposent les destins,
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.

Et quel spectacle encor ne vous offriront pas
Tous ces groupes d'enfans, leurs courses, leurs ébats!
Sans doute on aime à voir la sagesse mûrie,
De ses fruits déjà prêts enrichir la patrie:
Mais quel sage peut voir sans un attrait flatteur
La vie encor naissante et l'homme encore en fleur?
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchans la naïve franchise.

L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse appaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritoit, un souris le désarme
Et de son cœur facile obtient un prompt retour.
L'autre, ferme en sa haine ainsi qu'en son amour,
Tient baissé vers la terre un œil triste et farouche;
Prières, doux propos, présens, rien ne le touche;
Il repousse les dons d'une odieuse main,
Et garde obstinément un silence mutin:
Tel, décélant déjà son ame magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime. [9]

Mais l'heure des jeux sonne; observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
De talens variés quel heureux assemblage!
L'un est l'historien, le conteur du village:
L'autre, Euclyde nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille:
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille.
Suivez dans ses essais ce groupe intéressant.
Là peut-être à vos yeux rêve un Pascal naissant:
Peut-être un successeur des Boileaus, des Molières,
Autour du buis tournant fait siffler ses lanières,

Dont la muse eût un jour de son terrible vers
Châtié la sottise et fouetté nos travers :
Peut-être qu'un rival des Molés, des Prévilles,
Nous peint les sots des champs, qui peindroit ceux des villes.
Peut-être enfin un Pope, un Locke, un Addisson
N'attend qu'un bienfaiteur de sa jeune raison :
Ainsi ce jeune œillet n'attendoit pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Aujourd'hui, sans songer à son renom futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
Le caillou sous les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'élève.
  Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices :
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur reviendra jusqu'à vous.
  Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des esprits hantoient chaque village ;
Tout hameau consultoit son sorcier, son devin ;
Tout château renfermoit son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troubloit le repos de l'enfance peureuse.

Surtout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assembloit le hameau,
Toujours de revenans quelque effrayante histoire
Resserroit de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,
Filles des préjugés et mères de l'erreur!
Ah! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse,
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.

Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge.
Ce n'est pas tout encor; que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instans!
Hélas qui l'eût pu croire? une bonté barbare
De ces jours consolans est devenue avare.
Ces jours, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ces jours sont au travail volés par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense!
Hélas! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette?

Non, laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,
Une part à la vie, une part au bonheur.
Vous-même secondez leur naïve allégresse.
Déjà je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers,
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Teniers.
Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'état.
Plus loin, non sans frayeur dans les airs suspendue,
Églé monte et descend sur la corde tendue:
Zéphir vient se jouer dans ses flottans habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque, où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales,
Et leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle et la main la rejette.
Là, d'agiles rivaux sentent battre leur cœur;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.
Plus loin, un bois roulant de la main qui le guide
S'élance, cherche, atteint, dans sa course rapide,

Ces cônes alignés, qu'il renverse en son cours,
Et qui, toujours tombant, se redressent toujours;
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale ;
Il les menace tous, aucun n'a succombé ;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil, et l'atteint dans les cieux.
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte, en tombant, la flèche triomphante.
Mais c'est auprès du temple, au pied du grand ormeau,
Que s'assemble la fleur et l'amour du hameau.
L'archet rustique part, chacun choisit sa belle;
On s'enlace, on s'élève, on retombe avec elle.
Plus d'un cœur bat, pressé d'une furtive main,
Et le folâtre amour prélude au sage hymen.
Partout rit le bonheur, partout brille la joie;
L'adresse s'entretient, la vigueur se déploie:
Leurs jeux sont innocens, leur plaisir acheté,
Et même le repos bannit l'oisiveté.

Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance.

Heureux, vous unissez, dans votre heureux hameau,
Le riche à l'indigent, la cabane au château.
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes,
Et satisfait de tout, et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu : ce que j'ai fait est bien.

Fin du premier Chant.

SECOND CHANT.

Heureux qui dans le sein de ses dieux domestiques
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et dans un doux abri trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputoit les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantoit les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus doux oublioit ces fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses ayeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés alors si beaux de sa chère Mantoue. [1]
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse erroit sur ses pipeaux,
Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantoit aux fiers Romains ses douces Géorgiques.

Comme lui je n'eus point un champ de mes ayeux,
Et le peu que j'avois je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poëte,
Épargnez à ma muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste;
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains:
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Triptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.

Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs:
Je ne viens point ici vous dire sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne;

Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillans spectacles ;
Au lieu de ses travaux, je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits.
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois ; c'est une enchanteresse
Qui, la baguette en main, par de hardis travaux,
Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, dompte les rocs rebelles,
Dirige dans leur cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entr'eux les fleuves étonnés,
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.

Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignoroit les lois ;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines :
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains ;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore ; osez par la culture
Corriger le terrain et dompter la nature.

Rival de Duhamel, surprenez ses secrets;
Connoissez, employez l'art fécond des engrais.
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent.
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris,
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde.
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchans:
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir, couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture:
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.
Les voilà, les vrais biens, et la vraie alchimie.

Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avoit su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons.
Il avoit, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,

Créé des prés nouveaux ; et les riches sainfoins, [2]
Et l'herbe à triple feuille, avoient payé ses soins.
Ici des jeunes fleurs il doubloit la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissoit l'automne.
Nul repos pour ses champs, et la variété,
Seule, les délassoit de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilége.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses rateaux, ses bras laborieux;
Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde.
Voilà mon sortilége et mes enchantemens,
Leur dit-il. Tout éclate en applaudissemens:
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie. [3]

Imitez son secret : que votre art souverain
Corrige la nature et change le terrain.
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;
Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères.

Laissez là ces projets recueillis par Rozier,[4]
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,
Leur ferme en miniature, enfin tous les secrets
Qu'admire le *Mercure* et que maudit Cérès.
Des vieux cultivateurs respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.

Cependant n'allez pas, trop superstitieux,
Suivre servilement les pas de vos ayeux;
Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.
Eh! qui sait quels succès attendent vos travaux?
Combien l'art parmi nous conquit de fruits nouveaux!
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses!
Sur un simple buisson jadis naissoient les roses,
Et le pommier dans l'air déployoit ses rameaux:
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux!
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons!
Osez plus: appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.

Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors : l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstans dégoûts
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes mal-adroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits.
Sous de pesans jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent,
Versailles s'occupa de popularité ;
Chacun eut ses wiskys, ses vapeurs et son thé.
Moi-même, comparant le parc anglois au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et le Nostre ;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres françois,
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes,
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes.
Il fuit des nouveautés les goûts extravagans :
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégans,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Nos arbres font accueil à l'étranger aimable,

Plutôt pour ses appas que pour sa rareté ;
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité,
Et si l'utilité vient se joindre à la grâce,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cytise riant; [5]
Ainsi pleure incliné le saule d'Orient, [6]
Que consacra l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie, [7]
Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban. [8]

Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades ?
Par elles votre esprit parcourt tous les climats :
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimats,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie, [9]
Et des deux continens heureuse colonie,
En vous offrant les plants de deux mondes divers,
Vous portent aux deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine. [10]
L'arbre heureux de Judée, à la fleur purpurine, [11]
Se montre-t-il à vous? vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des bords policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,

Et vous changez cent fois de climats et de lieux.
Soit donc que par les soins d'un art industrieux
Il donne à son pays des familles nouvelles,
Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets!
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfans : vous aidez leur foiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur vieillesse;
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des mœurs,
Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage,
De la création vous achevez l'ouvrage.
Donnez les mêmes soins aux divers animaux:
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et plus beaux!
Soignez bien les enfans, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires.
A ceux dont nos climats reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus.
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie.
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, pour vous punir,
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.

A cet oiseau parleur, que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa captivité,
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes.
Et qui ne connoît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas:
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne:
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain et leur poil et leur voix;
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne. [12]

Faites donc votre choix: ceux de qui les penchans
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde genisse,
Et, pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le bélier anglois paît la verte campagne;
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois;
Là bondit d'Albion la cavalle superbe,
Tandis que ses enfans qui folâtrent sur l'herbe,

Se cherchant, se fuyant, se défiant entr'eux,
De leur course rivale entrelassent les jeux. [13]

Aspects délicieux! perspectives charmantes!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces rians tableaux? Oh! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avoit laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poësie
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses désirs le sage est peu trompé.
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui.
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui:
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir,
Et, toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille ou compte ses richesses.

Hélas! pour mes vieux jours j'attendois ces plaisirs,
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissoit d'avance.
Je ne possédois pas un héritage immense;

Mais j'avois mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentoit mon ruisseau!
Combien je chérissois mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erroient dans mon gras pâturage!
Tout rioit à mes yeux; mon esprit ne rêvoit
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques
M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien! forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poëtiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants:
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent;
La colline m'écoute, et les bois me répondent.

Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,
Ne vous contentez pas d'une facile gloire:
Les champs ont leurs combats, les champs ont leur victoire.
Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux
Le soleil échauffer les rocs infructueux?
Venez, que tardez-vous? par un triomphe utile
Changez ce sol ingrat en un terrain fertile;

Et pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus !
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne :
Le feu court dans ses flancs ; ils s'ouvrent ; le ciel tonne,
Et des rocs déchirés avec un long fracas
Les débris dispersés s'envolent en éclats.
Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissoit leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis ;
Vos amis avec vous partagent la conquête,
Et leur brillante orgie en célèbre la fête.

Ailleurs c'est un coteau dont le terrain mouvant,
Entraîné par les eaux, emporté par le vent,
N'offre à l'œil attristé qu'une stérile arène.
Eh bien ! ces lieux encor vous paîront votre peine,
Si, d'un sol indigent fécond réparateur,
De son terrain nouveau votre art est créateur.
Ainsi, cette île altière, ouvrage d'une autre île ;
Ce rocher héroïque, en hauts faits si fertile,
Qui voit fumer de loin le sommet de l'Etna,
Malte, emprunta son sol aux campagnes d'Enna :
Ainsi loin d'elle encor la Sicile est féconde.
La terre de Cérès, en voyageant sur l'onde,

Vint couvrir ces rochers ; et leur maigre terrain,
Qui suffisoit à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,
Le melon savoureux, la figue succulente,
Et ces raisins ambrés qui parfument les airs,
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts.
Les lauriers seuls sembloient y croître sans culture.
Thétis avec plaisir réfléchit leur verdure,
Et ce roc, par l'été dévoré si long-temps,
Eut enfin son automne et connut le printemps. [14]

Imitez, s'il se peut, cette heureuse industrie.
Le terrain qu'a perdu cette côte appauvrie,
Reprenez-le aux vallons ; que la fécondité
Vienne couvrir des rocs la triste nudité.
Mais quand l'onde et les vents vont lui livrer la guerre,
Que partout d'humbles murs soutiennent cette terre !
O riant Gemenos ! ô vallon fortuné ! [15]
Tel j'ai vu ton coteau, de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Étendre en verts gradins son riche amphithéâtre ;
Et la terre, par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol enfant de l'art étaler les bienfaits.
Lieu charmant ! trop heureux qui dans ta belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,

Au sein d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leurs parfums, et, comme leur verdure,
Même au sein des frimats défier la froidure !

Toutefois le bel art que célèbrent mes chants
Ne borne point sa gloire à féconder les champs.
Il sait, pour employer leurs richesses fécondes,
Mettre à profit les vents et les feux et les ondes,
Dompter et façonner et le fer et l'airain,
Transformer en tissus et la laine et le lin.
Loin de ces verts coteaux, de ces humbles campagnes,
Venez donc, suivez-moi vers ces âpres montagnes,
Formidables déserts d'où tombent les torrens,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.

Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus rians vallons j'oubliois la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux ?
Oh ! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers noircis d'impénétrables ombres ?

Mais ce n'est plus le temps: autrefois des beaux arts,
Sur ces monts, sur ces rocs, j'appelois les regards;
C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse;
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse.

Je leur dis : voyez-vous bondir ces flots errans ?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrens ;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée.
Que, tantôt réunie et tantôt divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou dompte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone :
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers de lointains climats :
Là pour l'art des Didot Annonay voit paroître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.
Tout vit, j'entends partout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges et des flots.
Les rocs sont subjugués ; l'homme est grand, l'art sublime :
La montagne s'égaie, et le désert s'anime.

Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux
On peut mettre à profit les salutaires eaux ;
Et Pomone et Palès, et Flore et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Nayades,
Surtout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une foible rosée.

Non loin est un ruisseau ; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous :
Eh bien ! osez tenter une grande conquête.
Venez, de vos sapeurs déjà l'armée est prête.
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant ;
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, partout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe ; il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Nayade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillans destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles ;
Chacun de ses filets sont autant de Pactoles :
Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit.
De ses états nouveaux son onde s'applaudit,
Et, source de fraîcheur, d'abondance et de gloire,
Vous paye en peu de temps les frais de la victoire. [16]

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent, tour à tour [17],
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,

Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet, l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmans, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage!
Tant l'art a de pouvoir! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux!

Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avoit jamais vus?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux:
Changez en long canal ces flots capricieux.
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles.

Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords ;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre en bénissent l'auteur.
  Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique, [18]
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs ;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant élysée,
Des vergers pleins de fruits et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horison les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante ;

Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art applanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés.
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
  Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs:
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art, et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit. [19]
  Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînoit les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Rouloit l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportoit les hameaux, dépeuploit les cités,
Et changeoit en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive et veut dompter sa rage:
Dans les flots écumans il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, appaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure:
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;

Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne ;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur, et lui dit : téméraire,
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère ?
Et ne savois-tu pas, qu'en son berceau fameux
Des serpens étouffés furent ses premiers jeux ?
Étonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire,
Il fond sur son vainqueur. Ce n'est plus un serpent,
En replis onduleux sur le sable rampant ;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage :
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux ;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou ;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards et s'en fait un trophée.

Aussitôt les sylvains, les nymphes de ces bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et, dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.

Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie!
Eh! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errans les détours tortueux,
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde:
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense, et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

Ce travail vous étonne? Eh! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément.
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paroient le printemps et bravoient les orages,

Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa foiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondant,
Trompe sa violence et résiste en cédant.
De là ce sol conquis et ces plaines fécondes,
Que la terre étonnée a vu sortir des ondes;
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfans de l'art!
Le long des flots bruyans qui battent ce rempart,
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux, à force de tourment,
La nature est tout art, l'art tout enchantement.

Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles;
Mais votre art plus borné peut avoir ses miracles.
Donnez-lui donc l'essor; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords, et dévore sa terre:
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné:
Ailleurs, d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.

Recevez leurs présens, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts,
Et gouvernant son cours rebelle ou volontaire,
Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.
Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et, vers d'autres rivages,
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.
Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédoit un modique terrain,
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein:
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, des racines sauvages,
Des mousses, des rameaux enlacés par les âges,

Se forma lentement. Des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avoient accru sa terre.
Autour d'elle flottoient des saules, des roseaux.
Là n'étoient point nourris de superbes troupeaux,
La genisse féconde et la brebis bêlante.
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Égérie erroient seuls en ce lieu :
C'étoit peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent en l'embrassant son respectable père
Lui disoit: O ma fille, image de ta mère!
Mon cœur se l'est promis: cette île que tu vois,
C'est ta dot; ces chevreaux et ce pré sont à toi.
Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis long-temps adoroit Égérie.
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux!
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager étoit ingénieuse.
Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisans
Du rivage opposé leur porta les présens,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère.
Souvent l'heureux Dolon sur sa barque légère

Visitoit l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'étoit point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette ;
Un charme encor plus doux y fixoit ces amans :
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantemens.
Falloit-il se quitter ? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir ils gardoient l'espérance.

Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle : en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brilloient ses tresses d'or :
L'eau s'enorgueillissoit d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuroient autour d'elle :
Les nymphes l'admiroient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissoit le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Éole l'adoroit, et son fougueux amour
Vainement l'appeloit dans sa bruyante cour ;
La nymphe refusoit les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages :

L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé.
Éole! écoute-moi, lui dit-il. Égérie
Du sensible Dolon dès long-temps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant:
Seconde mes désirs pour ce couple charmant.
Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête;
Qu'alors tous deux unis ils se donnent leur foi:
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi.
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante;
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphirs soupirent dans ces lieux!
L'Amour le veut ainsi! Le dieu parle et s'envole.
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Éole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amans former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble),
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble,
Les flots tumultueux rugissent à l'entour: [20]
Rien n'égale un orage excité par l'amour.
L'île cède, Égérie est en pleurs sur la rive.
Elle rappelle en vain son île fugitive,

Hélas! et son amour, injuste un seul moment,
Craint, en perdant sa dot, de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune!
L'aveugle amour est cher à l'aveugle fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.
Il regarde, il s'étonne, il observe long-temps
Cette île voyageuse et ces arbres flottans,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble: il craint pour elle une vague, un écueil;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île long-temps encor flotte au gré de l'orage;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole: il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyoient un œil profane.
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosoit, l'arbre qu'elle a planté?
Trouvera-t-il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère?

Tout l'émeut, tout occupe et son ame et ses yeux:
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.

A peine cependant le calme a reparu,
Dolon revole aux lieux d'où l'île a disparu.
Il suit sa course, il vogue; il arrive à la plage
Où la belle Égérie, en pleurs sur le rivage,
Cherchoit encor de l'œil, plus belle en sa douleur,
L'île qui fut sa dot, et qui fait son malheur.
Il embrasse en pleurant son vénérable père;
Il tombe en suppliant aux genoux de sa mère:
Le destin, leur dit-il, vous a ravi vos biens,
Mais en vous les ôtant il vous donna les miens;
Ils sont à vous, venez. Il dit, l'onde les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord leur déguise les lieux;
Mais d'Égérie à peine ils ont frappé les yeux,
Ah! la voilà, dit-elle. Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie!
Ton malheur fut cruel, mon bonheur est plus grand:
L'orage te l'ôta, mon amour te la rend.
Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée:
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée!

Il dit; la mère pleure et le père consent,
Et la belle Égérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première.
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

Fin du second Chant.

TROISIÈME CHANT.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes.
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage accourt la sève errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs.
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille.
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,
Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.

Vous donc, quand des travaux ou des soins importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,

Cherchez autour de vous de riches connoissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connoître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez ; marchons, voyons, et jouissons ensemble.

Dans ces aspects divers que de variété !
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure ;
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux
Et des antres rians l'abri voluptueux.
Ici d'affreux débris, des crévasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses ;
Un sable infructueux, aux vents abandonné ;
Des rebelles torrens le cours désordonné ;
La ronce, la bruyère et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits !
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie,
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.

Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer,
Et les eaux de la terre et les torrens de l'air;
Où s'élevoient des monts, étendit des campagnes;
Où furent des vallons, éleva des montagnes;
Joignit deux continens dans les mêmes tombeaux;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux;
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés,[1]
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.

Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers.
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus les autres surnagèrent,
De là précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour.

2

Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères, [2]
Que des fleuves, des lacs et des mers en courroux
Le roulement affreux apporta parmi nous:
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes;
Souvent deux minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux; [3]
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village:
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposoit les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement.

Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins, et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines.
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'hermite du lieu, sur un décombre assis,
Aux voyageurs encore en fait de longs récits.4

Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre ?
L'Olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ses rochers hideux.

Poursuivons, descendons de ces sauvages lieux;
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance,
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,

S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux. 5

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux.
Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaie, en se jouant, et forêt et cité;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde:
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habits de deuil sa riante parure.

Non moins impétueux et non moins dévorans,
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrens.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillans:
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes,
Dans le volcan de l'ame incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abyme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs.

Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondoit un volcan: ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace.
C'est ici que la lave en longs torrens coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari!
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri!
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour, les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques;
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques;
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités:

Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre;
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or,
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin. [6]

Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages, [7]
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges, [8]
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changemens divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde:
Des bosquets de Monbar Buffon jugeoit le monde;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin et sur la foi d'une vaine peinture
Par ses ambassadeurs courtisa la nature. [9]

O ma chère patrie! ô champs délicieux
Où les fastes du temps frappent partout les yeux!
Oh! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entr'eux
Leurs courans, leurs foyers, et des siècles nombreux!

La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes.
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens ;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre ame est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.

Mais sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :
Quel riche monument ! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire !
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé.
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent !
Combien de temps sur lui l'océan a coulé !
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé !
En descendant des monts dans ses profonds abymes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes ;
L'orage dans les mers de nouveau le porta ;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,

Le reprit, le rendit : ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents et les flots et l'orage.
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde. [10]

Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!

O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense :
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle à son aspect vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons et leurs flottes entières :
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux, [11]

De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux. [12]
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil. [13]
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courans, ses reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints, qui du sein de la terre
Jadis alloient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendans;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans;
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?

Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissoient les troupeaux;
Ainsi roulent des chars où voguoient des vaisseaux!
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abyme des temps s'en va cacher son âge.

Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux,
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades
De qui les vers usés ont vieilli leurs Nayades,
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errans en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.

Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle:
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de foux.

Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre :
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs ;
Le guerrier, de sa plaie adoucir les douleurs ;
Le gourmand, de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices.
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints.
Le matin voit errer l'essaim mélancolique ;
Le soir, le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'élysée au milieu des enfers.
Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux
Ensemble remontons aux lieux de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques !
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre :
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants :
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans.

Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde.
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale;
Du hasard et du temps travail mystérieux!
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendans l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,
Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste et le marbre veiné.
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature:
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau;

Là s'élance en grondant la cascade écumante ;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente.
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers ;
Ici de frais vallons, une terre féconde ;
Là des rocs décharnés, vieux ossemens du monde ;
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura ! [14] terrible Montanverts ! [15]
De neiges, de glaçons, entassemens énormes ;
Du temple des frimats colonnades informes !
Prismes éblouissans, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour !
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.

Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimats
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas !

Souvent un grand effet naît d'une foible cause.
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige. A ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ;
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;
De moment en moment il augmente sa masse :
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abyme.
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités, [16]
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un état par degrés ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme ;
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome!
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs ! [17]
Mes yeux à ces pensers se sont mouillés de pleurs.

Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages ?
Eh bien ! redescendez dans ces frais paysages.
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux,
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,

Et des arbres pompeux et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchans,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,
Dans ses balancemens monte et descend la sève; [18]
Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit et la fleur.

Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers ?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères, [19]
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires. [20]
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.

Et voulez-vous encore embellir le voyage ?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage :
La peine est plus légère et le plaisir plus doux.
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares,
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais ;
Oiseaux, ne craignez rien : ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes ;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part : l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête ; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.[21]
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale ;
Étamine, pistil, et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux :

Vous voyez les premiers avec reconnoissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux; il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnoît, adore sa maîtresse.

Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades.
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Nayades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horison,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon!
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise, [22]
Voilà leurs simples mets; grâce à leurs doux travaux
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots. [23]

On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle,
Éternellement jeune, éternellement belle.
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes. [24]
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite, et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connoître:
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre:
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux,
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés, si fins, si délicats,

Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante [25]
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
  C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau.
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble.
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
  Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène:
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume;
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés, et les brillans cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux;
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre, [26]
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre, [27]
Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps;

Enfin tous ces objets, combinaisons fécondes
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.
D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là, sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché; [28]
Le puissant agaric, qui du sang épanché [29]
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle;
Le nénuphar, ami de l'humide séjour, [30]
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses, [31]
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété!
Le contraste surtout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe et le léger chevreuil,
Et la lente tortue et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte, [32]
Celui dont la coquille est arrondie en voûte; [33]
L'écaille du serpent, et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;

Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole ; [34]
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole ;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme et l'autre de sa voix ;
Les peuples casaniers, les races vagabondes ;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes, [35]
Et les oiseaux rameurs [36], et les poissons ailés. [37]

Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.

Là je place le ver, la nymphe, la chenille ;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs ;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile ; [38]
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein. [39]
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit [40], et la mouche qui file ; [41]
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau, [42]
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau ; [43]

L'insecte dont un an borne la destinée ; 44
Celui qui naît, jouit et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instans perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paroissez, vos cartons vous appellent.
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes ; 45
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés ;
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés, 46
Les uns semés sur vous en brillans microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes.
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarrières, ces dards,
Armes de vos combats, instrumens de vos arts, 47
Et les filets prudens de ces longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours, 48
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnoient le danger, la charge et la victoire ;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux, 49
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,

Chefs-d'œuvres d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.
Tel est le triple empire à vos ordres soumis.
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir que chaque jour augmente,
Vous embellira tout ; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle ;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active ;
L'imagination n'y reste point oisive ;
Et, quand par les frimats vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus ;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup, à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.

Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien des souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau !
Là votre œil découvrit un insecte nouveau ;

Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage :
Là sortit de la mine un riche échantillon ;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez : vos trésors, vos plaisirs sont partout.
  Cependant arrangez ces trésors avec goût ;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside.
Qu'à vos compartimens avec grâce préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude ;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor.
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette ;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard.
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort y ressemble à la vie.[50]
  Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,

Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux. [51]
Mais si quelqu'oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner ces honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,
Faites-en dans ces lieux la simple apothéose:
Que dans votre élysée avec grâce il repose!
C'est là qu'on veut le voir; c'est là que tu vivrois,
O toi dont Lafontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse;
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrois te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas [52] ou Voltaire;
Ou telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;

Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

Fin du troisième chant.

QUATRIÈME CHANT.

OUI, les riches aspects et des champs et de l'onde [1]
D'intéressans tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de rians bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines
Et s'étendre à leurs pieds l'immensité des plaines ;
Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés ! plus heureux qui les chante !
Pour lui tout s'embellit ; il rassemble à son choix
Les agrémens épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillans, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.
  Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux !
Insipides rimeurs ! n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore ?

Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux ?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux ?
Zéphir n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis long-temps éclose ?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois ?
Peut-on être si pauvre, en chantant la nature ?
Oh ! que, plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres ;
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule et de son lit abrège les détours ! [2]
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers, en naissant, sont déjà vieux comme elle.

Ah! c'est que, pour les peindre, il faut aimer les champs!
Mais souvent, insensible à leurs charmes touchans,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, les peint sans les connoître ;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour.
Aussi lisez leurs vers ; on connoît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville.

Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots.
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale ;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtemens.
Répand-elle des fleurs ? ce sont des diamans !
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose,
Le teint de la jonquille et celui de la rose.
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits,
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.

Puisque la poësie est sœur de la peinture,
Écoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Un artiste novice osoit peindre Vénus.
Ce n'étoient point ses traits et ses grâces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux;
Ce n'étoit point Vénus: son pinceau fastueux
Avoit prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdoit sous d'amples draperies.
Que fais-tu, malheureux ? dit Zeuxis irrité ;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté !

Rimeur sans goût, ce mot vous regarde vous-même:
Je le répète, il faut peindre ce que l'on aime.

N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amans minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnéus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile;
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux,
Et la loupe à la main composent leurs tableaux.
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule,
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.

Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin
Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup-d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,
Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.

Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image:
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art.
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière:

Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens. Mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendans sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers.
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.

Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs:
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix.
Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

Oh ! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté ?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abymes ;
Depuis ces bois pompeux dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés ?

Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images :
Passez les mers ; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil.
Sous le ciel éclatant de cette ardente zône
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfans des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde ;
Baignent d'oiseaux brillans un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein:
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence ;
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissemens fatiguent les échos,
Et semblent, à leur poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.

Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs ;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde ;
Ces bois indépendans, ces champs abandonnés ;
Ces vergers, du hasard enfans désordonnés ;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture ;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.

Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans ondes,
D'où s'exile la vie et la fécondité.
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité,
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère :
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts,
Embrase vos tableaux et brûle dans vos vers ;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne ;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne,
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.
Livrez à l'ouragan cette arêne mouvante ;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,

Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.

Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimats durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin retentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage :
Du palais des frimats présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés; ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes;
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux;
D'une écorce de glace entoure les roseaux;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes.
Éblouissant désert! brillante immensité,
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.

Ainsi vous parcourez mille sites divers.
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux;
Nos fruits qu'un teint moins vif plus doucement colore;
Notre simple Palès, notre modeste Flore;
Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.

Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire:
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs;
Sur la scène des champs amenez des acteurs:
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde:
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui mouvement, plaisir, gaîté, culture;
Tout renaît, tout revit: ainsi qu'à la nature,
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,

Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent, en tressaillant dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.

Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène!
Ceux qui de Wouvermans exerçoient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animoient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi! venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine et des monts et des bois
S'en vont donner la vie au plus froid paysage.
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil:
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,

Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,
Vole et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie:
Ses pas dans tous vos sens retentissent encor. [3]

Voulez-vous d'intérêts un plus riche trésor?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi dans sa prose divine,
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps:
Buffon les peint; chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle:

Le chien eut la tendresse et la fidélité,
Le bœuf, la patience et la docilité ;
Et fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je ? déjà l'auguste poësie
Avoit donné l'exemple à la philosophie.
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poëtiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques ?
Ulysse est de retour, ô spectacle touchant !
Son chien le reconnoît, et meurt en le léchant.

Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse !
Avec le laboureur je détèle, en pleurant,
Le taureau qui gémit sur son frère expirant.[4]
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre :
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux ;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine.

Tous deux, le front baissé, s'entrechoquent; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance.
Le vaste Olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglans assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux. [5]

Voulez-vous un tableau d'un plus doux caractère?
Regardez la genisse, inconsolable mère :
Hélas! elle a perdu le fruit de ses amours!
De la noire forêt parcourant les détours,
Ses longs mugissemens en vain le redemandent.
A ses cris, que les monts, que les rochers lui rendent,
Lui seul ne répond point; l'ombre, les frais ruisseaux,
Roulant sur des cailloux leurs diligentes eaux,
La saussaie encor fraîche et de pluie arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée;
Rien ne la touche plus : elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois;
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin, seule et désespérée. [6]
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets! [7]

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poësie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?

Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes ;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphire, et craigne l'aquilon :
A ce lys altéré versez l'eau qu'il implore :
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore :
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés ;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.

Il est d'autres secrets : quelquefois à nos yeux
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage ;
Mais si vous ajoutez : « Là de mon premier âge

« Coulèrent les momens ; là je sentis s'ouvrir
« Mes yeux à la lumière, et mon cœur au plaisir : »
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime ;
Alors mon cœur revole au moment où, moi-même,
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour.

O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour ! [8]
Hélas ! j'y revolois après vingt ans d'absence :
A peine le Mont-d'or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit ; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux et la plaine riante,
Mes yeux ne voyoient rien ; mon ame impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appeloit, imploroit ce lieu cher à mon cœur.
Je le vis ; je sentis une joie inconnue :
J'allois, j'errois ; par tout où je portois la vue,
En foule s'élevoient des souvenirs charmans.
Voici l'arbre témoin de mes amusemens :
C'est ici que Zéphir de sa jalouse haleine
Effaçoit mes palais dessinés sur l'arène :
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissoit, sautoit, glissoit, et sautoit de nouveau.
Un rien m'intéressoit. Mais avec quelle ivresse
J'embrassois, je baignois de larmes de tendresse,

Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriois : témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs?

Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintres des champs, animez chaque scène!
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé.
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchans,
Et des maux de la ville embellissez les champs.

Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre
Ses temples, ses palais, ses dômes et son louvre,
Sur ces grands monumens arrêtant vos regards,
Là règnent, dites-vous, l'opulence et les arts!
Là le ciseau divin, la céleste harmonie,
Les écrits immortels où s'empreint le génie,
Amusent noblement la reine des cités.
Mais bientôt, oubliant ces trompeuses beautés,
Là règnent, direz-vous, l'orgueil et la bassesse,
Les maux de la misère et ceux de la richesse:

Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à la fois tous les vices divers :
Là, sombre et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes :
Là le noir suicide, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison :
Là règne des Laïs la cohorte effrénée,
Honte du célibat, fléau de l'hyménée :
Là, dans des murs infects, asiles dévorans,
La charité cruelle entasse les mourans :
Là des fripons gagés surveillent leurs complices, 9
Et le repos public est fondé sur des vices :
Là le pâle joueur, dans son antre infernal,
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfans au berceau délaissés par leur mère !
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père !
Que de crimes cachés ! que d'obscures douleurs !
Combien coule de sang, combien coulent de pleurs !
La nature en frémit. Mais bientôt vos images
Nous rendent les ruisseaux, les gazons, les ombrages :
Ce contraste puissant les embellit pour nous ;
L'ombrage, les ruisseaux, les zéphirs sont plus doux ;
Et le cœur, que flétrit ce séjour d'imposture,
Revient s'épanouir au sein de la nature.

Ainsi, lorsque Rousseau, dans ses bosquets chéris,
Du bout de son allée apercevoit Paris ; [10]
« De vices, de vertus effroyable mélange !
« Paris ! ville de bruit, de fumée et de fange !
« Trop heureux, disoit-il, qui peut loin de tes murs
« Fuir tes brouillards infects, et tes vices impurs ! »
Et soudain, revenant dans ses routes chéries,
Il promenoit en paix ses douces rêveries.

Hélas ! pourquoi faut-il que celui dont les chants
Enseignent l'art d'orner et d'habiter les champs,
Ne puisse encor jouir des objets qu'il adore !
O champs, ô mes amis ! quand vous verrai-je encore ?
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains et vivre ignoré d'eux ! [11]

Vous, cependant, semez des figures sans nombre ;
Mêlez le fort au doux et le riant au sombre.
Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton ;
Ainsi que par les mots, exprimez par le son.
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore ;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.

Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner ?
Le vers tumultueux en roulant doit tonner.
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine ;
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne.
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair. [12]
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.

Mais, malgré ces travaux, trop heureux si toujours
Vous aviez à chanter les beaux lieux, les beaux jours !
Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poëtiques :
Un précepte est aride ? il le faut embellir ;
Ennuyeux ? l'égayer ; vulgaire ? l'ennoblir.

Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course ; et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image.
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labour champêtre.

Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons ;
Puis, suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.

Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement ?
Ah! pour toute leçon j'aurois dû seulement
Dire, lisez Virgile : avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais! le limpide ruisseau,
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage.
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.
Lisez Virgile : heureux qui sait goûter ses charmes!
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes!
Lorsque sa voix si douce en des sons si touchans
S'écrie : heureux vieillard, tu conserves tes champs!
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre!
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui ; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau,
Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bucheron fredonne,

Ces bois, ces frais ruisseaux! Ah! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais!
Mais qu'entends-je? quels sons? ah! c'est Gallus qui chante,
Il chante Lycoris, sa Lycoris absente. [13]
Sa voix pour Lycoris conjure les frimats
D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral! O Virgile! ô mon maître!
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai; j'errois avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés: je te lus et je vis
Que la nature et toi n'étoient qu'un. Ah! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissans!
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.

Ainsi, seul, à l'abri de mes rochers déserts,
Tandis que la discorde ébranloit l'univers,
Heureux, je célébrois, d'une voix libre et pure,
L'humanité, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes champêtres sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs que j'aime,
Vivre pour mes amis, mes livres et moi-même!

Fin du quatrième et dernier Chant.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

(1) .... Il part, vole, arrive; l'ennui
Le reçoit à la grille, et se traîne avec lui.

Nous citons ici les vers d'Horace dont ceux-ci sont l'imitation.

« Iidem eadem possunt horam durare probantes?
« Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
« Si dixit dives : lacus et mare sentit amorem
« Festinantis heri. Cui si vitiosa libido
« Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
« Tolletis, fabri. Lectus genialis in aulâ est?
« Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vitâ.
« Si non est; jurat bene solis esse maritis.
« Quo teneam vultus mutantem Protea nodo? »

HORAT. EPISTOLARUM Lib. I. Ep. I.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Ou le brochet glouton, qui dépeuple les eaux?

Quelques-uns de ces vers sont imités de la *Forêt de Windsor*, par le célèbre Pope, ainsi que quelques autres vers de la description de la chasse le sont du poëte Denham. (*Note de l'auteur.*)

(3) De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Nous croyons faire plaisir au lecteur de réunir ici les morceaux les plus intéressans de plusieurs poëtes, sur la chasse.

Les Mois, par Roucher; *chant IX.*

« Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
« Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares:
« L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
« Près de porter la guerre au monarque des bois,
« En rapide aboîment font éclater leur voix.
« Ennemis affamés, que les veneurs dévancent,
« Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent;
« Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
« Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
« Non loin de la retraite où l'ennemi repose
« Arrive. L'assaillant en ordre se dispose:
« Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
« Se forment en deux corps sur les ailes rangés;
« Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
« Tout se tait: le cor sonne; on s'écrie, on s'élance,
« Et soudain, comme un trait, meute, coursier, chasseur,
« Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
« Éveillé dans son fort au bruit de la tempête,
« La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
« Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair;
« Il déserte son gîte; il court, vole et fend l'air,

« Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
« Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle :
« Mais les chiens plus ardens, vers la terre inclinés,
« Dévorant les esprits de son corps émanés,
« Demeurent sans repos attachés à sa trace ;
« Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrace !
« L'animal est surpris en un fort écarté.
« Moins confiant alors en son agilité,
« Par la feinte et la ruse il défend sa foiblesse ;
« Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
« Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
« Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.

« Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
« Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
« C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs ;
« Sa trace est reconnue. Enfin, dans ces déserts
« Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
« Le roi de la forêt à jamais s'en exile.
« Il ne reverra plus ce spacieux séjour,
« Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
« Laissoient à ses plaisirs une vaste carrière :
« Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
« Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
« Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
« Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
« Et la meute avec lui déjà touche à la rive.
« Le premier dans les flots il s'élance à leurs yeux.
« Avec des hurlemens les chiens, plus furieux,

« Trempés de leur écume, affamés de carnage,
« Se plongent dans le fleuve et l'ouvrent à la nage.
« Cependant un nocher dévance leur abord,
« Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
« L'infortuné, poussant une pénible haleine,
« Et glacé par le froid de la liquide plaine,
« Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
« Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
« Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête;
« Il tombe : le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
« L'enflamme de fureur; l'animal aux abois
« Se montre digne encor de l'empire des bois.
« Il combat de la tête, il couvre de blessures
« L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
« Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
« Que, foible, languissant, de fatigue vaincu,
« Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
« Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes :
« Ses larmes ne sauroient adoucir son vainqueur.
« Il détourne les yeux, se cache; et le piqueur,
« Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
« Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
« Il expire; et les cors célèbrent son trépas.
« A leur voix éclatante accourez à grands pas,
« Vous, enfans des héros, vous qui, nés pour la gloire,
« Devez de flots de sang acheter la victoire;
« De vos cruels emplois venez prendre les mœurs. »

VANIERII PRÆDIUM RUSTICUM; *lib.* XVI.

« Unum ergo canibus cervum cursuque lacessam,
« Prætericns leporesque vagos, vulpemque rapacem,
« Et capream, et lætis inimicum messibus aprum.
« Ne tamen incerti nemorum per densa vagemur,
« Vestiganda feræ nobis spelæa, priusquam
« Bellantum campis acies procedat apertis:
« Fortuitis neque enim lustris, vagus hospes, opacos
« Per saltus habitat cervus; sed pascua propter
« Stat sua cuique domus, frondentibus abdita ramis:
« Atque illum stabulis nisi deturbarit avitis
« Vis infesta canum, venatorumque tumultus,
« Non alia veteres permutat sede penates.
« Si quem nactus eris primo qui flore juventæ
« Fervidus antevolet Zephyros; hunc respue, cursu
« Ne catulos ipsasque vago clamore fatiges
« Incassum silvas, et spe ludaris inani.
« Anteferes cervum qui jam gravitate senili
« Tardior est, astuque magis quam robore pugnat;
« Certaque signa pedum notosque relinquit odores,
« Inscriptis graviora premens vestigia terris.........
« Talibus instructus monitis venator, opacos
« Mane petit, tellus albet dum roscida, saltus.
« Prævius it loro catulus devinctus, odora
« Rimetur qui nare feram; et vestigia nactus
« Certa pedum, læto gressu caudâque trementi
« Admoneat dominum, neque jam dubitanter oberret,

« Compressa sed voce petat ramosa latentis
« Tecta feræ : stricto reprimes tunc fune molossum,
« Ulterius ne tendat iter; cervumque fugacem
« Excutiat latebris, vastumque effundat in æquor.
« Namque levem pavet ad strepitum; gnarusque pericli
« Membra toro levat; atque oculos e limine circum
« Conjicit; arrectaque sonos examinat aure.
« Ancipitem si forte vides, nec vana timentem,
« Falle dolo; tacitumque jubens per densa latere
« Silvarum virgulta canem, pastoria mitte
« Sibila; vel resona quercus invade securi,
« Et frondatorum modulos imitare canendo;
« Depositâ donec jaceat formidine cervus,
« Et teneram qui nocte vagus depascitur herbam,
« Stratus humi somno det languida membra diurno.
« Ne præda tamen incassum lætere reperta,
« Haud procul ad dextram deflecte; feramque relinquens
« In medio, spatiis circum procede recurvis;
« Cautius observans spreto num forte cubili
« Fugerit hinc alio, pulsus formidine, cervus.
« Quod dum nare canis scrutabitur; inter eundum
« Æsculeos ferro passim tu dejice ramos.
« Semiputata suis pendent quæ brachia truncis
« Signabunt iter ambiguum : canis orbe peracto
« Prima quiescentis releget vestigia cervi.
« Tunc iterum silvis cedens, virgulta refringes
« Monstratura vias; ut cum lux crastina mundo
« Fulserit, indiciis certis et tramite noto

« Hesternos iterans cursus, ad pristina noris
« Lustra feram rediisse: pedum tum denique formam
« Avelles humente solo; nec ferre pudebit
« Stercus humo, cervi propter spelæa, repertum :
« Ut loca mox condicta petens, quam vincere verbo
« Non poteris, magna venantum astante corona,
« Hoc utroque tuam defendas indice causam.
« Jam posita prope fontis aquas in cespite mensa,
« Consedere viri; fraudataque corpora somno
« Simplicibus curant epulis hilarique Lyæo :
« Jamque canum clamosa cohors epulatur et ipsa
« Parcius; ut vacui rabies quoque ventris edaces
« Acrius in cervum stimulet: sibi namque suisque
« Venantur catuli mensis; hominesque ferasque
« Publica communi dudum lex colligat usu,
« Ut quantum sperant, tantum sibi mutua prosint.
« Interea missi variis e partibus adsunt
« Exploratores nemorum; prædæque repertæ
« Demonstrant per signa pedum manifesta senectam......
« Hunc ubi frondoso stat proturbare cubili,
« Surgitur : optatum pugnæ dat buccina signum,
« Quo fremit audito quadrupes; et sessile tergum
« Subjiciens equiti, campo sese arduus infert.
« Exsiliunt, nemorumque canes testantur amorem,
« Et querulis demi sibi vincula vocibus instant.
« Non temere tamen, et sine lege feruntur in hostem;
« In varios partita globos it odora canum vis :
« Præficitur dux cuique suus : generosior altis

« Militat in silvis acies, cervumque lacessit;
« Et procul hinc varia reliqui statione locantur,
« Post emensa vagis qui cursibus æquora, fessam
« Excipiant, firmentque novo dein robore turmam.
« Præsidia hæc immota manent, nec prælia tentant
« Ante ducis quam jussa vocent : levis ala jubetur
« Pone sequi per nota viæ compendia, præsens
« Ut canibus ferat auxilium, cum postulat usus.
« Composita belli facie, proceditur altum
« In nemus; et fruticum denso munimine septam
« Obsidione feram cingunt, lustroque propinquant.
« Stant equites circum dextra lævaque; canumque
« Turba sagax hinc inde feram rimata, canoro
« Latratu pavidam exagitat. Ne protinus erres,
« Sedulus observa jam tum vestigia cervi,
« Cum celer e latebris in apertos prosilit agros :
« Semper enim lateri comes indivisus amico
« Junior accumbit cervus, qui fœdere miro
« Auxilium vetulo ferat, accipiatque vicissim.
« Callidior longoque senex exercitus usu
« Pascua tuta docet, juvenemque tuetur inermem :
« Ast ubi res agitur pedibus cursuque, periclum
« Sponte subit; sociumque jubens consistere silvis,
« Junior audacis tentat certamina cursus.
« Ergo fugax impune nemus transmittat et agros :
« Tu catulos, qui pone vagis latratibus instant,
« Voce tubaque voca, primas hortatus odora
« Quærere nare vias, primosque iterare labores.

« Imperio parent ægre, reducesque latentem,
« Atque tenebroso dubitantem exire cubili
« Excutiunt cervum : fugit ocior ille, morasque
« Corrigit ; et flexis retro per colla, per armos
« Cornibus, evadit lucum : tum vertice recto
« Arva volans per aperta, notos post terga relinquit.
« Silva virûm strepitu sonat et clangore tubarum,
« Latratuque canum : quamvis intelligat unum
« Se tanto clamore peti, nec vanus oberret
« Ima per ossa tremor ; primo tamen impete cervus
« Mobilitate pedum viget, et juveniliter agris
« Exultans, ævi florem mentitur, et annos
« (Astutæ fraus prima feræ) tegit alite cursu ;
« Conceptas ut spes adimens animumque sequendi,
« Suadeat alterius latebras inquirere cervi.
« Mox ubi venantum, juga post frondentia, sese
« Abstulit ex oculis; pedibus diffisus, ad astus
« Vertit se solitos ; recto nec tramite fertur,
« Sed per itus reditusque pedum vestigia turbat;
« Vel curvis magnos spatiis vagus errat in orbes :
« Tum leve corpus humi mittit procul alite saltu,
« Indeprensa canes fallant ut signa sequentes.
« Pinguia si taurum reperit per pascua, dorso
« Insilit ; et costis hærens, uterumque rigenti
« Calce premens, celerare gradum jubet, ilia risu
« Concutiunt circum qui quadrupedante coloni
« In bove prospectant equitantem et grandia cœlo
« Cornua tollentem cervum : novus herbida cursor

« Emensus sic arva, canes ubi lusit odoros,
« Desiliens fluit ad terram; tauroque relicto
« Vepre latet, reputans secum qua fraude tenacem
« Consilii, quibus aut ludat vafer artibus hostem.
« Ambiguis ne cede dolis; oculoque fugacem
« Camporum per plana feram licet usque secutus,
« Ne breviora tamen compendia quære viarum:
« Observata canes retro vestigia cervi
« Circuitus per mille legant; ut deinde sequaces
« Signa pedum teneant, longo jam cognita cursu.
« Lassus enim silvis iterum succedit opacis;
« Seque viæ comitem cervis errantibus addens,
« Immiscet pacata suis armenta periclis;
« Alteriusve petens ramosa cubilia cervi,
« Excutit hunc thalamis, qui viribus integer hosti
« Concurrat, pedibus fretus Phœboque cadenti.
« Hic dubios et voce canes hortare tubaque;
« Et quorum tibi nota fides, Labrona, Melampum,
« Ichnobaten, Leucon, et Hactora sæpe vocatos
« Nomine compella proprio; quæ gloria tangit,
« Exstimulatque canes, dominorum et laudis amantes;
« Tuque laborantes variarum errore viarum
« Confirma monitis catulos, si forte revisens
« Signa pedum, mutata feræ vestigia noris.
« Ast ubi consimilis venit in certamina cursor
« Par ætate, pares signans in pulvere plantas;
« Arbitrio dirimenda canum est res tota sequentum.
« Nare recognoscunt illi sudore madentem,

« Jamque via, longoque pedum certamine lassum.
« Cervus enim longos cum vasta per æquora sudans
« Explicuit cursus, graviorem expirat odorem,
« Quam cum mane recens silvis egressus ab altis,
« Præpetibus summam plantis vix libat arenam.
« Ergo vias hinc inde canes rimantur odoras,
« Atque ubi de numero quis fortunatior omni
« Nare fatigati relegit vestigia cervi,
« Continuo socios latrans compellat; at illi
« Altius erecta spectant cervice monentem,
« Despiciuntque, canes inter si nullius ille
« Nominis est meritique: fidem sed si quis anili
« Voce facit, longo miles veteranus ab usu
« Cognitus; accurrunt omnes, junctoque feruntur
« Agmine, dum resonis tandem latratibus actam
« Effundant iterum spatiosa per æquora prædam.
« Cervus ab antiquo silvæ frondentis abactus
« Hospitio, quamvis jam fractus et ilia pulsans,
« Spem tamen et cursu vires affectat anhelo;
« Donec ab aspectu longe semotus, onustum
« Ad dextram lævamque caput demittit, et ægros
« Molitur titubans, exhausto robore, passus.
« Prælia si post longa canes videantur et ipsi
« Segnius ire; recens atque integra turma labantes
« Sustineat, socioque novas ferat agmine vires;
« Jamque fatigatam suspiriaque ægra trahentem
« Exagitans majore feram clamore, pavorem
« Augeat, et sola fractam formidine vincat.

« In celeri cum nulla super fiducia cursu,
« Nulla fugæ, spes nulla doli; quæ sola salutis
« Occurrit via, præcipitem se cervus in altum
« Flumen agit : prono nantem rapit alveus amni;
« Et cum jam pedibus gradiens contingit arenam,
« Ne qua fugam liquidum per iter vestigia prodant,
« Per vada longa viam secat; egressusque fluento,
« Vix movet ignavo torpentia frigore crura.
« Instabunt tepido catuli sudore madentes,
« Oraque projectis pandentes arida linguis.
« Igneus ardor aget nando per flumina cervum
« Velle sequi : cohibe audaces, et nave parata
« Transvehe, ne tepidos penetrabile frigus in artus
« Gliscat, et enervi solvat torpedine vires.
« Agmine partito, ripas hinc inde sagaci
« Nare legant; nactique feræ vestigia, lætis
« Devia continuo latratibus agmina cogant.
« Haud procul inde metu cervus perculsus inerti,
« Sollicita capit aure sonos hominumque canumque;
« Feralemque tubam, præsagia tristia mortis,
« Audit; et exanimis quanquam trepidusque, pavorem
« Comprimit ignavum, tumidasque recolligit iras :
« Sive suos etiam moriens non exuat astus;
« Sive novas addant suprema pericula vires.
« Ima sedens in terga, caput sublimis et armos
« Erigit; ac furiis accensus, turbida diris
« Asperat ora minis; ut, qui pavet ipse, timorem
« Incutiat, retroque canes avertat, inulto

« Vel non indecorem timidus det sanguine vitam.
« Ergo lacessentes confusis vocibus hostes
« Provocat intrepido similis; frontemque minacem
« Arduus ostentans, parat horrida vulnera cornu.
« Circumstant magno catuli clamore; nec audent
« Ancipitis propius tentare pericula belli.
« Si quis erit rudis incauto qui cominus hostem
« Dente petat; subita prostratus morte, cohortem
« Admonet arguto procul ore lacessere cervum,
« Atque obstare fugæ; noto dum buccina cantu
« Optatos sonet interitus, sparsamque per agros
« Tristia venantum vocet ad spectacula turmam.
« En vitæ mortalis habent quem gaudia finem!
« Non tacita sine tristitia, morsuque doloris,
« Percipitur multo quæsita labore voluptas.
« Æger enim, vitæ posita spe, cervus inertes
« Confugit ad lacrymas; et flexo poplite, frontem
« Arboream demittit humi, vitamque precatus
« Suppliciter, tristes immurmurat ore querelas :
« Quo gemitu concussi animi miserantur, et orant
« Unanimes tanto vitam indulgere dolori.
« Sed neque venator lacrymis, nec voce movetur
« Supplice; crudeli latus immiserabilis ense
« Transadigit : revolutus humi pede cervus iniquam
« Tundit humum; vitamque nigro cum sanguine fundit.
« Ah! duplici saltem morti ne trade jacentem;
« Et stricto sit cura canes removere flagello,
« Intima ne lacerent avido præcordia morsu.

« Ætati tamen indulge ; catulusque laborum
« Inscius, et duras rudis instituendus ad artes,
« Discat inexperta dulcedine sanguinis æstum
« Ferre gravem, longo nec deinde fatiscere cursu. »

Nous avons cité les vers de Roucher et de Vanière, parce que leurs ouvrages ne sont pas entre les mains de tout le monde. Par la raison contraire, nous ne citerions pas la belle description qu'a faite de la chasse M. Saint-Lambert, si le lecteur ne se plaisoit à trouver rassemblés et à comparer des vers écrits sur le même sujet : nous y ajouterons celle de Thompson.

Les Saisons, par Saint-Lambert ; *l'automne.*

« Mais l'automne offre encor d'autres amusemens,
« Où le courage et l'art mènent à la victoire.
« Diane dans ses jeux se propose la gloire.
« Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
« Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
« La Discorde, Bellone ou le Dieu de la guerre,
« Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
« De la vaste forêt l'espace en est rempli.
« Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
« Au monarque des bois la guerre est déclarée.
« Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
« Et des chiens dévorans, en groupes dispersés,
« De distance en distance autour de lui placés.
« Là le coursier fougueux, levant sa tête altière,
« Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,

« De la course tardive appelle les instans.
« Mais on part, il s'élance; et des sons éclatans,
« Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
« Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
« Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
« Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
« Sa route sur le sable est à peine tracée.
« Il dévance, en courant, la vue et la pensée;
« L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
« Ses cruels ennemis, par le cor excités,
« S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
« Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
« Effrayé des clameurs et des longs hurlemens,
« Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
« Vers ces vents importuns il dirige sa fuite:
« Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
« En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
« Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;
« Il voudroit ou confondre ou dérober sa trace,
« Se dérober du sable, et voler dans l'espace.
« Hélas! il change en vain sa route et ses retours.
« Dans le taillis obscur il fait de longs détours:
« Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
« Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
« Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
« Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
« Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
« Pour présenter sa trace à la meute incertaine;

« Mais le chasseur la guide et prévient son erreur.
« Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur;
« Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
« Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.
« Il entend de plus près des cris plus menaçans,
« Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans.
« Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
« A la troupe en fureur il oppose ses armes:
« En vain le désespoir le ranime un instant;
« Il tombe, se relève, et meurt en combattant. »

THE SEASONS BY JAMES THOMSON; *Autumn.*

« Here the rude clamour of the sportsman's joy,
« The gun fast-thundering, and the winded horn,
« Would tempt the Muse to sing the *rural Game*:
« How, in his mid-career, the spaniel struck,
« Stiff, by the tainted gale, with open nose,
« Outstretch'd, and finely sensible, *draws* full,
« Fearful and cautious, on the latent prey;
« As in the sun the circling covey bask
« Their varied plumes, and watchful every way,
« Thro' the rough stubble turn the secret eye.
« Caught in the meshy snare, in vain they beat
« Their idle wings, intangled more and more:
« Nor on the surges of the boundless air,
« Tho' borne triumphant, are they safe; the gun,
« Glanc'd just, and sudden, from the fowler's eye
« O'er'takes their sounding pinions; and again,

« Immediate, brings them from the towering wing,
« Dead to the ground; or drives them wide-dispers'd,
« Wounded, and wheeling various, down the wind.
« These are not subjects for the peaceful Muse,
« Nor will she stain with such her spotless song;
« Then most delighted, when she social sees
« The whole mix'd animal-creation round
« Alive, and happy. 'Tis not joy to her,
« This falsely-chearful barbarous game of death;
« This rage of pleasure, which the restless youth
« Awakes, impatient, with the gleaming morn;
« When beasts of prey retire, that all night long,
« Urg'd by necessity, had rang'd the dark,
« As if their conscious ravage shun'd the light,
« Asham'd. Not so the steady tyrant, man,
« Who with the thoughtless insolence of power
« Inflam'd, beyond the most-infuriate wrath
« Of the worst monster that e'er roam'd the waste,
« For sport alone pursues the cruel chace,
« Amid the beamings of the gentle days.
« Upbraid, ye ravening tribes, our wanton rage,
« For hunger kindles you, and lawless want;
« But lavish fed, in Nature's bounty roll'd,
« To joy at anguish, and delight in blood,
« Is what your horrid bosoms never knew.
« Poor is the triumph o'er the timid hare!
« Scar'd from the corn, and now to some lone seat
« Retir'd: the rusky fen, the ragged furze,

« Stretch'd o'er the stony heath; the stubble chapt;
« The thistly lawn; the thick entangled broom;
« Of the same friendly hue, the wither'd fern;
« The fallow ground laid open to the sun,
« Concoctive; and the nodding sandy bank,
« Hung o'er the mazes of the mountain brook.
« Vain is her best precaution; tho' she sits
« Conceal'd, with folded ears; unsleeping eyes,
« By Nature rais'd to take the horizon in;
« And head couch'd close betwixt her hairy feet,
« In act to spring away. The scented dew
« Betrays her early labyrinth, and deep,
« In scattered sullen openings, far behind,
« With every breeze she hears the coming storm.
« But nearer, and more frequent, as it loads
« The sighing gale, she springs amaz'd, and all
« The savage soul of game is up at once:
« The pack full-opening, various; the shrill horn
« Resounded from the hills; the neighing steed,
« Wild for the chace; and the loud hunter's shout;
« O'er a weak, harmless, flying creature, all
« Mix'd in mad tumult, and discordant joy.
« The stag too, singled from the herd, where long
« He rang'd the branching monarch of the shades,
« Before the tempest drives. At first, in speed
« He, sprightly, puts his faith; and, rous'd by fear,
« Gives all his swift aërial soul to flight;
« Against the breeze he darts, that way the more

« To leave the lessening murderous cry behind:
« Deception short! tho' fleeter than the winds
« Blown o'er the keen-air'd mountain by the north,
« He bursts the thickets, glances thro' the glades,
« And plunges deep into the wildest wood;
« If slow, yet sure, adhesive to the track
« Hot-steaming, up behind him come again
« Th' inhuman rout, and from the shady depth
« Expel him, circling thro' his every shift.
« He sweeps the forest oft; and sobbing sees
« The glades, mild opening to the golden day;
« Where, in kind contest, with his butting friends
« He wont to struggle, or his loves enjoy.
« Oft in the full-descending flood he tries
« To lose the scent, and lave his burning sides:
« Oft seeks the herd; the watchful herd, alarm'd,
« With selfish care avoid a brother's woe.
« What shall he do? His once so vivid nerves,
« So full of buoyant spirit, now no more
« Inspire the course; but fainting breathless toil,
« Sick, seizes on his heart: he stands at bay;
« And puts his last weak refuge in despair.
« The big round tears run down his dappled face;
« He groans in anguish; while the growling pack,
« Blood-happy, hang at his fair jutting chest,
« And mark his beauteous checker'd sides with gore.
« Of this enough. But if the silvan youth,
« Whose fervent blood boils into violence,

« Must have the chace; behold, despising flight,
« The rous'd-up lion, resolute, and slow,
« Advancing full on the protended spear,
« And coward-band, that circling wheel aloof.
« Slunk from the cavern and the troubled wood,
« See the grim wolf; on him his shaggy foe
« Vindictive fix, and let the ruffian die;
« Or, growling horrid, as the brindled boar
« Grins fell destruction, to the monster's heart
« Let the dart lighten from the nervous arm. »
(*Note de l'auteur.*)

(4) Consolent leur exil et chantent leur retour.

Ces vers furent récités à l'académie, le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistoit à cette réception, paroissoient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissemens. (*Note de l'auteur.*)

(5) Son meuble accoutumé, ses livres favoris.

On sait avec quelle grâce et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowsky, reçut la célèbre madame Geoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui étoit destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres, qu'elle avoit laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avoit présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage. (*Note de l'auteur.*)

(6) L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose.

Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse, et, quoiqu'elle ait été déjà employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucement mélancolique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'église « (dit M. Robert, Voyage dans les XIII cantons Suisses, « Tom. II, p. 231.), des tombes couvertes d'œillets, « cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un « fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me « peignoient, d'une manière attendrissante, la sensi- « bilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des « jouissances factices, ni dégradés par de mauvaises « institutions. Le temps des œillets est-il passé, on « y substitue d'autres fleurs, suivant la saison, et tous « les villages du canton montrent le même attachement « pour leurs proches. » (*Note de l'auteur.*)

(7) L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers.

Pour l'intelligence de ce passage, nous plaçons ici deux lettres déjà imprimées, il y a plusieurs années, dans différens journaux.

Lettre de madame la princesse Czartorinska,
à M. l'abbé Delille.

« Pardonnez, Monsieur, si j'interromps vos loisirs; « prenez-vous-en à votre réputation et à vos ouvrages, « si une société entière s'adresse à vous pour remplir

« son attente. Rassemblés dans un petit hameau, où
« nous faisons notre principal séjour, l'amitié, l'incli-
« nation, le sang et les convenances nous lient; tout se
« rassemble pour nous faire espérer que nous ne serons
« jamais séparés.

« Il est tout simple que nous désirions d'embellir
« notre retraite: le poëme des Jardins nous a éclairés
« sur la manière; la sensibilité, le souvenir et la
« reconnoissance nous guident, et tout le hameau, dans
« ce moment, y est occupé à élever un monument à
« tous les auteurs qui ont si souvent rempli nos jours
« d'instructions, d'attendrissement et d'agrément. Ils
« seront marqués, selon leur rang, sur les quatre faces
« d'une pyramide de marbre: d'un côté, Pope, Milton,
« Young, Sterne, Shakespear, Racine et Rousseau; de
« l'autre, Pétrarque, Anacréon, Métastase, le Tasse
« et Lafontaine; sur le troisième, madame de Sévigné,
« madame Riccoboni, madame de la Fayette, madame
« Deshoulières et Sapho; sur le quatrième enfin, Virgile,
« Gessner, Gresset et l'abbé Delille. Ces quatre faces
« seront accompagnées d'arbres, d'arbustes et de fleurs.

« Les roses, le jasmin, le lilas, des paquets de
« violettes et de pensées, seront du côté des femmes:
« Pétrarque, Anacréon et Métastase auront le myrthe:
« le laurier sera pour le Tasse: le saule pleureur, le
« triste cyprès, les ifs accompagneront Shakespear,
« Young et Racine; pour le quatrième côté, le hameau
« choisira ce que les vergers, les bois, les prairies,

« peuvent offrir de plus agréable; et chaque habitant « plantera un arbre ou un arbuste, pour éterniser des « auteurs qui leur ont donné le goût de la vie champ- « pêtre, et par là même contribué à leur bonheur.

« Il ne leur manque qu'une inscription pour rendre « leur idée, et la faire passer à la postérité; elle sera « gravée au pied du monument; et tout le hameau, « d'un seul cri, a décidé que vous en seriez l'auteur. « Nous la demandons autant à votre cœur qu'à votre « esprit. Cet hommage, simple et vrai, sera bien rendu « par l'auteur du poëme des Jardins, par le traducteur « de Virgile, et surtout par un homme sensible.

« Nous vous prions de croire aux sentimens distingués « avec lesquels nous sommes, Monsieur, les plus grands « admirateurs de vos ouvrages, etc.

Réponse de M. l'abbé Delille.

« MADAME,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire « est venue me trouver à Constantinople, où j'ai « accompagné M. le comte de Choiseul-Gouffier, « ambassadeur de France dans ces mêmes lieux qu'il a « parcourus autrefois comme voyageur. Vous connoissez « le beau monument qu'il a élevé à l'honneur de la « Grèce. Si les arts, rappelés dans leur première patrie, « en consacrent un à ceux qui auront préparé leur « retour, mon ami aura des droits à une des premières

« places. Je prévois qu'il laissera dans ce pays un nom
« illustre dans plus d'un genre.

« Pour moi, Madame, avide depuis long-temps de
« connoître ce beau pays de la Grèce, j'y ai porté des
« illusions trop tôt détruites : j'ai cherché les Athéniens
« dans Athènes ; je ne les y ai point trouvés, et j'ai
« appris par votre lettre, pleine d'esprit et de grâces,
« qu'ils étoient réfugiés parmi les Sarmates. En la lisant,
« je l'ai crue écrite par des particuliers aimables et
« instruits, à qui un goût naturel et la médiocrité de
« leur état rendoient agréable le séjour de la campagne ;
« je l'ai trouvée signée par tout ce que l'Europe a de
« plus distingué par la naissance, la valeur, l'esprit
« et les grâces. J'en ai été plus flatté que surpris : votre
« nom et votre rang, Madame, vous condamnent à
« n'avoir point de goûts obscurs ; je le connoissois
« depuis long-temps pour tout ce qui est simple et
« beau. Ce Virgile à qui vous destinez dans votre hameau
« une place, qui ajoutera encore à sa gloire, semble
« avoir dit pour vous :

« Les dieux ont quelquefois habité les forêts.
« *Habitant dî quoque silvas.*

« Je suis bien loin de prétendre à la place que vous
« voulez bien me donner près de lui, dans le charmant
« projet de votre pyramide. C'est bien assez d'avoir
« défiguré sa poësie dans mes foibles traductions, sans
« gâter encore les honneurs que vous lui rendez.
« Quelques personnes d'un rang distingué, qui veulent

« bien aimer mes vers champêtres, ont fait planter dans « leur jardin un arbre qu'elles ont nommé de mon nom. « Ce monument est le seul qui convienne à la modestie « d'une Muse des champs; elle se rend justice, quand « elle a peur des marbres et des pyramides : ces honneurs « ne sont dûs qu'à ce même Virgile, qui sut, en chantant « les forêts, rendre les forêts dignes des consuls; et si « vous vous rappelez, Madame, que ces consuls étoient « à la fois de grands guerriers et de grands hommes « d'état, l'application de ces vers d'un poëte latin ne « vous sera pas difficile. Je travaille dans ce moment « à un poëme sur l'imagination : j'ai tâché d'y peindre « le pouvoir qu'elle exerce sur l'esprit par les monumens; « le vôtre, Madame, n'y sera pas oublié. Pour prix « de mes vers, je ne demande à la divinité que je « chante que de me transporter dans votre hameau, « de m'associer à vos goûts et à vos entretiens. Si mon « nom est quelquefois prononcé dans vos scènes cham- « pêtres; si mes vers, rappelés par les objets qu'ils « décrivent, sont quelquefois répétés dans vos bois, je « me croirai trop heureux.

« Votre société, unie par les liens du sang, par « l'amour des arts, surtout par l'amitié, est la plus « aimable confédération qu'ait vue la Pologne. Cette « liberté que les héros de votre patrie et de votre « maison ont cherchée si courageusement le sabre à « la main, vous l'avez trouvée sans frais et sans danger « dans la solitude et dans la paix des champs.

« Vous me parlez, Madame, de vos souvenirs ; « d'autres à votre place se rappelleroient l'antiquité « d'une noblesse illustre et l'honneur d'appartenir au « sang des rois. Vos souvenirs, au lieu d'être ceux de « la vanité, sont ceux de l'amitié et de la reconnois- « sance ; celle que vous témoignez pour les auteurs « fameux dont la lecture charme votre retraite, est « bien juste et digne de vous. Permettez-moi seulement, « Madame, quelques observations sur la place que vous « leur offrez. Ni Racine ni Gresset ne me paroissent « faits pour être placés à côté des poëtes champêtres. « Racine mérite une place bien supérieure. Gresset, « qui a traduit les Églogues de Virgile, paroît n'en « avoir pas rendu la belle simplicité : il a peint avec « finesse les ridicules de la ville ; mais il sentoit peu « les charmes de la campagne.

« Pour moi, Madame, ma place ne m'appartient pas « assez pour avoir le droit de la céder, ni pour désigner « celui qui doit m'y remplacer. C'est à la société d'y « nommer ; mais, en vous rendant votre bienfait, « permettez que je conserve ma reconnoissance.

« A l'égard de l'inscription que vous me faites « l'honneur de me demander, j'oserai vous observer « encore qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impos- « sible, d'exprimer, aussi brièvement que le genre « l'exige, le caractère d'un aussi grand nombre d'auteurs, « tous différens de langue, de nations et de siècles : j'ai « tâché de la faire simple, précise, dans le style

« lapidaire et antique; et pour rendre, dans le moindre
« nombre de mots possible, l'hommage que des personnes
« illustres offrent, dans une retraite champêtre, aux
« grands écrivains qui charment leurs loisirs, je crois
« qu'il suffira de graver sur la pyramide :

« LES DIEUX DES CHAMPS AUX DIEUX DES ARTS.

« L'inscription, comme vous le voyez, est écrite dans
« notre langue, ou plutôt dans la vôtre; elle vous
« appartient par les grâces que vous lui prêtez, et j'oserai
« vous dire avec Voltaire :

« Elle est à toi, puisque tu l'embellis.

« J'ai cru qu'une langue dans laquelle vous rendez
« tous les jours vos sentimens et vos idées ne pourroit
« être indigne d'aucun monument : je ne l'ai trouvée
« insuffisante que pour exprimer toute la vénération, la
« reconnoissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur
« d'être, etc. » (*Note de l'auteur.*)

(8) Des enfans du hameau tel est le grave maître.

Quelques vers du portrait du pasteur, et de celui du maître d'école, sont imités du charmant poëme de Goldsmith, *The deserted Village;* et peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici les vers du poëte anglois.

« Near yonder copse where once the garden smil'd,
« And still where many a garden flower grows wild;
« There, where a few torn shrubs the place disclose,
« The village preacher's modest mansion rose.

« A man he was, to all the country dear,
« And passing rich with forty pounds a year;
« Remote from towns he ran his godly race,
« Nor e'er had chang'd or wish'd to change his place;
« Unskilful he to fawn, or seek for pow'r;
« By doctrines fashion'd to the varying hour,
« Far other aims his heart had learn'd to prize,
« More bent to raise the wretched than to rise.
« His house was known to all the vagrant train,
« He chid their wand'rings, but reliev'd their pain.
« The long-remember'd beggar was his guest,
« Whose beard descending swept his aged breast:
« The ruin'd spendthrift, now no longer proud,
« Claim'd kindred there and had his claim allow'd:
« The broken soldier kindly bade to stay;
« Sat by the fire, and talk'd the night away;
« Wept o'er his wounds, or tales of sorrow done;
« Shoulder'd his crutch, and shew'd how fields were won.
« Pleas'd with his guests, the good man learn'd to glow,
« And quite forgot their vices in their woe;
« Careless their merits or their faults to scan,
« His pity gave, ere charity began.
« Thus to relieve the wretched was his pride,
« And e'en his failings lean'd to virtue's side;
« But in his duty prompt at ev'ry call,
« He watch'd and wept, he pray'd, and felt for all.
« And, as a bird each fond endearment tries
« To tempt her new-fledg'd offspring to the skies;

« He try'd each art, reprov'd each dull delay,
« Allur'd to brighter worlds, and led the way.
« Beside the bed, where parting life was laid,
« And sorrow, guilt and pain by turns dismay'd,
« The rev'rend champion stood. At his controul,
« Despair and anguish fled the struggling soul;
« Comfort came down the trembling wretch to raise,
« And his last fault'ring accents whisper'd praise.
« At church, with meek and unaffected grace,
« His looks adorn'd the venerable place;
« Truth from his lips prevail'd with double sway,
« And fools who came to scoff, remain'd to pray.
« The service past, around the pious man,
« With ready zeal, each honest rustic ran:
« E'en chidren follow'd with endearing wile,
« And pluck'd his gown, to share the good man's smile.
« His ready smile a parent's warmth express'd;
« Their welfare pleas'd him, and their cares distress'd;
« To them his heart, his love, his griefs were giv'n,
« But all his serious thoughts had rest in heaven.
« As some tall cliff that lifts its awful form,
« Swells from the vale, and midway leaves the storm,
« Tho' round its breast the rolling clouds are spread,
« Eternal sunshine settles on its head.
« Beside yon straggling fence that skirts the way,
« With blossomed furze unprofitably gay,
« There, in his noisy mansion skill'd to rule,
« The village master taught his little school.

« A man severe he was, and stern to view;
« I knew him well, and ev'ry truant knew;
« Well had the boding tremblers learn'd to trace
« The day's disasters in his morning face;
« Full well they laugh'd with counterfeited glee
« At all his jokes, for many a joke had he;
« Full well the busy whisper circling round,
« Convey'd the dismal tidings when he frown'd:
« Yet he was kind, or if severe in aught,
« The love he bore to learning was in fault.
« The village all declar'd how much he knew;
« 'Twas certain he could write and cypher too;
« Lands he could measure, terms and tides presage,
« And e'en the story ran that he could gage.
« In arguing too, the parson own'd his skill;
« For e'en though vanquish'd, he could argue still,
« While words of learned length and thund'ring sound
« Amaz'd the gazing rustics rang'd around,
« And still they gaz'd, and still the wonder grew,
« That one small head could carry all he knew.
« But past is all his fame. The very spot,
« Where many a time he triumph'd, is forgot. »

(*Note de l'auteur.*)

(9) Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.

« Caton, dès le commencement de son enfance, tant « en sa parole qu'à son visage, et en tous ses jeux et « passe-temps, monstra tousjours un naturel constant,

« ferme et inflexible en toutes choses : car il vouloit
« venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit de faire,
« et s'y obstinoit plus que son aage ne portoit ; et s'il se
« monstroit rebours à ceux qui le cuidoient flatter,
« encore se roidissoit-il davantage contre ceux qui le
« pensoient avoir par menaces. Il estoit difficile à
« esmouvoir à rire, et luy voyoit-on bien peu souvent
« la chere gaye. . . . . Les peuples d'Italie
« alliez des Romains pourchassoient d'avoir droit de
« bourgeoisie dedans Rome ; pour lequel pourchas
« Pompædius Sillo, estant particulierement amy de
« Drusus, fut logé par plusieurs jours en sa maison,
« durant lesquels ayant pris familiarité avec ses jeunes
« enfans, il leur dit un jour : Or sus mes beaux
« enfans, intercéderez-vous pas pour nous envers vostre
« oncle, qu'il nous veuille aider à obtenir le droit de
« bourgeoisie que nous demandons ? Cæpion en se
« souriant, luy fit signe de la teste qu'il le feroit : mais
« Caton ne respondit rien, ains regarda seulement ces
« estrangers au visage, d'un regard fiché sans ciller.
« Adonc Pompædius s'adressant à luy à part : Et toy,
« dit-il, beau fils, que dis-tu ? ne veux-tu pas
« prier ton oncle de favoriser à ses hostes, comme
« ton frère ? Caton ne respondit point encore pour
« cela, ains par son silence et par son regard monstra
« qu'il rejettoit leur priere. A l'occasion de quoy
« Pompædius l'empoignant le mit hors de la fenestre,
« comme s'il l'eust voulu laisser aller, en luy disant

« d'une voix plus aspre et plus rude que de coustume, « et le secouant par plusieurs secousses en l'air au « dehors de la fenestre : Promets-nous donc, ou « je te jetteray à bas. Ce que Caton endura, et « longuement, sans monstrer de s'effroyer ni s'estonner « de rien. . . . .

« Sarpedon menoit ordinairement Caton au logis « de Sylla, pour lui faire la cour : mais son logis en « ce tems-là ressembloit proprement à voir un enfer « ou une geole, pour le grand nombre de prisonniers « qu'on y menoit, et qu'on y gehennoit ordinairement. « Caton estoit desia au quatorziesme an de son aage, et « voyant qu'on aportoit leans des testes qu'on disoit « estre de personnages notables, de sorte que les assistans « souspiroyent et gemissoyent de les voir, il demanda « à son maistre, comment il estoit possible qu'il ne se « trouvast quelque homme qui tuast ce tyran-là : Pour « ce, luy respondit Sarpedon, que tous le craignent « encore plus qu'ils ne le haïssent. Que ne m'as-tu « doncques, repliqua-t-il, baillé une espée, afin que « je le tuasse, pour délivrer nostre pays d'une si cruelle « servitude? . . . . . »

PLUTARQUE, VIE DE CATON, *trad. d'AMYOT.*

NOTES

DU SECOND CHANT.

(1) Les prés, alors si beaux, de sa chère Mantoue.

« Et qualem infelix amisit Mantua campum,
« Pascentem niveos herboso flumine cycnos; etc. »

« . . . *Dans ces prés, ravis à ma chère Mantoue,*
« *Où le cygne argenté sur les ondes se joue, etc.* »

Virgile, Géorg. L. II.
(*Note de l'auteur.*)

(2) Créé des prés nouveaux, et les riches sainfoins.

Le nombre extrêmement varié des plantes que l'on trouve dans les prairies *naturelles ;* la végétation vigoureuse des unes; la longue durée des autres, et l'avidité remarquable des animaux pour plusieurs d'entre elles, semblent avoir fait naître l'idée d'en cultiver quelques-unes séparément, et produit ce que l'on nomme prairies artificielles, qui mettent le cultivateur à portée de nourrir pendant toute l'année ses bestiaux à l'étable, où ils deviennent constamment plus beaux, et fournissent une plus grande quantité de lait.

Ces avantages étoient connus des anciens, et des Romains surtout, le premier de tous les peuples agriculteurs. Ils cultivoient, pour leurs troupeaux, la

luzerne, la vesce, les mélanges d'orge et d'avoine, le fénu-grec, l'ers, les pois, etc.

C'est par l'adoption d'une pratique aussi avantageuse que les Flamands, les Brabançons, les Suisses, les Alsaciens, les Anglois surtout, ont élevé leur agriculture à un degré de perfection inconnu au reste de l'Europe; qu'ils sont parvenus à faire succéder, sur le même sol, et toujours avec succès, un grand nombre de végétaux d'espèce et de nature différentes, et qu'ils ont établi comme la base la plus précieuse de l'économie rurale la méthode d'*alterner*.

De tous les végétaux propres à former des prairies artificielles, ceux qu'on estime le plus généralement, et avec raison, sont, la luzerne, le sainfoin, le trèfle, et leurs différentes espèces.

Les Romains mettoient *la luzerne* au premier rang des plantes fourrageuses. Ils en avoient un soin extrême. Pline assure qu'on prolongeoit sa durée jusqu'à trente ans. Olivier de Serres, dans son langage énergique, appelle la luzerne *la merveille du ménage*. On la coupe, dans nos contrées méridionales, jusqu'à cinq fois; et Duhamel affirme qu'un arpent de terre médiocre, employé en luzerne, après avoir été bien préparé, lui a donné jusqu'à vingt mille livres de fourrage sec. Ce produit est sans doute excessif, et sort de la proportion ordinaire; mais on peut établir comme règle générale, que la luzerne se coupe trois fois, que ces trois coupes réunies donnent environ cinq à six mille livres de

fourrage, et que la durée moyenne de cette plante est de neuf à dix ans. La luzerne se plaît dans les terrains légers, substantiels, profonds; elle craint également et l'excès de sécheresse et l'excès d'humidité; elle redoute une petite chenille noire qui dévore ses feuilles, et le ver à hanneton, qui attaque ses racines. Lorsqu'on la donne en vert aux bestiaux, elle leur cause des tranchées dangereuses, surtout quand elle est chargée de rosée; mais cet inconvénient est racheté par tant d'avantages qu'on peut juger assez sûrement de la culture d'un pays par la quantité de luzerne qu'on y voit.

C'est au seizième siècle que l'on a commencé à cultiver le *sainfoin*. Cette plante inconnue aux anciens, transportée du sommet des montagnes dans les plaines, y a conservé cette sorte de *rusticité* qui la fait résister aux intempéries capables de détruire beaucoup d'autres végétaux. Les sables qui gardent quelque fraîcheur, les graviers, les craies, les marnes, et surtout les terres rougies par la chaux de fer, lui conviennent très-bien; ses racines s'y enfoncent jusqu'à quinze ou vingt pieds. Le sainfoin est recherché avec avidité par toutes les espèces de bestiaux; il les échauffe, et peut, jusqu'à un certain point, suppléer l'avoine pour les chevaux. L'époque de la fleuraison du sainfoin est celle qu'il faut choisir pour le récolter: plus tôt, il fond au point de rendre la récolte presque nulle; plus tard, ses tiges deviennent dures et ligneuses, et les bestiaux les rejettent.

On cultive en prairies artificielles plusieurs espèces de *trèfle :* mais le grand trèfle rouge, ou triolet, est celui qui est le plus généralement connu et qui mérite le plus de l'être. Aucune plante fourrageuse ne croît aussi rapidement. Quelques mois après qu'il est semé, il offre déjà au cultivateur une coupe qui le dédommage de ses peines et de ses avances. C'est la seconde année surtout que son produit est réellement prodigieux. Lorsqu'il se trouve dans un terrain convenable et qu'on le couvre de chaux ou de plâtre en poudre, celui de tous les engrais qui favorise le plus puissamment sa végétation, elle est telle qu'on le coupe jusqu'à quatre fois, et qu'il donne, dans ces coupes réunies, six à sept mille livres de fourrage sec par arpent. Tout est gain dans la culture du trèfle, parce que c'est sur les terres destinées à rester en jachères qu'on l'établit. Le trèfle se consomme surtout en vert. Il procure à toutes les femelles un lait très-abondant et de bonne qualité; il est recherché par toutes les espèces : il engraisse les cochons; mais il a l'inconvénient de faire avorter les truies pleines. Si, lorsqu'on le donne en vert, on n'a pas le soin de le laisser *essorer*, il est sujet à produire des météorisations plus dangereuses encore que celles que cause la luzerne.

Les résultats de la culture du *mélilot*, font désirer qu'elle s'étende. Les animaux le mangent avec plaisir: il vient plus facilement que la luzerne dans différens sols; semé dans celui qui lui convient le mieux, il

produit extraordinairement. La variété connue sous le nom de *mélilot de Sibérie*, est celle qui mérite la préférence.

Les *vesces*, les *gesses*, les *pois*, les *lentilles*, les *ers*, les *lupins*, sont des plantes annuelles, dont on forme des prairies momentanées. On en forme aussi avec le seigle, l'avoine, le maïs. On fauche ces plantes avant la formation de l'épi : elles donnent un fourrage très-abondant et très-nourrissant ; le maïs surtout engraisse très-promptement les bestiaux et la volaille.

La *spargule* est cultivée avec succès dans le Brabant. On estime beaucoup le lait des vaches qui en sont nourries, ainsi que le beurre qui en provient, auquel on donne même le nom de *beurre de spargule*. C'est une plante annuelle, qui réussit assez bien sur les sables qui ne sont pas extrêmement dépourvus d'humidité. La spargule se donne en vert ; elle a l'avantage de n'occuper la terre que pendant la saison destinée à la jachère.

Le meilleur ouvrage qui existe sur les prairies artificielles, est celui de Gilbert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort.

Extrait d'un mémoire sur le même sujet, par J. B. Dubois, membre de la société d'agriculture de Paris.

(3) Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie.

« C. Furius Cresinus, e servitute liberatus, cum in « parvo admodum agello largiores multo fructus perci- « peret, quam ex amplissimis vicinitas ; in invidia

« magna erat, ceu fruges alienas pelliceret veneficiis.
« Quam ob rem a Sp. Albino curuli die dicta,
« metuens damnationem, cum in suffragium tribus
« oporteret ire, instrumentum rusticum omne in forum
« attulit, et adduxit familiam validam, atque (ut ait
« Piso) bene curatam et vestitam, ferramenta egregie
« facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves
« saturos. Postea dixit : Veneficia mea, Quirites, hæc
« sunt : nec possum vobis ostendere aut in forum addu-
« cere lucubrationes meas, vigiliasque et sudores.
« Omnium sententiis absolutus itaque est. Profecto
« opera, non impensa, cultura constat. Et ideo ma-
« jores *fertilissimum in agro oculum domini esse*
« dixerunt. »

Plinii Hist. nat. lib. xviii, sect. viii.

(4) Laissez-là ces projets recueillis par Rozier.

M. l'abbé Rozier, célèbre par ses connoissances en agriculture, ne prétendoit pas répondre de tous les mémoires qu'il inséroit dans son estimable recueil. Plusieurs renfermoient des vues utiles; d'autres proposoient des procédés inexécutables, et plus séduisans dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devoit faire connoître les inventions bonnes ou mauvaises. (*Note de l'auteur.*)

(5) Tel des Alpes nous vint le cytise riant.

Cet arbre, de moyenne grandeur, y croît naturellement. Il porte au mois de mai de belles grappes de

fleurs jaunes et longues. Son bois est dur et d'une couleur d'ébène, verte et jaunâtre, avec des veines brunes ; ce qui le fait ressembler au bois des îles. Il est précieux pour les tabletiers et les tourneurs : on en fait en Suisse des instrumens de musique. On ne connoît pas au juste le cytise des anciens, pour lequel les chèvres avoient un goût décidé, et qui avoit la propriété de donner aux vaches du lait en abondance.

« Florentem cytisum sequitur lasciva capella.........

« Sic cytiso pastæ distenteut ubera vaccæ. » VIRGIL. *in* BUCOL.

Le cytise que l'on cultive en différens pays est un arbrisseau qui ne peut servir de fourrage qu'en été.

(6) Ainsi pleure, incliné, le saule d'Orient.

Tournefort est le premier qui a fait connoître ce saule à branches inclinées, surnommé le pleureur, et qui, placé dans un bosquet près d'un monument sépulcral, est effectivement l'arbre le plus propre à inspirer la tristesse. Il est même vraisemblable que l'Europe le doit à ce naturaliste. Un autre saule du Levant, décrit par Linnée, est un bel arbre à feuilles d'olivier argentées, dont les fleurs exhalent une odeur suave, mais qui dépériroit dans nos climats.

(7) Le peuplier reçut ses frères d'Italie.

C'est un grand arbre dont il y a trois espèces principales : le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, et le *peuplier tremble*, désigné ordinairement sous le seul nom de *tremble*.

Le *peuplier d'Italie* se fait distinguer des autres *peupliers*, en ce que ses branches sortent droit de son tronc, qu'elles en sont plus rapprochées, et donnent à l'arbre la forme d'une pyramide. Il se multiplie avec la plus grande facilité, et croît en très-peu de temps. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paroître que celui-ci n'existe plus. Après quinze ans de plantation, il donne à son propriétaire un produit considérable. On assure que trente arpens de ce bois, à couper, valent en Italie de quatre-vingt à cent mille francs.

(8) Le cèdre impérial descendit du Liban.

Le premier cèdre qui ait réussi en France est celui du jardin des plantes. L'épithète *impérial* convient à cet arbre, qui semble commander à tous les autres arbres. On sait au reste qu'il n'y a plus que très-peu de tiges de cèdre sur le Liban; mais, par compensation, il commence à multiplier beaucoup dans les jardins anglois.

(9) Ces pins..........
nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie.

Le *pin d'Écosse*, appelé aussi *pin de Genève*, a, dans la gaine, deux feuilles courtes, et les strobiles petits et blanchâtres.

Le *pin de Virginie* a trois feuilles longues et grêles, sortant de chaque gaine, et les strobiles hérissés de pointes.

(10) Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.

On donne au thuya le nom d'*arbre de vie*, parce qu'il se conserve en pleine terre avec ses feuilles, été et hiver. Le premier qu'on ait vu en Europe fut apporté à François Ier. Il y en a de plusieurs espèces au jardin des plantes. Au commencement du printemps cet arbre porte des fleurs mâles et des fleurs femelles sur le même pied. Le thuya du Canada porte des fruits un mois plus tôt que celui de la Chine; ses rameaux s'étendent en ailes, et ses feuilles ressemblent à celles du cyprès. Placé dans un bosquet, par le vert obscur de son feuillage, il fait en quelque sorte valoir celui des arbres qui l'avoisinent.

(11) L'arbre de Judée.

La dénomination propre de cet arbre est celle d'*arbre de Judas;* la première, vulgairement adoptée en France, se trouve dans le Dictionnaire des Jardiniers de Miller. De l'Écluse a dit, il y a deux cents ans, *vulgus herbariorum arborem* Judæ *vocant.*

(12) Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Ce n'est pas faute de lait; mais, sous la Zone torride, l'influence de la chaleur le rend si amer que son nourrisson le refuse. Ce fait, consigné dans l'Histoire de l'académie des sciences de Paris, an 1707, a été adopté par Haller dans sa Physiologie. Quant à la reproduction des tigres et des lions, elle est assurément

très-rare en Europe. Des lionceaux nés dans la tour de Londres en 1750, et morts en 1762; de petits tigres nés dans la même tour en 1797; d'autres dans la ménagerie de l'empereur Léopold, etc., ne font pas preuve contre les observations énoncées dans cette tirade. D'ailleurs, *famam sequere*, dit Horace.

(13) De leur course rivale entrelacent les jeux.

On a essayé ici de rendre *texuntque fugas* de Virgile; Æneid. liv. V. (*Note de l'auteur.*)

(14) Eut enfin son automne et connut le printemps.

« Figurez-vous, » dit le baron de Riedesel, Voyage en Sicile et dans la grande Grèce, en parlant de Malte, « un rocher pelé et très-dur, dont la première croûte, « enlevée avec des instrumens de fer, pilée et délayée « avec de l'eau, a été convertie en terre, et a continué « d'être mise en valeur par ses infatigables habitans. » Pour former des jardins sur ce rocher aride, les Maltais aisés font venir du terreau de la Sicile; et, selon Volney, Voyage en Syrie, la même industrie a été employée avec succès par les religieux du mont Sinaï.

(15) O riant Gemenos! ô vallon fortuné!

Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus rians de la Provence. Il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnoit aux

villages voisins, a créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglois qui existent; une vieille église de Templiers y présente une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

« Mais loin ces monumens, dont la ruine feinte
« Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
« Tous ces temples anciens, récemment contrefaits;
« Ces restes d'un château qui n'exista jamais;
« Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
« Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique:
« Artifice à la fois impuissant et grossier!
« Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
« Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
« Perd, sans paroître vieux, les grâces du jeune âge. »

LES JARDINS; ch. IV.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnoissance. (*Note de l'auteur.*)

(16) Vous paye en peu de temps les frais de la victoire.

M. de Paynes, procureur-général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12000 livres, par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers. (*Note de l'auteur.*)

(17) Au sein de ses vallons, Lima sent tour à tour, etc.

« Hinc procul extremis Americæ in finibus, oram
« Æquoream propter, medius Sol imminet urbi

« Quam dixere Limam : Phœbo propiore calentes
« Temperat aura dies, quæ frigida mane propinquo
« Spirat ab Oceano : cum vespere lassa quievit,
« Succedit variatque vices adversa, nivosos
« Quæ montes gelidosque madens præterfluit amnes.
« Perpetuo cives ibi vere fruuntur ; et annus
« Labitur usque suî similis : silet arbor, amico
« Fonte carens, flores eadem fructusque rigantis
« Agricolæ parit arbitrio ; totumque per annum
« Nullus ab innubi licet æthere decidat imber,
« Non arent tamen arva siti : sed hiantibus haustam
« Ut puteis lympham multo sudore per hortos
« Spargimus ; in rivos ita per sata pinguia ducunt
« Flumen ; et arboreos vel aquarum copia fœtus
« Quo placet agricolis maturat mense ; vel anni
« Tempus ad extremum lymphæ penuria differt. »

VANIERII PRÆDIUM RUSTICUM ; L. VI.

(18) Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique.

L'on avoit cru long-temps que l'aqueduc ancien, que Riquet a fait entrer dans l'admirable construction de son canal, étoit l'ouvrage des Romains ; il étoit celui des moines. Cependant d'autres prétendent que cet ouvrage a été exécuté dans le dixième siècle ; que le desséchement fut entrepris par plusieurs gentilshommes des environs, qui en obtinrent la permission de l'archevêque de Narbonne, à qui l'étang appartenoit. L'auteur du poëme de l'Agriculture dit avoir tenu en main

l'acte de concession et d'autres pièces analogues à cet acte.

Quoi qu'il en soit, le fameux canal qui joint la Méditerranée à l'Océan a été construit par ordre de Louis XIV, en 1666, et fini en 1680. Paul Riquet est l'homme de génie auquel la France doit cet ouvrage aussi hardi qu'utile.

(19) Du fabuleux Ovide écoutez le récit.

« Inferior virtute meas devertor ad artes;
« Elaborque viro, longum formatus in anguem.
« Qui postquam flexos sinuavi corpus in orbes;
« Cumque fero movi linguam stridore bisulcam;
« Risit, et illudens nostras Tyrinthius artes;
« Cunarum labor est angues superare mearum,
« Dixit: et, ut vincas alios, Acheloë, dracones,
« Pars quota Lernææ serpens eris unus Echidnæ?
« Vulneribus fœcunda suis erat illa: nec ullum
« De centum numero caput est impune recisum;
« Quin gemino cervix herede valentior esset.
« Hanc ego ramosam natis e cæde colubris,
« Crescentemque malo, domui; domitamque peremi.
« Quid fore te credas, solum qui versus in anguem
« Arma aliena moves? quem forma precaria celat?
« Dixerat: et summo digitorum vincula collo
« Injicit. Angebar, ceu guttura forcipe pressus:
« Pollicibusque meas pugnabam evellere fauces.
« Sic quoque devicto restabat tertia tauri

« Forma trucis : tauro mutatus membra rebello.
« Induit ille toris a læva parte lacertos;
« Admissumque trahens sequitur : deprensaque dura
« Cornua figit humo ; meque alta sternit arena.
« Nec satis id fuerat : rigidum fera dextera cornu
« Dum tenet, infregit; truncaque a fronte revellit.
« Naïdes hoc, pomis et odoro flore repletum,
« Sacrarunt; divesque meo bona copia cornu est. »

OVIDII METAMORPH. L. IX.

(20) Les flots tumultueux rugissent à l'entour.

Les papiers publics viennent de rapporter un événement pareil arrivé à l'île de Wight, dont une partie s'est détachée avec une maison et les arbres qui s'y trouvoient.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

(1) Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés.

On a voulu renfermer dans l'expression la plus succincte les différentes matières que la nature emploie pour l'entretien des feux volcaniques. Il paroît néanmoins, par les expériences de plusieurs physiciens célèbres, que les bois et tous les végétaux fossiles ne sont pas les seules matières propres à entretenir les feux souterrains. Lemery, Homberg, Newton, Höffmann et Boerhaave, ont obtenu, par le mélange du soufre, du fer et de l'eau, des effets à peu près semblables aux feux qui embrasent les volcans. Ces expériences, présentant en petit les mêmes résultats que la nature produit en grand, doivent au moins faire soupçonner que les bois noirs, les charbons de pierre, etc., ne sont pas les seules matières que la nature puisse employer pour alimenter le foyer des volcans, surtout si l'on fait attention que la terre renferme des amas considérables de pyrites sulfureuses et ferrugineuses, qui n'ont besoin que du concours de l'eau pour s'enflammer. Si l'on observe que l'acide vitriolique, se combinant avec le fer, produit une grande chaleur, et beaucoup d'air inflammable, que mille circonstances peuvent allumer; il sera bien évident que ces feux, produits sans l'entremise

d'aucune substance végétale, pourroient causer les plus terribles explosions, soit en vaporisant l'eau, soit en dilatant l'air atmosphérique, qui, selon M. Hales, se trouve concentré dans les pyrites vitrioliques ou sulfureuses, dans la proportion de 1 à 83. Si on ajoute à ces réflexions celles de Spallanzani, sur le même sujet, on doutera au moins que le foyer des volcans soit alimenté par des végétaux fossiles.

(2) Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères.

Les empreintes que l'on trouve dans nos climats sur les schistes qui sont le toit des couches de charbon de pierre, appartiennent évidemment à des plantes qui nous sont étrangères aujourd'hui. Il s'y trouve, par exemple, des calamites, des écorces de palmiers, de la forme la plus variée et la plus curieuse. Si l'on y rencontre quelquefois des empreintes qui ressemblent à nos fougères, c'est que dans cette classe, extrêmement nombreuse, il est un grand nombre d'espèces exotiques, échappées aux recherches des Plumier, des Rumph, des Petiver, et dont l'œil exercé du botaniste ne peut qu'à peine, après une comparaison longue et bien suivie, distinguer les empreintes de celles des plantes de nos climats. Dans les Mémoires de l'académie de 1782, Daubenton cite des schistes dont les impressions lui ont paru provenir de plantes croissant dans le pays; Lemonnier, dans ses Observations d'histoire naturelle, croit avoir reconnu l'*osmunda regalis*, sur un schiste

d'une houillère d'Auvergne ; mais ces observations ne sont pas convaincantes. Dans les mines de charbon de pierre du val de Villé, les empreintes de feuilles verticillées sont beaucoup plus fréquentes que celles de plantes dorsifères. Il y auroit cependant de la témérité à assurer qu'elles sont de l'espèce du caille-lait de nos contrées : il est plus probable que l'une des empreintes venant de Taninge en Faucigni, que M. Tingry a décrites dans le premier volume des Transactions de la société Linnéenne de Londres, est l'*aspleniven nodosum* de l'Amérique méridionale; et il existe un si grand nombre d'empreintes qui diffèrent entièrement de nos plantes, que l'on est forcé de les rapporter à une époque où le climat et les productions de notre pays différoient de ce qu'ils sont aujourd'hui. Les belles écorces de palmier, si variées, qui se trouvent surtout dans les schistes de Duttweiler près de Saarbrücken, fournissent un fait de plus à l'appui de cette assertion. Pour fixer son opinion sur cette matière, on consultera avec fruit l'ouvrage de Morand sur les charbons de pierre, l'*Herbarium diluvianum* de Scheuchzer, la *Silesia subterranea* de Volckmann, et la belle suite d'empreintes que Mylius a publiées dans l'ouvrage intitulé : *Memorabilia Saxoniæ subterranea.*

(3) L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux.

Jussieu, dans les Mémoires de l'académie, de 1718, donne l'explication suivante de la raison pour laquelle,

dans deux couches de schiste à empreintes séparées l'une de l'autre, on ne voit pas sur l'une l'impression de la page supérieure de la feuille, et sur l'autre celle de l'inférieure.

« Nous supposons, dit-il, les feuilles flottantes sur « la superficie d'une eau qui, dans ses agitations, « étoit encore plus chargée d'un limon bitumineux « qu'elle avoit détrempé, que du sel dont elle étoit « naturellement imprégnée. Ce limon a couvert la « surface de ces feuilles flottantes, y a été retenu par « la quantité de nervures dont elles sont traversées, « s'y est uni si intimement à elles qu'elles en ont pris « jusqu'aux moindres vestiges, et y ont acquis d'autant « plus de consistance que ces feuilles, par la qualité « de leur tissu serré, ont résisté plus long-temps à la « corruption. Comme, néanmoins, elles se sont enfin « pourries, et que le limon qui les couvroit n'a pu « manquer de se précipiter, soit par la soustraction « du corps qui le soutenoit, soit parce que, devenu « par cette soustraction plus pénétrable à l'eau, il s'est « trouvé plus pesant; c'est dans cette précipitation que « ces lames limoneuses, tombant sur les surfaces unies « d'un limon détrempé, y ont marqué la figure des « feuilles dont elles avoient conservé l'empreinte.

« L'explication de ce méchanisme rend sensible la « singularité de la représentation d'une seule et même « face de ces feuilles de plantes, en relief sur une lame, « et en creux sur celle qui lui est opposée; ce qui

« arrive de la même manière qu'un cachet, imprimé « en relief sur une lame de terre, se rend en creux « sur une autre lame molle sur laquelle celle-là est « appliquée.

« L'on ne peut pas dire que l'une soit celle du revers « de la feuille, tandis que l'autre est celle du dessus, « puisque cette feuille, ayant été pourrie, est devenue « incapable d'imprimer ce revers. Sa pourriture est si « certaine, que sa substance, ayant changé, a teint ces « empreintes en noir, et ce qui est resté attaché à cette « lame n'a rendu tout au plus que quelques empreintes « moins parfaites, parce que ce superflu a rempli la « gravure de l'impression, et s'y trouve aujourd'hui « en poudre entre quelques-unes de ces lames lors- « qu'on les sépare. ».

(4) Aux voyageurs encore en fait de longs récits.

Ces accidens sont assez fréquens, mais ils sont peu considérables; ou, arrivant dans des endroits non habités, ils sont bientôt oubliés, et souvent même inconnus. On trouve de ces faits dans l'histoire ancienne: Pausanias en cite un au sujet de la ville Idée, au pied du mont Sipyle. Un exemple des plus frappans dans ce genre, est la destruction du magnifique bourg de Pleurs, riche par ses fonds de terre, par le commerce et l'industrie de ses habitans, environné de belles maisons de campagne, et situé dans la Valteline, au pied du mont Conto. Le 6 septembre 1718, après des pluies abon-

dantes, par une nuit calme et un temps serein, tout à coup la montagne s'entr'ouvrit, tomba sur ce bourg, l'abyma, et ensevelit tout vifs, ou écrasa sous ses ruines, deux mille quatre cent trente habitans, qui formoient sa population; pas un seul n'échappa. La montagne enveloppa dans sa chute le village de Schilano, composé de soixante et dix-huit feux, et couvrit une lieue quarrée de ses débris. Leurs voisins, les habitans de Chiavenne, furent surpris de voir à sec leur rivière, dont les eaux avoient été interceptées par la montagne en débris. La description de ce funeste événement se trouve dans l'Histoire naturelle de la Suisse, par Scheuchzer, en deux planches gravées: le bourg, tel qu'il étoit, se trouve sur l'une; on voit sur l'autre la contrée, telle qu'elle existe depuis l'écroulement. A la description de la catastrophe de Pleurs, que donne Robert dans son Voyage dans les XIII cantons Suisses, etc., il ajoute celle de la chute de la partie supérieure de la montagne du Diableret, arrivée dans le Valais, en 1714; et il cite un pareil événement arrivé précédemment dans le Valais, en 1534, et qui fit périr deux villages.

(5) L'observateur le suit d'un regard curieux.

Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet, professeur au collége de France, l'un des plus fameux chimistes de l'Europe, et auteur de plusieurs

mémoires excellens sur différens objets d'histoire naturelle, et particulièrement sur les montagnes. (*Note de l'auteur.*)

(6) A vu sa dernière heure et son dernier festin.

Il seroit inutile de rappeler au lecteur la découverte qui a été faite dans ces derniers temps des villes de Pompeïa et d'Herculanum, englouties lors de la fameuse éruption du Vésuve, décrite par Pline le jeune.

(7) Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages, etc.

Les Époques de la Nature sont l'ouvrage le plus étonnant qui ait paru dans le dix-huitième siècle. Aucun ne lui est comparable, pour la grandeur des idées, l'étendue des connoissances, la majesté du style. Nul écrivain n'a réuni autant de faits dans un aussi court espace, et n'a mieux montré la dépendance des phénomènes particuliers des lois générales. S'il n'a pas trouvé la vraie manière dont notre système planétaire a été formé, on doit au moins convenir qu'il est impossible de mieux lier tous les faits, toutes les observations, toutes les lois de la nature, avec une supposition; si toutefois on peut appeler *supposition* une idée qui, dans cet immortel ouvrage, ne paroît être qu'une conséquence des faits; conséquence étonnante, à la vérité, mais arrachée par la force des analogies, et réclamée par toutes les lois qui maintiennent l'ordre admirable de l'univers.

En déroulant les archives du monde, Buffon a été frappé

des grands et nombreux monumens qu'elles renferment. Il n'y a que l'éloquence du Pline françois qui soit comparable à celle avec laquelle ces monumens déposent des changemens arrivés au globe : il les a examinés, et aidé d'une connoissance profonde des lois de la nature et de la manière dont, avec le temps, elles modifient les êtres, il a conclu de leur état actuel les différens états où ils ont été ; il s'en est servi comme d'échelons pour remonter les siècles, et, les suivant toujours sur la route éternelle du temps, il indique les divers changemens qu'ils ont éprouvés dans les différens âges du monde. Quoique la terre soit composée d'une immense quantité de substances différentes, aucune n'a échappé à ce vaste et puissant génie ; elles paroissent les unes après les autres, et semblent raconter toutes les révolutions qu'elles ont éprouvées, depuis leur origine jusqu'à nos jours.

(8) Éleva sept fanaux sur l'océan des âges.

L'auteur craint que ce vers ne soit une réminiscence, et se croit obligé d'en avertir le lecteur. (*Note de l'auteur.*)

(9) Par ses ambassadeurs courtisa la nature,

Plusieurs naturalistes ont reproché à Buffon d'avoir trop peu voyagé, trop peu vu par lui-même. Le nombre prodigieux des mémoires qu'il se procuroit sur les différens objets de son travail, ne pouvoit le dédommager des connoissances qu'il auroit acquises sur les lieux,

et des impressions qu'il auroit reçues des objets mêmes. Il ne faut pas cependant trop étendre ce reproche ; car si, pour écrire l'histoire du monde, il falloit avoir tout vu par ses yeux, les connoissances des générations passées seroient inutiles, les recherches, les voyages des savans, seroient superflus. Buffon a consulté tous les naturalistes anciens et modernes. Si, comme lui, tous n'ont pas été doués de cette étendue de génie qui embrasse l'univers, le plus grand nombre a été capable d'en décrire exactement quelque partie. Chacun d'eux avoit mis sur la place quelques matériaux, comme on amoncelle confusément les pierres, les bois et les marbres destinés à la construction d'un grand édifice. Buffon arrive : il s'en empare, il les met chacun à leur place; et, devenant l'architecte du monde, il déchire le voile qui cachoit la nature, et la montre au genre humain telle qu'elle a été et telle qu'elle est. Mieux vaut qu'il ait bâti l'édifice, que d'être allé chercher au loin quelque pièce nouvelle, qui, si elle est trouvée, aura sûrement sa place dans le temple magnifique qu'il a élevé.

(10) L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

Si on examine avec un peu d'attention les marbres, les pierres, les craies, etc., on voit qu'elles contiennent encore des coquilles ou des détrimens de coquilles très-reconnoissables, et en si grande quantité qu'on ne peut douter qu'elles ne forment la base de toutes les

substances calcaires. En y réfléchissant, on ne peut s'empêcher de croire que le plus puissant moyen que la nature ait employé pour la formation de ces substances ne soit le *filtre* de ces animaux à coquilles, dont les facultés digestives ont la propriété de convertir l'eau en pierres; car toutes les coquilles formées par la sécrétion ou l'exsudation de ces animaux sont de véritables pierres, qui, soumises à l'analyse chimique, donnent les mêmes résultats que celles qu'on tire des carrières. L'esprit a de la peine à se familiariser avec la prodigieuse quantité de ces animaux à coquilles, nécessaire pour la formation de toutes les substances calcaires; aussi est-ce de tous les phénomènes que présente l'histoire du monde, celui qui a le plus étonné les naturalistes : ils ont trouvé des couches et des amas immenses de coquillages dans toutes les parties de la terre; ils en ont vu sur les montagnes, à quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, et dans les plaines les plus éloignées du séjour naturel de ces animaux, à cent et deux cents pieds de profondeur. Tous les bancs de pierres calcaires, de marbre, de craie, de plâtre, etc., paroissent composés des débris de ces animaux marins; c'est par lieues carrées, c'est par provinces, qu'il faut estimer leur nombre. « Tout nous démontre, dit « Buffon, que la pierre calcaire, produite par l'inter- « mède de l'eau, est un des plus étonnans ouvrages « de la nature, et en même temps un des plus uni- « versels : il tient à la génération la plus immense

« peut-être qu'elle ait enfantée dans sa première « fécondité; cette génération est celle des coquillages, « des madrépores, des coraux, et de toutes les espèces « qui filtrent le suc pierreux et produisent la matière « calcaire, sans que nul autre agent, nulle autre « puissance particulière de la nature, puisse ou ait « pu former cette substance. La multiplication de ces « animaux à coquilles est si prodigieuse, qu'en s'a- « moncelant ils élèvent encore aujourd'hui, en mille « endroits, des récifs, des bancs, des hauts-fonds, qui « sont les sommets des collines sous-marines, dont la « base et la masse sont également formées de l'entas- « sement de leurs dépouilles. Toutes les îles basses du « tropique austral, semblent, dit M. Forster, avoir été « produites par des polypes de mer; une des îles basses, « découverte par M. Bougainville, quoiqu'à moitié « submergée, parut à M. Forster n'être qu'un grand « banc de corail de vingt lieues de tour; les bords de « l'île sauvage, l'une des Amics, ne sont que des « rochers de productions de polypes.

« Qu'on se représente pour un instant, dit encore « Buffon, le nombre des espèces de ces animaux à « coquilles, ou, pour les tous comprendre, de ces « animaux à transsudation pierreuse; elles sont peut- « être en plus grand nombre dans la mer que ne l'est « sur la terre le nombre des espèces d'insectes: qu'on « se représente ensuite leur prompt accroissement, leur « prodigieuse multiplication, le peu de durée de leur

« vie, dont nous supposerons néanmoins le terme moyen « à dix ans : qu'ensuite on considère qu'il faut multi- « plier par cinquante ou soixante le nombre presqu'im- « mense de tous les individus de ce genre, pour se « faire une idée de toute la matière pierreuse produite « en dix ans : qu'enfin on considère que ce bloc, déjà « si gros, de matière pierreuse doit être augmenté « d'autant de pareils blocs qu'il y a de fois dix dans « tous les siècles qui se sont écoulés depuis le commen- « cement du monde; et l'on se familiarisera avec cette « idée, ou plutôt cette vérité, d'abord repoussante, que « toutes nos collines, tous les rochers de pierres « calcaires, de marbres, de craies, etc., ne viennent « originairement que de la dépouille de ces animaux. »

Mais comment des animaux qui ne peuvent vivre et se multiplier qu'au sein des ondes, ont-ils formé par leurs dépouilles la majeure partie des matières qui recouvrent le continent? Ce fait incontestable ne peut être expliqué qu'en adoptant l'opinion des naturalistes qui pensent que ces mêmes continens ont été couverts par les eaux dans les premiers âges du monde, et que pendant une longue suite de siècles les animaux marins y ont vécu et multiplié comme ils vivent et multiplient aujourd'hui dans les mers. Peut-être même y étoient-ils en plus grande abondance; probablement les espèces étoient plus nombreuses; car parmi les dépouilles de ces animaux il en est un grand nombre dont on ne retrouve plus les analogues vivans. Sans doute que,

dans sa première jeunesse, la nature travailloit la matière vivante avec plus d'énergie, puisque parmi ces mêmes dépouilles on trouve des espèces gigantesques qui n'existent plus.

En examinant avec un peu d'attention la manière dont les chaînes de montagnes sont sillonnées, on ne peut s'empêcher de croire qu'elles doivent leurs formes et leurs contours aux courans des eaux : les angles saillans, qui correspondent exactement aux angles rentrans dans les montagnes opposées, en sont une probabilité. Cette probabilité devient une certitude, si on considère que les montagnes séparées par un vallon sont de la même hauteur; qu'elles sont composées de couches de matières, placées horizontalement ou également inclinées les unes sur les autres, et de la même épaisseur; que, dans les montagnes ou collines opposées, les substances de même nature se trouvent à la même hauteur, c'est-à-dire que, si à droite on trouve, à cinquante toises, un banc de marbre ou d'ardoise, ce banc de marbre ou d'ardoise se retrouve à la même hauteur et dans les mêmes dimensions dans la montagne à gauche. Si l'on remarque que toutes les couches de terres, de sables, de pierres calcaires, d'argiles, de marbres, de graviers, de craies, de plâtres, etc., sont, ou composées des dépouilles d'animaux à coquilles, ou renferment des plantes marines, des squelettes de poissons marins, etc.; que les coquilles sont dans les marbres et les pierres les plus dures, aussi

bien que dans les craies, les plâtres et les terres; qu'elles sont incorporées dans ces matières, et remplies des substances qui les environnent; on ne pourra guère douter du séjour des eaux sur nos continens, où elles ont produit les mêmes effets qui se passent aujourd'hui au sein des mers. Régulièrement soulevées et abaissées, deux fois le jour, par les forces attractives de la lune et du soleil; agitées par les vents alizés; les eaux ont formé des courans, qui ont sillonné les montagnes en creusant les vallées, de manière que, partout où il y aura un angle rentrant, il s'en trouvé, vis-à-vis, un saillant, dans la montagne opposée. A chaque mouvement de flux et de reflux, les eaux, chargées des matières qu'elles détachent, et qu'elles transportent quelquefois à de grandes distances, les ont déposées en forme de sédimens. Ces sédimens multipliés ont formé des couches, qui, parce que l'eau tend toujours à se mettre de niveau, sont horizontales, ou également inclinées, selon la disposition de la base qui les a reçues. Ces couches ont été mélangées de différentes substances marines, que les eaux ont apportées avec les autres matières. Les coquillages, étant les plus abondans, ont dominé dans la composition de ces couches; ils se sont remplis des matières environnantes, et se sont pétrifiés dans ces matières, lorsque, par quelqu'une de ces révolutions physiques dont parle l'histoire du monde, les eaux se sont retirées et ont laissé les continens à découvert. Alors ces matières se sont peu à peu

déchargées des eaux dont elles étoient saturées : en se desséchant, leur volume a diminué; elles se sont fendues, et ces fentes ont dû se faire dans la direction de la force de pesanteur, c'est-à-dire perpendiculairement à l'horizon : c'est ce qu'on voit aujourd'hui dans les bancs de pierre, de marbre, etc., qui sont tous divisés par des fentes perpendiculaires, qui les traversent dans toute leur épaisseur.

(11) Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux.

On désigne ici sous les noms de *fucus* et de *roseaux*, toutes les plantes qui croissent sous les eaux, sans le contact immédiat de l'air ; ou celles qui ne participent aux influences de l'atmosphère que par leurs sommités, et dont les racines sont constamment submergées. Elles sont connues sous les noms d'*algue*, de *varec*, de *goëmons*, de *sargazo*, d'*herbes flottantes*, de *roseaux*, de *joncs*, de *bambous*, etc.

L'histoire naturelle de ces plantes est devenue singulièrement intéressante par les recherches et les découvertes de plusieurs naturalistes célèbres, qui ont fait connoître la manière dont elles croissent et se reproduisent; qui ont exactement décrit leurs formes variées, et dépeint les nuances de leurs couleurs, comme on peut le voir dans les ouvrages de Linné, Adanson, Klein, Donati, et dans les Mémoires de Réaumur, lus à l'académie des sciences, en 1711 et 1712.

On sait que ces plantes ne croissent que sur les plages

basses de la mer, comme sur les côtes, sur les collines et les montagnes sous-marines; qu'elles ne se trouvent point dans les hautes mers : seroit-ce parce que les rayons du soleil ne pénètrent pas jusqu'à ces profondeurs? Quoi qu'il en soit, c'est un fait que cette espèce de végétation s'établit sur les côtes et dans les mers basses, comme la mer Pacifique, la mer Atlantique, à la Guyane, au cap de Bonne-espérance, dans l'Archipel indien, dans la mer de Corée, etc. Ces plantes se trouvent quelquefois en si grande abondance qu'elles gênent et même arrêtent les vaisseaux dans leur route. La navigation de plusieurs fleuves est impraticable, à cause des forêts de jones et de bambous qui les obstruent.

L'homme, qui met à contribution toute la nature pour augmenter ses jouissances, a su tirer parti de tous ces végétaux. Dans quelques-uns, qui renferment des parties sucrées, il a trouvé un aliment agréable; d'autres ont été employés à la nourriture des bestiaux : il s'en est servi pour couvrir sa maison, pour former des clôtures, etc. Ceux dont la fibre s'est trouvée forte, souple et élastique, ont été apprêtés et filés en cordages. La médecine a recherché les propriétés salutaires de ces végétaux, et plusieurs expériences ont réussi. Il en est, comme les *algues*, qui résistent long-temps à la corruption, et qui, par cette raison, entrent avec avantage dans la composition des digues : en brûlant les *algues* elles donnent un sel abondant, qu'on emploie utilement pour accélérer la fusion du sable vitrifiable. Par la

combustion de toutes ces plantes on obtient un sel, connu dans le commerce sous le nom de *soude*, qui s'emploie le plus ordinairement au blanchissage des toiles.

Cette végétation marine favorise la multiplication des poissons, qui y déposent leur frai. Elle nourrit une grande quantité d'insectes, qui deviennent la pâture des jeunes habitans des eaux; ceux-ci, en filtrant dans les détours de ces forêts sous-marines, échappent à la voracité des tyrans des mers. Peut-être même que cette végétation aquatique purifie l'élément liquide, comme la végétation terrestre purifie l'atmosphère. Après avoir rempli ces différentes destinations dans l'économie de la nature, ces végétaux se détachent du sol qui les a vus naître; ils sont emportés par les vagues, et, inutiles aux habitans des eaux, l'océan, par ses oscillations constantes, les porte sur les côtes, en forme des amas, dont l'homme tire le plus grand avantage, en les employant comme engrais. Par une suite des lois admirables de la nature, ces plantes ne sont pas plus tôt livrées aux influences de l'air et de la chaleur, qu'elles entrent en fermentation; elles se décomposent, et deviennent un terreau, qui, répandu sur les champs, les fertilise, en rendant la végétation plus active et plus vigoureuse. C'est ainsi que la nature fournit à l'homme des moyens de rajeunir son domaine, épuisé par les dons fréquens qu'il en a reçus; c'est ainsi que la fécondité de la terre ne vieillit pas, et qu'elle promet

aux générations suivantes des subsistances toujours assurées.

Des naturalistes pensent que la plupart des bancs de houille, de tourbe, et même de charbons de terre, ne sont autre chose que des amas de ces végétaux, pourris et entassés. Les substances marines, les coquillages, les empreintes des poissons, etc., qu'on y remarque, paroissent justifier ces conjectures. On voit que le père du genre humain, dans la formation de l'univers, a prévu que les végétaux du continent ne suffiroient pas aux différens besoins des hommes, et qu'il leur a ménagé, pendant des milliers de siècles, ces amas de matières combustibles, propres à entretenir le feu actuel, si nécessaire à la vie et au bonheur de ses enfans.

(12) Des insectes des mers miraculeux travaux.

C'est de nos jours seulement que les naturalistes ont enfin découvert l'origine de ces substances marines. De très-bons observateurs, comme M. de Marsigli, avoient rangé les matières pierreuses, qui composent l'habitation des polypes de mer, dans le règne végétal et parmi les plantes sous-marines. Mais, d'après les observations de MM. Peyssonel, Réaumur et Jussieu, on ne peut douter aujourd'hui que les coraux, les corallines, les litophytes, les eschares, les alcyons, les éponges, et toutes les variétés nombreuses des madrépores, ne soient des cellules de diverses espèces de vers-insectes qui se multiplient avec une abondance incal-

culable, de manière que chacune des cellules loge un insecte, comme chacune des alvéoles de la ruche loge une abeille, et que toute la masse des polypiers divers est pour les républiques de ces différens insectes, ce que la ruche est pour la république des abeilles, avec cette différence, cependant, que l'alvéole n'est pas absolument nécessaire à l'existence de l'abeille, au lieu que les vers-insectes, générateurs des polypiers, ne peuvent vivre sans leur cellule; elle est aussi nécessaire à leur existence que la coquille l'est à la vie de l'huître.

Les formes variées de ces ruches calcaires, les rameaux dont elles se composent, qui souvent, à la manière des plantes, sont postés sur un seul tronc, avoient séduit les naturalistes, qui ont pris les bras du polype pour des étamines, ses œufs pour des graines, et les polypiers pour des plantes. Cependant ces prétendues plantes sont sans racines; elles sont fixées sur des corps durs par une substance glutino-pierreuse, et elles font effervescence avec les acides, comme toutes les matières calcaires. La composition de ces prétendues plantes décèle qu'elles ont pris leur accroissement par juxtaposition, et non pas par intus-susception, comme les végétaux; et les animaux vivans qu'elles renferment déposent assez énergiquement contre l'erreur des premières observations.

On peut d'ailleurs se rendre raison de la manière dont les différentes branches des polypiers ont pu se former. Que quelques-uns de ces insectes innombrables qui

suent la pierre, de l'espèce qui forme le corail, par exemple, aient établi leur demeure sur le coin d'un rocher ; ils auront d'abord élevé un bloc de corail nécessaire à leur existence, et qui se sera durci à mesure qu'avec le temps ces animaux auront transpiré la matière qui le compose. Ils se seront multipliés, et leur demeure sera devenue insuffisante. Les générations nouvelles auront été obligées de se construire de nouvelles habitations, et, prenant pour base le premier bloc construit par les fondateurs de la colonie, ils se seront écartés à droite, à gauche, dans tous les sens, selon qu'ils auront été plus ou moins nombreux ; ce qui a pu produire ces différens rameaux qui partent du même tronc. Les premiers habitans eux-mêmes auront été obligés de quitter leur première demeure, dont la capacité diminue à chaque instant, en se solidifiant par l'exsudation constante de ces animaux, qui disparoît à la fin totalement, comme on peut s'en convaincre en rompant les parties du polypier naturellement abandonnées.

(13) Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.

Ces monstrueuses baleines, ces cachalots, qui abondent non-seulement dans les mers du nord, où l'on va à leur pêche, mais encore dans d'autres mers, et dont la majeure partie est encore si peu connue. Parmi ces grandes espèces marines il en est une, réputée fabuleuse à la vérité par plusieurs écrivains, mais dont

l'existence a cependant été rendue probable, d'après les différentes relations de plusieurs auteurs modernes, dignes de foi ; c'est le fameux *kraken*, dont néanmoins les dimensions ont pu être grossies par la peur. Le grand poulpe de mer, *sepia octopedia*, parvient aussi à une grosseur monstrueuse. Pourquoi dans les mers peu fréquentées ne pourroit-il pas parvenir à un accroissement extraordinaire, comme dans certains pays des serpens parviennent à une taille gigantesque ?

(14) Salut, pompeux Jura !

Le Jura est un des rameaux principaux des Alpes, qui, de la Cluse, au voisinage du lac de Genève, prend sa direction vers le nord, et s'étend entre la France et la Suisse. Il produit la chaîne des Vosges; celles-ci, en s'abaissant, se perdent dans les montagnes des Ardennes, qui expirent aux plaines des Pays-bas. Peut-être les montagnes de la Forêt-noire sont-elles encore une prolongation du Jura.

(15) Terrible Montanvert !

« Entre la France et la belle Italie, je vois réunies « les horreurs des deux pôles et l'image de la nature, « telle qu'elle a dû être au sortir du chaos ! Des « monts sourcilleux, décharnés, déchirés du haut en « bas, crevassés, fracturés dans toute leur étendue, « menaçant les cieux de leurs cimes chenues, paroissent « défier la fureur des élémens réunis, et la marche « destructive du temps ! . . . . Au bas de ces monts,

« que vois-je encore ? l'image d'une mer en courroux « qu'un gel subit auroit saisie, une vaste étendue d'une « glace solide, épaisse de plusieurs centaines de pieds! « Mes regards étonnés en suivent les ondes, les couches, « les crevasses, et je vois ces glaces énormes se pro- « longer au loin et se joindre à d'autres masses de « glaces qui couvrent les sommets. Nous voilà trans- « portés dans la nouvelle *Zemble*, dans un autre « *Spitzberg*, pays perdus pour les hommes; comment « se peut-il que si loin des pôles, sous un ciel tempéré, « nous retrouvions les mêmes phénomènes? » Description du Montanvert, par M. Bourrit, dans sa *Nouvelle description générale et particulière des glacières, vallées de glaces et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes, de Suisse, d'Italie et de Savoie;* tom. III.

(16) Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.

« On distingue les lavanges ou avalanches en *lavanges de froid*, *lavanges de chaud*, *lavanges de vents*, « et *lavanges de poussière*.

« Une masse de neige que son poids seul détache des « hauteurs sur la pente desquelles elle étoit suspendue, « est ce qu'on appelle une *lavange de froid*, parce « que c'est ordinairement en hiver que l'accumulation « des neiges en détermine la chute. Elle est toujours « accompagnée d'un fracas horrible, et rien ne peut « s'opposer à sa tendance. Des habitations, des villages « entiers sont ensevelis, des forêts sont rasées; des

« roches même cèdent au choc et sont entraînées. L'air, « ébranlé par le passage de cette masse énorme, va « porter le ravage dans les lieux que les neiges ne « peuvent dévaster : un ouragan a moins de violence, « et quelquefois le voyageur, qui marchoit hors de « l'atteinte de la lavange, a été précipité ou étouffé par « ce souffle impétueux chargé de particules glacées.

« La *lavange de chaud*, ou de poussière, diffère peu « de la précédente. Elle a la même origine, mais elle « est moins compacte; elle tombe moins en masse, et, « en se divisant, elle couvre une plus grande étendue « de terrain ; la neige qui la compose est une poudre « glaciale, extrêmement fine et légère. Pendant les jours « chauds de l'été on entend fréquemment un bruit « semblable à celui de la foudre qui éclate, ou d'un « torrent qui se précipite d'une hauteur considérable « sur une table de roche ; c'est une de ces lavanges « éloignées qui tombent de rocher en rocher sous la « forme d'une cascade d'eau réduite en écume. Un « vent chaud, qui vient de la région méridionale, et « que les habitans des Alpes suisses nomment *foen* (le « même qui, dès les premiers jours du mois de mars, « change tout à coup la température de l'air dans les « contrées voisines; qui, en un jour, émaille les prés « de violettes, et donne à celui qui le respire le pre- « mier sentiment du printemps), le *sirocco* des Italiens, « balayant en peu de temps les sommets des Alpes ; « les lavanges de chaud se succèdent sans interruption,

« les torrens s'élancent de tous les glaciers, et les
« rivières subitement enflées submergent leurs rivages.

« La *lavange de vent* est, dans le nombre des phéno-
« mènes de ce genre, celui qui rapproche le plus les
« hautes Alpes des terres septentrionales du globe. C'est
« un déplacement des neiges, occasionné pendant
« l'hiver par de violens ouragans. Ces neiges, que le
« froid a conservées dans leur état de légèreté, sont
« enlevées par les vents et transportées à de grandes
« distances. L'aspect de la région où ces vents exercent
« leur fureur, est changé en un instant; malheur à
« ceux qui se trouvent alors à ces hauteurs! Les sen-
« tiers que les pas ont tracés disparoissent; les signaux
« élevés de distance en distance pour indiquer la
« direction des routes, sont renversés; et, si le mal-
« heureux voyageur n'est pas enseveli sous cette mer
« furieuse, il porte avec désolation les yeux sur une
« immense plage où rien ne guidera sa marche, et qui
« n'offre plus d'autres inégalités que les vastes ondes dont
« les vents ont sillonné sa mobile surface. » *Lettres de M. W. Coxe sur la Suisse, trad. de Ramond.*

L'on sait que les voyageurs, avant que d'entrer dans des vallées où l'on craint des avalanges, déchargent des armes à feu, pour déterminer, au moyen de cette secousse, les masses de neige qui pourroient se trouver arrêtées par un léger obstacle, à se détacher et à descendre avant l'arrivée du voyageur, qui continue son chemin dans le plus grand silence.

(17) O France, ô ma patrie! ô séjour de douleurs!

Ce morceau a été écrit en 1793.

(18) Dans ses balancemens monte et descend la sève.

Le mouvement de la sève se fait-il dans les plantes comme celui du sang dans les animaux? c'est ce dont tous les physiciens naturalistes ne conviennent pas; tous reconnoissent le mouvement de la sève, tous s'accordent à la regarder comme le moyen employé par la nature pour l'entretien de la vie végétale; tous disent que la sève monte des racines aux dernières extrémités des rameaux, et qu'elle descend de ces extrémités aux racines: mais ils ne s'accordent pas à regarder ce mouvement comme une véritable circulation, semblable à celle du sang, qui part du cœur et est poussé jusqu'aux extrémités des membres, puis de là ramené par d'autres canaux jusqu'au cœur. Les sages attendent que de nouvelles expériences les aident à prononcer: ils ont appris par les découvertes faites dans l'économie végétale, que les plantes prennent la majeure partie de leur nourriture par les feuilles et les rameaux, et l'autre partie par les racines; ils savent que la sève qui descend est plus abondante que celle qui monte, qu'elle a aussi des qualités différentes: ils ne voient pas encore dans la structure des plantes les organes capables de pousser la sève d'une extrémité à l'autre, comme l'anatomie le leur montre par rapport au mouvement du sang dans les animaux. On a bien

distingué les vaisseaux qui portent la sève des racines aux feuilles de ceux qui la conduisent des feuilles aux racines; on a reconnu ceux par le moyen desquels l'air exerce son influence sur la végétation; on est parvenu à estimer les effets de la chaleur sur l'économie végétale : mais on n'a pas découvert dans les plantes les organes qui opèrent l'étonnant phénomène de la circulation du sang; c'est pourquoi on n'ose encore qualifier de circulation le mouvement de la sève; on se contente de la nommer un balancement, une espèce de mouvement oscillatoire, ascendant et descendant, regardé jusqu'à ce jour comme inexplicable.

Mais, s'il n'est pas encore possible de pénétrer ce mystère, on en est bien dédommagé par les découvertes surprenantes déjà faites. Quoi de plus admirable que la structure ou l'organisation des plantes! quel méchanisme étonnant! on y découvre des vases ou des moules différens, dont la nature se sert pour préparer la sève et la rendre propre à former les différentes parties dont elles sont composées. Il y en a pour former l'écorce, le bois, les épines, les poils ou le duvet, la moelle, le coton, les fleurs et les graines. L'esprit le plus actif et le plus curieux trouvera toujours de quoi se satisfaire dans l'étude des végétaux. S'il ne peut pas connoître tout le méchanisme de la circulation de la sève, il peut savoir comment s'opère l'élaboration de ce suc, en pénétrant dans le laboratoire de la nature; il reconnoîtra l'usage et les effets des utricules, des trachées,

des vaisseaux propres ; il verra l'emploi qu'elle fait des racines, du chevelu, des fibres, du bois, des feuilles, des fleurs. S'il suit la nature dans ses procédés pour la reproduction, il étudiera les graines ; il recherchera l'usage qu'elle fait de la pulpe ou des lobes, de la plantule, des feuilles séminales, des nœuds, des boutons, des provins, etc. Qu'il joigne à toutes ces connoissances des observations botanico-météorologiques ; il pourra seconder la nature dans la reproduction et l'entretien des végétaux, rendre les plus importans services à l'agriculture, et par conséquent à l'humanité.

(19) De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères.

Aux yeux des hommes qui ne se sont pas occupés des moyens que la nature emploie pour la reproduction des êtres, et pour revêtir la surface de la terre de cette quantité prodigieuse de végétaux qui sont la base de la nature vivante, les mousses, par leurs tailles et leurs formes, ne paroissent que des plantes méprisables, qui, parmi les végétaux, sont au cèdre et au chêne ce que le puceron est à l'éléphant dans le règne animal. Toujours dédaignées du vulgaire, ce n'est même que de nos jours qu'elles ont fixé d'une manière particulière l'attention des philosophes. Cependant, si l'on suit la marche de la nature, on s'aperçoit que les mousses ont joué et jouent encore un rôle important dans l'économie végétale, et que probablement c'est par elles que la surface de la terre s'est couverte de verdure.

Cette espèce de végétation s'établit sur les rochers les plus durs et les plus unis ; elle s'attache aux marbres les plus polis, et les dégrade, s'ils sont négligés; on en voit sur les tuiles et les ardoises des anciennes maisons. Les graines de mousses n'ont besoin, pour germer et pousser, que de toucher la couche imperceptible des matières huileuses, savonneuses, etc., qui, volatilisées, nagent dans l'atmosphère, et sont déposées sur tous les corps frappés par l'air. La destruction de ces végétaux forme d'abord une couche de terreau, qui contient des embryons capables de donner bientôt une mousse plus abondante ; et, par succession de temps et de destruction, le rocher se couvre peu à peu d'une plus grande quantité de terre, où des herbes peuvent croître, puis des plantes plus élevées, ensuite des broussailles, des arbrisseaux, et enfin des arbres. C'est par ce moyen que les rochers se couvrent de verdure, et que la terre se pare de toute la pompe de sa richesse. On voit qu'au physique, comme au moral, le grand ne doit son existence qu'à la destruction du petit.

Ces plantes si dédaignées ont pourtant des propriétés : la médecine a su en tirer parti pour soulager nos maux ; l'art du teinturier en emploie utilement quelques espèces pour nuancer les couleurs ; quelques-unes sont purgatives, sudorifiques ou vermifuges; aux Indes on regarde le *lycopodium* comme un excellent aphrodisiaque, et cette plante est célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préside.

(20) Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires.

Le médecin habile ne connoît guère de poison qui soit tel absolument. Employées prudemment et à propos, les plantes réputées les plus vénimeuses, la ciguë, la colchique, l'aconit, la pulsatille, la clématite, la jusquiame, la belladonna, la stramonée, etc., deviennent des remèdes.

(21) Et rend à chaque plant son débris emprunté.

Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchoient en vain à tromper, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes, les différentes parties dont il étoit composé. (*Note de l'auteur.*)

(22) Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise.

On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium.* (*Note de l'auteur.*)

(23) Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.

On connoît à Paris le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est bien loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien.

« Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne. »

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épîtres de Boileau. (*Note de l'auteur.*)

(24) Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

Il n'y a que l'homme animé d'un désir vif de connoître les végétaux, un botaniste passionné, qui puisse estimer tout le plaisir qu'on éprouve, au retour d'une herborisation, à nombrer et contempler toutes les plantes qu'on rapporte, et qu'on regarde alors comme une véritable conquête faite sur le domaine immense de la nature. Il semble que ce sont des amis auxquels on donne l'hospitalité : on les ménage comme des parens de familles nombreuses, dont on désire faire la connoissance; on étudie leurs traits, leur physionomie, leurs caractères, afin que, par l'idée claire de l'individu, on reconnoisse toute l'espèce. On redoute moins les mauvais temps et la saison des frimats, qui, en arrêtant la végétation, empêche d'aller l'étudier; on arrange, on conserve chez soi les sujets qu'on désire connoître; et, pour que leurs traits et leurs physionomies s'altèrent le moins possible, on les fait d'abord essuyer entre deux feuilles de papier gris, et à un degré de chaleur toujours proportionné à la quantité de parties aqueuses ou grasses dont ils sont chargés. La dessication faite, on les revoit encore pour les placer sur des feuilles de papier blanc, et dans l'ordre qu'exige le système de botanique qu'on a adopté; quelquefois on se contente de les fixer dans l'herbier avec des épingles, afin de pouvoir les observer dans tous les sens avec plus de facilité; ou bien on les colle avec la gomme, mais toujours dans l'attitude élégante de la nature. Si on se défie de sa mémoire,

on a soin d'écrire à côté de chaque plante son nom, et toutes les qualités qu'on lui a reconnues dans ses beaux jours, lorsqu'on fit sa connoissance. A l'aide de l'étuve on les garantit de la moisissure, et on en écarte les mites avec la poudre de coloquinte. Souvent le botaniste ne conserve que les images des plantes, soit par les arts du dessin, de la gravure ou de la peinture, ou simplement par l'empreinte; il les enduit de gomme ou d'huile, selon leur nature; il répand dessus quelque poudre colorante; il les dispose sur le papier blanc, dans l'attitude qu'il juge convenable; il les place ensuite sous la presse, et l'empreinte reste sur le papier.

(25) Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante.

C'est par notre manière de voir et de considérer la nature que nous pensons qu'elle renferme trois règnes distincts; mais quand on l'étudie, on ne trouve point cette ligne de démarcation, car, en suivant la chaîne des êtres, on arrive de l'animal au végétal, sans rien rencontrer qui marque cette séparation, que l'on ne trouve pas dans la nature, et qui n'a été imaginée que pour en faciliter l'étude. Personne n'a mieux fait sentir cette vérité que Buffon. « Le mot *animal*, dit-il, « dans l'acception où nous le prenons ordinairement, « représente une idée générale, formée des idées par- « ticulières qu'on s'est faites de quelques animaux « particuliers. L'idée générale que nous nous sommes « formée de l'animal, sera, si vous voulez, prise

« principalement de l'idée particulière du chien, du « cheval, ou d'autres bêtes qui nous paroissent avoir « de l'intelligence et de la volonté, qui semblent « se mouvoir et se déterminer suivant cette volonté, « qui sont composées de chair et de sang, qui cher- « chent et prennent leur nourriture, et qui ont des « sens, des sexes, et la faculté de se reproduire. Nous « joignons donc ensemble une grande quantité d'idées « particulières, lorsque nous nous formons l'idée géné- « rale que nous exprimons par le mot *animal:* et l'on « doit observer que dans le grand nombre de ces idées « particulières, il n'y en a pas une qui constitue « l'essence de l'idée générale; car il y a, de l'aveu de « tout le monde, des animaux qui paroissent n'avoir « aucune intelligence, aucune volonté, aucun mouve- « ment progressif : il y en a qui n'ont ni chair ni « sang, et qui ne paroissent être qu'une glaire conge- « lée: il y en a qui ne peuvent chercher leur nourri- « ture, et qui ne la reçoivent que de l'élément qu'ils « habitent; enfin il y en a qui n'ont point de sens, « pas même celui du toucher, au moins à un degré « qui nous soit sensible. Il y en a qui n'ont point « d'apparence de sexe, d'autres qui les ont tous deux; « et il ne reste de général à l'animal que ce qui lui « est commun avec le végétal, c'est-à-dire, la faculté « de se reproduire. C'est donc du tout ensemble qu'est « composée l'idée générale; et ce tout étant composé « de parties différentes, il y a nécessairement entre ces

« parties des degrés et des nuances. Un insecte, dans ce « sens, est quelque chose de moins animal qu'un chien ; « une huître encore moins animal qu'un insecte ; la galle- « insecte, une ortie de mer et un polype, le sont encore « moins qu'une huître ; et, comme la nature va par « nuances insensibles, nous devons trouver des animaux « qui sont encore moins animaux qu'une ortie de mer ou « un polype. En vain donc, par ces mots *animal* et « *végétal*, prétendons-nous tirer des lignes de séparation « entre les corps organisés et les corps bruts. Ces lignes « de séparation n'existent point dans la nature ; il y a « des êtres qui ne sont ni animaux, ni végétaux, ni « minéraux, et qu'on tenterait vainement de rapporter « aux uns ou aux autres : tels sont les polypes d'eau « douce, qu'on peut regarder comme faisant la nuance « entre l'animal et le végétal, et considérer comme le « dernier animal et la première des plantes. Aussi, quels « furent les doutes et les incertitudes de M. Trembley, « pour reconnoître si ce polype était un animal ou un « végétal ? Il existe donc dans la nature une quantité « d'êtres organisés, qui ne sont ni l'un ni l'autre ; tels « sont ces corps mouvans que l'on trouve dans les liqueurs « séminales (ceux-ci sont des molécules organiques), « dans la chair infusée des animaux, dans les graines et « les autres parties infusées des plantes. Ce sont ces corps « organisés, êtres intermédiaires, qui, sans être des « animaux ou des végétaux, pourroient bien entrer dans « la constitution des uns et des autres.

« Dans la foule d'objets que nous présente ce vaste
« globe, dans le nombre infini des différentes productions
« dont sa surface est couverte et peuplée, les animaux
« tiennent le premier rang, tant par la conformité qu'ils
« ont avec nous, que par la supériorité que nous leur
« connoissons sur les êtres végétaux ou inanimés. Les
« animaux ont par leurs sens, par leur forme, par leur
« mouvement, beaucoup plus de rapport avec les choses
« qui les environnent, que n'en ont les végétaux; et
« les végétaux, par leur développement, par leur figure,
« par leurs accroissemens, par leur circulation mani-
« feste, et par leurs différentes parties, ont aussi un
« plus grand nombre de rapports avec les objets exté-
« rieurs, que n'en ont les minéraux et les pierres qui
« n'ont aucune sorte de vie, aucune organisation. C'est
« par ce plus grand nombre de rapports que l'animal
« est au-dessus du végétal, et le végétal au-dessus du
« minéral. On peut donc dire que, quoique tous les
« ouvrages du créateur soient tous également parfaits,
« l'animal est, selon notre façon d'apercevoir, l'ouvrage
« le plus complet, et que l'homme en est le chef-d'œu-
« vre. » *Dict. d'hist. nat.* par Valmont-Bomare, art. *Animal.*

(26) L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre.

L'argile dont il est ici question est une espèce de terre très-blanche, qu'on mêle, dans une proportion reconnue par l'expérience, avec du quartz et du feld-spath, broyés au moulin, qui sont les matières pre-

mières qui entrent dans la composition des belles porcelaines de Sèvres. La nature a pris le soin de mélanger elle-même toutes ces matières : on trouve ces mélanges dans plusieurs endroits; mais nulle part ces matières ne sont réunies naturellement dans une proportion aussi favorable pour la composition de la porcelaine qu'à la Chine, où elles sont connues sous le nom de *kaolin*. C'est en analysant cette substance que l'art est parvenu à faire pour la France ce que la nature a prodigué aux heureux Chinois : c'est ainsi qu'en étudiant la nature nous obtenons d'elle ce qu'elle paroît avoir voulu nous refuser, et que, si tout n'a pas été fait pour l'homme, au moins l'homme, par son art, sait profiter de tout.

(27) Et les bois que les eaux ont transformés en pierre.

Les pétrifications sont des corps organisés, qui, sortis du sein des mers, ou de la surface de la terre, ont été ensevelis par divers accidens à différentes profondeurs, et qu'on retrouve aujourd'hui sous leurs formes et leurs contextures primitives, mais ayant changé de nature; ce qui étoit bois ou os est devenu pierre, par une opération de la nature, dont on peut se rendre raison.

Toute pétrification, strictement telle, n'est plus que le squelette ou l'image d'un corps qui a eu vie ou qui a végété; c'est ainsi que le bois pétrifié n'est plus le bois même. On sait que les bois ordinaires sont des corps dans lesquels le volume des pores excède de

beaucoup le volume des parties solides. Lorsqu'ils sont déposés, enterrés, dans certains lieux, il s'introduit dans leurs pores des sucs lapidifiques que les eaux entraînent avec elles, qui, extrêmement divisés et quelquefois colorés, en remplissent les capacités. Ces sucs se condensent avec le temps et s'y moulent. Ensuite les parties ligneuses et solides du bois entrent en fermentation, se décomposent, et sont chassées de leur place par les filtrations de l'eau; et par ce moyen elles laissent vide, en forme de pores, l'espace qu'elles occupoient. Dans le moment de la métamorphose du bois en pierre, on n'aperçoit aucune différence, ni sur le volume, ni sur la forme; mais il y a, tant à la surface qu'à l'intérieur, un changement de substance: ce qui étoit pore dans le bois naturel, est devenu solide dans le bois pétrifié; ce qui étoit plein dans le premier état, est devenu vide ou poreux dans le second. Les sucs lapidifiques continuant à circuler et à se fixer dans ces nouveaux pores, ceux-ci se remplissent comme les premiers. Cette seconde opération faite, il ne reste plus rien de la substance du bois, tout est changé en pierre, et cette pierre a les mêmes formes, la même contexture, que le bois primitif, parce qu'il a servi de moule à la matière pierreuse, et que la nature, dans cette opération, s'est imitée et copiée elle-même.

Il y a donc, dit Mongez, quatre époques bien distinctes dans la marche que suit la nature pour convertir un morceau de bois en pierre, ou, en s'exprimant avec plus

de justesse, afin de lui substituer un dépôt pierreux : 1.° le bois végétal parfait composé de parties solides et vides, de fibres ligneuses et de vaisseaux; 2.° le bois ayant ses vaisseaux remplis par un dépôt pierreux, et ses parties solides restant dans le même état; 3.° les parties solides, attaquées et décomposées, formant de nouvelles cavités entre les cylindres pierreux qui restent dans le même état et qui soutiennent toute la masse; 4.° enfin, ces nouvelles cavités remplies de nouveaux dépôts, faisant corps avec les cylindres, et ne composant plus qu'une masse totalement pierreuse, représentant exactement le morceau de bois. La nature suit la même marche pour opérer toutes les autres pétrifications.

(28) Le lichen parasite, aux chênes attaché.

Les lichens sont des espèces de mousse, qui ont une sorte d'analogie avec les fucus. En teinture, et même en médecine, on sait tirer parti de plusieurs espèces de lichens. Dans les climats du Nord les animaux sauvages en mangent durant l'hiver. Voyez la note 19.ᵉ de ce chant.

(29) Le puissant agaric.

C'est le même champignon, le bolet amadouvier, dont, en le battant et l'imbibant de salpêtre, on fait l'amadou, et qui, préparé à la manière de Brossard, sert à arrêter les hémorragies.

(30) Le nénuphar.

Il y en a deux espèces, l'une à fleurs jaunes, et

l'autre, beaucoup plus belle, à fleurs blanches; la couleur ne fait pas leur principale différence. On fait usage des racines des deux espèces, mais des fleurs de la dernière seulement. On les regarde comme propres à éteindre les feux de l'amour physique.

(31) Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses.

Il est ici question des polypes de mer et d'eau douce. On peut voir ce qui a déjà été dit des premiers à la note 12, chant 3e. Les découvertes faites sur la nature des seconds ont singulièrement dérangé les idées qu'on s'étoit faites sur le règne animal. Qui croiroit en effet qu'il existe des animaux qu'on peut multiplier en les hachant en pièces; qu'en divisant un polype d'eau douce en dix, vingt ou trente morceaux, chacun de ces morceaux devient en peu de temps un polype semblable à celui dont il faisoit partie; qu'à chacun de ces tronçons il pousse une tête et des bras, avec lesquels il saisit sa proie? Que l'on coupe un polype, en sa longueur, en autant de lanières que l'adresse pourra le permettre, on verra autant de polypes: que l'on partage la tête en deux, ces deux demi-têtes deviendront deux têtes parfaites: que l'on réitère la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre: qu'on traite de même ces quatre-ci, on en aura huit sur un seul corps: que l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps, nourris et conduits par une seule tête. L'hydre de la fable n'alloit pas jusque-là. Il y a plus;

qu'on retourne, comme un bas de soie, un polype, qui n'est qu'une espèce de ver creux et transparent, il digère et vit comme auparavant.

Rien ne ressemble plus à une végétation que la manière naturelle dont les polypes se reproduisent. On remarque sur leur corps une légère excroissance, de la forme d'un bouton; c'est la tête d'un polype, de laquelle sortent les bras. On a compté jusqu'à dix-huit polypes sur le même sujet. Les jeunes polypes, même avant que d'avoir pris tout leur accroissement, donnent l'existence à d'autres polypes, qui sortent de leur corps par les mêmes voies. Un père est souvent grand-père plus tôt qu'il n'a enfanté tout-à-fait son premier-né. Cette espèce d'arbre vivant présente à l'observateur le plus curieux spectacle. Lorsqu'un des polypes saisit quelque proie, et qu'il l'avale, la nourriture se distribue à tous les autres polypes, qui sont comme autant de branches; et, de même, il est nourri de tout ce que les autres attrapent: ici ce que le père mange profite aux enfans, et ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille; le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, suivant la couleur de l'aliment qui y est distribué, en est une preuve incontestable.

Un pareil assemblage de polypes est en quelque sorte un arbre mangeant, marchant, végétant et poussant des branches. Il semble que la nature se soit plue à rassembler dans un seul sujet ce qu'on avoit cru jusqu'à présent faire un caractère distinctif entre les

plantes et les animaux : aussi les naturalistes regardent-ils ce polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

(32) L'animal recouvert de son épaisse croûte.

C'est le rhinoceros, dont la peau est excessivement dure, et plus épaisse que le cuir d'aucun animal connu.

(33) Celui dont la coquille est arrondie en voûte.

C'est la tortue ou le tatou.

(34) Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole.

Le nautile est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris l'art de la navigation. La forme de cette coquille approche à la vérité de celle d'un vaisseau, et l'animal semble se conduire sur la mer comme un pilote conduiroit un navire. Quand le nautile, qui n'est qu'un polype à plusieurs bras, veut nager, il élève deux de ses bras en haut, et étend en forme de voile la membrane mince et légère qui se trouve entre eux ; il allonge deux autres bras, qu'il plonge dans la mer comme des avirons ; un autre bras lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qu'il lui en faut pour lester son petit navire, et afin de marcher avec autant de vîtesse que de sûreté ; mais à

l'approche d'un ennemi, ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons, et remplit sa coquille d'eau pour s'enfoncer ou se précipiter plus aisément au fond de la mer. Il retourne sa barque sens dessus dessous, lorsqu'il veut s'élever du fond de la mer, et, à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux; mais dès qu'il a atteint la surface, il retourne adroitement son petit vaisseau, dont il vide l'eau, et, épanouissant ses barbes palmées, il vogue et s'abandonne au gré des vents: c'est un navigateur qui est tout à la fois pilote et vaisseau.

(35) L'équivoque habitant de la terre et des ondes.

Les phoques, les morses, les lions et ours marins, les lamantins, sont, à proprement parler, les seuls animaux auxquels on puisse donner le nom d'amphibie, dans toute l'acception du terme; ils paroissent les seuls qui puissent vivre également dans l'air et dans l'eau, parce qu'ils sont les seuls dans lesquels le trou de la cloison du cœur reste toujours ouvert; ils sont, par conséquent, les seuls qui puissent se passer de respirer, et vivre également dans l'un et l'autre élément. Dans l'homme et les animaux terrestres, le trou de la cloison du cœur (qui, en laissant au sang le passage ouvert de la veine-cave à l'aorte, permet au fœtus de vivre sans respirer) se ferme au moment de la naissance, et demeure fermé toute la vie: dans les animaux

véritablement amphibies, c'est le contraire : le trou de la cloison du cœur reste toujours ouvert; la communication du sang de la veine-cave à l'aorte subsiste toujours; de manière que ces animaux ont l'avantage de respirer quand il leur plaît, et de s'en passer quand il le faut. Ils sont, dans le système de la nature vivante, le passage et la nuance des quadrupèdes aux cétacées; appartenant encore à la terre, et déjà habitans des eaux, ils forment le passage de la vie animale de l'un à l'autre élément.

(36) Les oiseaux rameurs.

Les oiseaux aquatiques et les manchots, ou, comme Forster les a nommés, les aptenodytes, dont on connoît aujourd'hui une dixaine d'espèces. Ces oiseaux, excellens plongeurs, rament effectivement sous l'eau au moyen de leurs ailes très-raccourcies, et garnies de pennes extrêmement petites, roides, et comme écailleuses. Ces ailes sont très-improprement appelées nageoires, par ceux qui font plus attention à leur usage qu'à leur structure.

(37) Poissons ailés.

On connoît aujourd'hui plusieurs espèces de poissons volans, c'est-à-dire, qui s'élancent hors de la mer, et se soutiennent et avancent en l'air aussi long-temps que leurs grandes nageoires ne se sont pas desséchées, ou jusqu'à ce que les albatrosses, les frégates et les paille-en-queüe les forcent à se réfugier de nouveau

dans l'eau, où ils trouvent de nouveaux ennemis dans les dorades, les bonites, les pelamides et d'autres poissons voraces. Ces poissons sont de huit espèces, connus sous le nom de *trigle*, dont le pirapède est le poisson volant par excellence.

(38) Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile.

La nature, qui veille à la reproduction des êtres, a donné à un grand nombre d'insectes l'instinct de déposer leurs œufs dans des substances propres à nourrir leurs enfans aussitôt qu'ils sont éclos. On observe que les mouches connues sous le nom de *cynips*, sont armées sous le ventre d'un aiguillon, dont le jeu admirable s'exécute par une espèce de ressort caché dans l'intérieur de l'animal; le cynips s'en sert pour percer l'épiderme de la feuille, ou pour pénétrer dans le corps des chenilles, à dessin d'y déposer ses œufs. Ce dépôt, fait dans l'entamure de la feuille, cause une extravasion des sucs végétaux, ce qui donne naissance à ces fausses petites pommes, ces galles, et autres excroissances de différentes formes, dans lesquelles le ver éclos trouve la nourriture et le logement; roulé en forme de boule dans son appartement étroit, obscur, mais propre, commode, il y est à l'abri des intempéries de l'air et de tous les dangers. Parvenu à son dernier accroissement, il se change en chrysalide, s'ouvre une porte, déploie ses ailes, prend son essor, et devient habitant d'un autre élément.

(39) Rubans animés.

Les ténia, qui sont si variés dans les différens animaux, et dont l'homme nourrit aussi plus d'une espèce. On en connoît aujourd'hui un grand nombre. Le nom de solitaire est fort impropre, car celui qu'on avoit cru exister seul dans les intestins de l'homme y a aussi été trouvé avec plusieurs autres. Les cucurbitains ne sont que des articulations détachées de ce ver.

(40) Mouche qui bâtit.

Il y a plusieurs espèces de mouches qui bâtissent; rien de plus curieux que leur architecture, et de plus intéressant que les matériaux qu'elles emploient. Les arts pourroient peut-être profiter de l'instinct de ces industrieux animaux: la mouche maçonne construit plusieurs cellules avec des grains de sable, dont elle sait composer un mortier, qui dans peu de temps acquiert la dureté des pierres les plus solides. N'est-ce pas là le fameux mortier des anciens Romains, que nos savans n'ont pu encore imiter. Plusieurs insectes bâtissent avec une substance qui est un vrai papier, ou du carton, etc.

(41) Mouche qui file.

Plusieurs naturalistes ont compris sous la dénomination de mouches les demoiselles dont les larves filent pour tapisser le logement où elles se métamorphosent. La larve du *formica leo*, dont l'histoire est si curieuse et si intéressante, devient une mouche demoiselle.

(42) Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau.

Ce sont les vers à soie.

(43) Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau.

Il n'est aucun insecte dont les amours soient aussi cachées que celles des mouches à miel : il en est de même des thermès des zones torrides. Au reste il y a plusieurs autres insectes dont l'accouplement se fait ordinairement à couvert ; tels sont les carabes, les ténébrions, les blattes.

(44) L'insecte dont un an borne la destinée.

Beaucoup d'insectes vivent depuis le moment où ils sont éclos jusqu'à la même époque de l'année suivante, en passant l'hiver dans l'état de nymphes. D'autres vivent dans l'état de larve pendant quelques années. Il en est qui voient plusieurs générations dans le cours d'un été. Les insectes qui, dans l'espace d'un jour, et même de quelques heures, terminent leur carrière (du moins celle de leur état parfait), sont les éphémères, appelées communément *mouches de Saint-Laurent*.

(45) Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, etc.........
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes.

La nature semble avoir voulu dédommager les insectes de leur foiblesse, en parant leur robe des plus vives couleurs. Sur leurs ailes et leurs ornemens de tête on voit briller l'azur, l'or, l'argent, le vert, le rouge, le jaune, etc. ; les franges, les aigrettes, les houpes sont

prodiguées, et les reflets de ces couleurs différentes sont au moins aussi vifs que ceux des pierres précieuses. Il ne faut qu'examiner une mouche luisante, un papillon, une chenille même, pour être étonné de leur magnificence et de la variété de leur livrée. Est-il dans la nature que la parure soit l'apanage de la foiblesse?

(46) Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés.

De toutes les parties des insectes, les yeux à réseau sont peut-être les plus propres à nous faire connoître avec quel prodigieux appareil la nature les a formés, et à nous apprendre en général combien elle produit de merveilles qui nous échappent. Les plus grands observateurs microscopiques n'ont pas manqué d'étudier la structure singulière de ces yeux. Ceux des mouches, des scarabées, des papillons, et de divers autres insectes, ne diffèrent en rien d'essentiel. Ces yeux sont tous à peu près des portions de sphère; leur enveloppe extérieure peut être regardée comme la cornée. On appelle cornée l'enveloppe extérieure de tout œil, celle à laquelle le doigt toucheroit, si, les paupières restant ouvertes, on vouloit toucher un œil. Celle des insectes, dont nous parlons, a une sorte de luisant, qui fait voir souvent des couleurs aussi variées que celles de l'arc-en-ciel. Elle paroît, à la vue simple, unie comme une glace; mais, lorsqu'on la regarde à la loupe, elle paroît taillée à facettes comme des diamans: ces facettes sont disposées avec une régularité admirable et dans un nombre prodi-

gieux. Leuwenhoek a calculé qu'il y en avoit trois mille cent quatre-vingt-une sur une seule cornée d'un scarabée, et qu'il y en avoit huit mille sur chacune des cornées d'une mouche ordinaire. Hoock en a trouvé quatorze mille dans les deux yeux d'un bourdon, et Leuwenhoeck en a compté six mille deux cent vingt-six dans les deux yeux d'un ver à soie ailé. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que toutes ces facettes sont vraisemblablement autant d'yeux; de sorte qu'au lieu de deux yeux ou cristallins, que quelques naturalistes ont peine à accorder aux papillons, nous devons leur en reconnoître sur les deux cornées trente-quatre mille six cent cinquante; aux mouches seize mille, et aux autres plus ou moins, mais toujours dans un nombre aussi surprenant.

Voici deux expériences de savans observateurs, qui prouvent incontestablement que chaque facette est un cristallin, et que chaque cristallin est accompagné de ce qui forme un œil complet. Ils ont détaché les cornées de divers insectes; ils en ont tiré avec adresse toute la matière qui y étoit renfermée, et, après en avoir bien nettoyé toute la surface intérieure, ils les ont mises à la place d'une lentille de microscope. Cette cornée, ainsi ajustée, et pointée vis-à-vis d'une bougie, produisoit une des plus riches illuminations. M. Puget avoit imaginé de tenir au foyer d'un microscope, l'œil d'un papillon ainsi préparé; un soldat, vu à ce microscope d'un genre particulier, auroit paru une armée de dix-sept

mille trois cent vingt-cinq soldats; un pont auroit paru l'assemblage d'un nombre infini d'arches. Leuwenhoeck a poussé la dissection jusqu'à découvrir que chaque cristallin a son nerf optique. Comment, dira-t-on, un insecte, avec des milliers d'yeux, peut-il voir l'objet simple? Lorsque nous saurons au juste comment nous-mêmes avec deux yeux nous voyons les objets simples, il nous sera aisé de concevoir que les objets peuvent paroître simples à des insectes avec des milliers d'yeux. La nature, qui a voulu que leurs yeux ne fussent point mobiles, y a suppléé par le nombre et par la position. Malgré ces milliers d'yeux dont sont composées les orbites, la plupart des mouches ont encore trois autres yeux placés en triangle sur la tête, entre le crâne et le cou: ces trois yeux, qui sont aussi des cristallins, ne sont point à facettes; ils sont lisses et paroissent comme des points. Ces différentes grosseurs des yeux dans le même insecte, jointes à la considération des différentes places accordées à chaque œil, conduisent à présumer, avec quelque vraisemblance, que la nature a favorisé les insectes d'yeux propres à voir les objets qui sont près d'eux, et d'autres pour voir les objets éloignés; qu'elle les a, pour ainsi dire, pourvus de microscopes et de télescopes. Il faut observer que la plupart de ces yeux à facettes sont couverts de poil, que l'on peut soupçonner de produire l'effet des cils de nos yeux, c'est-à-dire, de détourner une trop grande quantité de rayons de lumière, qui ne serviroient qu'à embarrasser la vue.

(47) Armes de vos combats, instrumens de vos arts.

Les insectes sont armés de pied en cap; ils attaquent, ils se défendent : des dents en scie, des dards, des aiguillons, des pinces, des cuirasses, des ailes, des cornes, des ressorts prodigieux dans les pattes, des cordages ou filets, rien ne manque à l'appareil des organes nécessaires pour une guerre offensive et défensive. La nature n'a rien ménagé pour favoriser leur agilité; elle leur a prodigué tous les instrumens nécessaires à leur conservation, et il n'en est aucun qui ne tire parti de ses organes avec une adresse qui surprend le philosophe même. Voyez la note 49 ci-après.

(48) Que j'observe de près ces clairons, ces tambours.

La nature a donné à plusieurs insectes, comme aux cigales, aux cousins, aux bourdons, aux grillons, aux sauterelles et à plusieurs scarabées, la faculté de former certains sons. Mais malgré toutes les recherches on n'a pas encore pu découvrir en eux les organes de l'ouie. L'usage de tous les organes des insectes n'est pas connu; peut-être que parmi ceux dont on ignore la destination il en est qui remplissent les fonctions de l'oreille. Il y a sans doute dans le chant de ces animaux des modulations, des différences, que nous ne saisissons pas; car il n'est pas dans l'ordre que le chant du combat, de la victoire, de la douleur et du plaisir, soit sur le même ton. Pourquoi les insectes n'auroient-ils pas, comme les autres animaux, des moyens d'exprimer leurs passions?

(49) Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux.

Il semble que chaque espèce d'insecte soit destinée à une profession particulière, et qu'elle en ait les outils ; il y en a, pour ainsi dire, de tous les arts, de tous les métiers : leurs premiers travaux sont toujours des chefs-d'œuvres ; leur industrie paroît aussi variée que la diversité des instrumens appropriés au travail qui leur est particulier. On voit parmi eux des architectes qui forment le plan d'un édifice capable de contenir plusieurs centaines d'habitans : les appartemens en sont si bien distribués qu'il n'est pas un coin de perdu ; chaque individu y est logé séparément dans un espace suffisant. D'autres, plus solitaires, se construisent des cellules séparées, où règnent la propreté et la commodité. Les uns savent filer et ont des quenouilles : d'autres font de la toile, des filets, et ont pour cela une navette et des pelotons. Il y en a qui bâtissent en bois, et qui ont des serpes pour faire les abattis, des scies pour les débiter : d'autres bâtissent en pierre ; ils ont la truelle et les instrumens nécessaires pour les appareiller. Ceux qui travaillent en cire ont des cuillers, des ratissoires. Plusieurs, outre la langue pour goûter et lécher, ont la trompe, qui fait l'office de chalumeau, ou la tête munie d'une paire de tenailles, et ont encore à l'extrémité de la queue une tarrière mobile, propre à percer et creuser, etc. Les mouvemens de ces petits animaux ne sont ni de caprice, ni fortuits ; ils sont pleins d'ordre et de dessein, et tendent tous au but

pour lequel la nature a formé chacun d'eux. Il en est plusieurs dont le gouvernement, l'économie, les mœurs et l'industrie pourroient servir d'exemple aux hommes : il semble qu'ils aient résolu le grand problème de la vie ; ils ont trouvé l'art d'être heureux, ils le paroissent au moins : pourroit-on en dire autant des hommes, qui se croient bien supérieurs ?

(50) Et même après la mort y ressemble à la vie.

Voyez ce qu'a écrit l'abbé Manesse sur l'art d'empailler.

(51) Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.

Les jeux, les caprices ou les écarts de la nature ne sont pas indignes de l'attention d'un philosophe, quand on ne les observeroit que sous le rapport des avantages qui en peuvent résulter, abstraction faite de ce qu'ils présentent de curieux. On sait que par l'art, émané de l'observation, on est parvenu à changer la direction de la nature ; qu'on a obtenu d'elle, dans les deux règnes des êtres vivans, des individus qu'elle auroit toujours refusés ; que les mulets et les plus beaux fruits sont des monstres, qu'elle refuse de reproduire si l'art ne l'y force pas. Qui sait ce qu'on obtiendroit d'elle si tous ses écarts étoient bien connus ? Quant aux restes des êtres gigantesques qui ont existé, leur examen, celui des lieux où on les retrouve, peuvent jeter un grand jour sur ce que fut la nature dans des temps antérieurs.

(52) Ronge indifféremment Dubartas.

Guillaume de Salluste du Bartas, auteur, inconnu aujourd'hui, de beaucoup de poësies, et d'un grand poëme sur la création, intitulé *la Semaine*. Il a été non-seulement poëte, mais négociateur et vaillant capitaine; et aucun de ces titres ne l'a sauvé de l'oubli.

Le passage suivant de *la Semaine*, dans lequel il dépeint le vol et le chant de l'alouette, lui paroissoit de l'harmonie imitative :

« La gentille alouette crie son tire lire,
« Tire lire a liré, et tire tiran lire
« Vers la voûte du ciel; puis son vol vers ce lieu
« Vire, et désire dire, adieu Dieu, adieu Dieu. »

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

(1) Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde.

M. de la Harpe, long-temps après que ce morceau eut été lu à l'académie, a fait imprimer un poëme, plein d'intérêt, sur un sujet à peu près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de la Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poëmes. (*Note de l'auteur.*)

(2) Fuit, roule et de son lit abrège les détours!

« Qua pinus ingens, albaque populus
« Umbram hospitalem consociare amant
« Ramis, et obliquo laborat
« Lympha fugax trepidare rivo. »

HORAT. CARM. Lib. II, Od. III.

(*Note de l'auteur.*)

(3) Ses pas dans tous vos sens retentissent encor.

Le lecteur retrouvera peut-être ici avec plaisir, et sera charmé de comparer, les différentes descriptions

du cheval, à commencer par celle qui se trouve dans la Bible, au chapitre XXXIX du *livre de Job*.

« As-tu donné (dit Jehowah en s'adressant à Job), « as-tu donné au cheval sa force, son vigoureux « organe, et sa flottante crinière? Est-ce toi qui le « fais bondir comme la sauterelle? Que son hennis- « sement retentit au loin! qu'il répand d'effroi! Sur « le champ de bataille, son pied cave le terrain; fier « de sa bravoure, il s'élance au devant des bataillons, « se rit de la peur, et le tranchant de l'épée ne « l'arrête point. Les flèches sifflent autour de lui, le « fer des lances et des dards le frappe de ses éclairs; « il écume, frémit, et dans son activité semble vouloir « engloutir la terre. Le son de la trompette enflamme « sa fureur. La charge sonne, il s'écrie: *allons;* et, « respirant la guerre, il sent l'approche des troupes, « entend la voix des généraux, les clameurs du combat, « et le cri du triomphe. »

VIRGILII GEORGICON *lib. III.*

« Continuo pecoris generosi pullus in arvis
« Altius ingreditur, et mollia crura reponit:
« Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces
« Audet, et ignoto sese committere ponti;
« Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
« Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
« Luxuriatque toris animosum pectus: honesti

« Spadices, glaucique; color deterrimus albis,
« Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedere,
« Stare loco nescit; micat auribus, et tremit artus;
« Collectumque premens volvit sub naribus ignem:
« Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo.
« At duplex agitur per lumbos spina; cavatque
« Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
« Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis
« Cyllarus; et, quorum Graii meminere poetæ,
« Martis equi bijuges, et magni currus Achilli:
« Talis et ipse jubam cervice effudit equina
« Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
« Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.........

« Nonne vides, quum præcipiti certamine campum
« Corripuere, ruuntque effusi carcere currus;
« Quum spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
« Corda pavor pulsans? illi instant verbere torto,
« Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
« Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
« Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
« Nec mora, nec requies; at fulvæ nimbus arenæ
« Tollitur; humescunt spumis flatuque sequentum;
« Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!.....

« Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
« Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
« Et Jovis in luco currus agitare volantes;
« Primus equi labor est, animos atque arma videre
« Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem

« Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes;
« Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
« Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
« Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
« Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
« Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
« At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
« Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
« Compositis, sinuetque alterna volumina crurum;
« Sitque laboranti similis : tum cursibus auras
« Provocet; ac per aperta volans, ceu liber habenis,
« Æquora, vix summa vestigia ponat arena.
« Qualis, Hyperboreis Aquilo quum densus ab oris
« Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
« Nubila : tum segetes altæ campique natantes
« Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
« Dant silvæ, longique urgent ad littora fluctus :
« Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.
« Hic vel ad Elei metas et maxima campi
« Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
« Belgica vel molli melius feret esseda collo. »

Traduction par l'auteur.

« L'étalon généreux a le port plein d'audace,
« Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce :
« Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau,
« Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
« Il a le ventre court, l'encolure hardie,

« Une tête effilée, une croupe arrondie;
« On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
« Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
« Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
« Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
« Son épine se double, et frémit sur son dos;
« D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
« De ses naseaux brûlans il respire la guerre;
« Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
« Tel, dompté par les mains du frère de Castor,
« Ce Cyllare fameux s'assujettit au mors:
« Tels les chevaux d'Achille et du Dieu de la Thrace
« Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race:
« Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
« En superbe coursier se transforma soudain,
« Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
« De ses hennissemens effraya son amante..........
« Le signal est donné: déjà de la barrière
« Cent chars précipités fondent dans la carrière.
« Tout s'éloigne, tout fuit. Les jeunes combattans,
« Tressaillans d'espérance, et d'effroi palpitans,
« A leurs bouillans transports abandonnent leur ame:
« Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle et s'enflamme,
« On les voit se baisser, se dresser tour à tour;
« Des tourbillons de sable ont obscurci le jour:
« On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite.
« Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
« Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,

« Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur:
« Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime!...
« Mais veux-tu, près d'Elis, dans des torrens de poudre
« Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
« Veux-tu, dans les horreurs d'un choc tumultueux,
« Régler d'un fier coursier les bonds impétueux?
« Accoutume son œil au spectacle des armes,
« Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes:
« Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
« Le roulement des chars, les accens de l'airain;
« Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate;
« Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte!
« Ainsi de la mamelle à peine séparé,
« Ton élève à son art est déjà préparé;
« Déjà son front timide et sans expérience
« Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
« Mais compte-t-il trois ans? bientôt mordant le frein;
« Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main;
« Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure.
« Pour la rendre plus libre on gêne son allure:
« Tout-à-coup il s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
« Dans les champs effleurés il court, vole et fend l'air.
« Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
« Vole, et disperse au loin les frimats de Scythie,
« Fait frémir mollement les vagues des moissons,
« Balance les forêts sur la cime des monts,
« Chasse et poursuit les flots de l'Océan qui gronde,
« Et balaye en fuyant les airs, la terre, et l'onde.

« Un jour tu le verras, ce coursier généreux,
« Ensanglanter son mors, et vaincre dans nos jeux;
« Ou, plus utile encor, dans les champs de la guerre,
« Sous de rapides chars faire gémir la terre. »

LES JARDINS; *chant I.er*

« Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
« Cet animal guerrier, qu'enfanta le trident,
« Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
« Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage :
« Que j'aime et sa souplesse et son port animé;
« Soit que dans le courant du fleuve accoutumé,
« En frissonnant, il plonge, et, luttant contre l'onde,
« Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
« Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
« Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
« Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
« Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
« Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor. »

LES MOIS, PAR ROUCHER; *chant V.*

« L'Amour vole; il a pris son essor vers la terre.
« Depuis l'oiseau qui plane au foyer du tonnerre,
« Jusqu'aux monstres errans sous les flots orageux,
« Tout reconnoît l'Amour; tout brille de ses feux.
« Dans un gras pâturage, il dessèche, il consume
« Le coursier inondé d'une bouillante écume;
« Le livre tout entier aux fureurs des désirs,

« De ses larges naseaux, qu'il présente aux Zéphyrs,
« L'animal, arrêté sur les monts de la Thrace,
« De son épouse errante interroge la trace.
« Ses esprits vagabonds l'ont à peine frappé,
« Il part, il franchit tout, fleuve, mont escarpé,
« Précipice, torrent, désert; rien ne l'arrête :
« Il arrive, il triomphe, et, fier de sa conquête,
« Les yeux étincelans, repose à ses côtés. »

JACOBI VANIERII PRÆDIUM RUSTICUM; *lib. III.*

« Qui longas amat ire vias, aut horrida Martis
« Castra sequi, tenera facilem cervice domari
« Fingat equum; doceatque pedes et mollia crura
« Composito glomerare gradu, spumosaque frænis
« Ora regens, plano vel in æquore cursibus acrem
« Calce citet, pressis vel in orbem flectat habenis,
« Aut molli placidum jubeat procedere gressu. »

HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON; *tome I.er*

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais « faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui « partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire « des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval « voit le péril et l'affronte. Il se fait au bruit des « armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même « ardeur : il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, « aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. « Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse

« point emporter à son feu ; il sait réprimer ses mou-
« vemens : non-seulement il fléchit sous la main de
« celui qui le guide, mais il semble consulter ses
« désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il
« en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et
« n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui
« renonce à son être pour n'exister que par la volonté
« d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la
« promptitude et la précision de ses mouvemens, l'ex-
« prime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire,
« et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans
« réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces,
« s'excède, et même meurt pour mieux obéir. »

L'Agriculture, par Rosset; *chant v.*

« L'étalon que j'estime est jeune, vigoureux;
« Il est superbe et doux, docile et valeureux.
« Son encolure est haute et sa tête hardie;
« Ses flancs sont larges, pleins, sa croupe est arrondie:
« Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
« Il insulte à la peur, il brave le danger.
« S'il entend la trompette, ou les cris de la guerre,
« Il s'agite, il bondit, son pied frappe la terre;
« Son fier hennissement appelle les drapeaux;
« Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux;
« Son oreille se dresse et ses crins se hérissent;
« Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent....
« Au milieu de leurs jeux, et dès leur premier âge,

« Des mœurs qu'ils montreront vous lirez le présage.
« Celui que vous verrez s'élancer dans les champs,
« Courir, se balancer sur ses jarrets plians,
« Mépriser le vain bruit d'un torrent, d'une source,
« Défier ses pareils, les passer à la course,
« Dans le brillant essor de ses essais heureux
« Porte déjà les traits d'un coursier généreux.
« Ils vivent sans contrainte, et leur indépendance
« Du frein qui les attend ignore la puissance.......
« Un coursier belliqueux, qui, formé pour la gloire,
« Doit avec le guerrier voler à la victoire,
« Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
« Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
« Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes;
« Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
« Il souffre les arçons, il soutient en repos
« Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
« A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
« Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance;
« Plus léger que les vents, par son vol dévancés,
« Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
« Il aime la louange, et son ardeur éclate
« Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
« C'est ainsi qu'un coursier utile aux champs de Mars
« Vous porte fièrement au milieu des hasards,
« Perce les escadrons, vole, se précipite;
« Le carnage l'anime, et le péril l'irrite.
« Environné de morts, sanglant, percé de coups,

« Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
« Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
« De l'horreur des combats il sort et vous dégage:
« Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
« Il expire content quand il vous a sauvé. »

Il y a dans ce morceau du poëme de l'agriculture, imprimé long-temps après la publication de la traduction des Géorgiques, plusieurs vers qui en sont visiblement empruntés. (*Note de l'auteur.*)

(4) Le taureau qui gémit sur son frère expirant.

« . . . . . . It tristis arator
« Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum. »

GEORG. lib. III.

(5) A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.

On reconnoîtra facilement dans ce morceau une imitation de la belle description que Virgile a faite du combat de deux taureaux pour une genisse, dans le 3.e livre des Géorgiques; description pleine d'ame et de mouvement, et l'une de celles où la poësie a prêté, avec le plus de succès, les passions de l'homme aux animaux.

P. VIRGILII GEORGICON *lib. III.*

« Sed non ulla magis vires industria firmat,
« Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris,

« Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
« Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
« Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata;
« Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
« Carpit enim vires paulatim, uritque videndo,
« Femina; nec nemorum patitur meminisse nec herbæ.
« Dulcibus illa quidem illecebris, et sæpe superbos
« Cornibus inter se subigit decernere amantes.
« Pascitur in magna silva formosa juvenca:
« Illi alternantes multa vi prælia miscent
« Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
« Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
« Cum gemitu: reboant silvæque et magnus Olympus.
« Nec mos bellantes una stabulare: sed alter
« Victus abit, longeque ignotis exsulat oris,
« Multa gemens ignominiam plagasque superbi
« Victoris, tum quos amisit inultus amores;
« Et stabula aspectans regnis excessit avitis.
« Ergo omni cura vires exercet, et inter
« Dura jacet pernox instrato saxa cubili,
« Frondibus hirsutis et carice pastus acuta;
« Et tentat sese, atque irasci in cornua discit,
« Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
« Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
« Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
« Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem:
« Fluctus ut, in medio cœpit quum albescere ponto,
« Longius, ex altoque sinum trahit; utque volutus

« Ad terras, immane sonat per saxa, neque ipso
«. Monte minor procumbit : at ima exæstuat unda
« Verticibus, nigramque alte subjectat arenam.
« Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
« Et genus æquorcum, pecudes, pictæque volucres
« In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.
« Tempore non alio catulorum oblita leæna
« Sævior erravit campis ; nec funera vulgo
« Tam multa informes ursi stragemque dedere
« Per silvas ; tum sævus aper, tum pessima tigris :
« Heu ! male tum Lybiæ solis erratur in agris. »

Traduction, par l'auteur.

« Crains aussi, crains l'amour, dont la douce langueur
« Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur.
« Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne,
« Séparent le taureau de sa belle compagne ;
« Ou que, loin de ses yeux dans l'étable caché,
« Près d'une ample pâture il demeure attaché :
« Près d'elle il fond d'amour ; il erre, triste et sombre,
« Et néglige les eaux et la verdure et l'ombre.
« Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
« Une Hélène au combat entraîne des rivaux.
« Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage :
« Ses superbes amans s'élancent, pleins de rage ;
« Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlans,
« Entrechoquent leurs fronts, se déchirent les flancs ;

« De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent ;
« A leurs mugissemens les vastes cieux répondent.
« Entre eux point de traité: dans de lointains déserts
« Le vaincu désolé va cacher ses revers,
« Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
« La perte de sa gloire, et surtout d'une amante ;
« Et, vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
« Abandonne l'empire où régnoient ses ayeux.
« Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages:
« Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
« Furieux, il s'exerce à venger ses affronts;
« De ses dards tortueux il attaque les troncs;
« Son front combat les vents, son pied combat la plaine,
« Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.
« Mais c'en est fait; il part, et, bouillant de désirs,
« De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
« Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
« Un flot de loin blanchit, s'allonge, s'enfle et gronde:
« Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
« Retombe ; un noir limon bouillonne sur les mers.
« Amour! tout sent tes feux, tout se livre à ta rage ;
« Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
« Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
« Amour! tu fais rugir les monstres des déserts :
« Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
« Quitte ses lionceaux et rode dans la plaine;
« C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
« Le noir peuple des ours sème au loin le trépas;

« Alors le tigre affreux ravage la Lybie :
« Malheur au voyageur errant dans la Nubie ! »
(*Note de l'auteur.*)

(6) Et s'en retourne enfin, seule et désespérée.

Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine ; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressans, de leur prêter nos penchans et nos passions. Tout le monde sait que ce vers a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre, disputant sa fille à l'ambition de son époux. (*Note de l'auteur.*)

(7) Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets !

LUCRETII DE RERUM NATURA *lib. II.*

« Nam sæpe ante Deûm vitulus delubra decora
« Thuricremas propter mactatus concidit aras,
« Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen.
« At mater virides saltus orbata peragrans,
« Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
« Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
« Conspicere amissum fœtum ; completque querelis
« Frondiferum nemus adsistens ; et crebra revisit
« Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.
« Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
« Fluminaque ulla queunt summis labentia ripis,

« Oblectare animum, subitamque avertere curam :
« Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
« Derivare queunt alio, curaque levare :
« Usque adeo quiddam proprium, notumque requirit. »

Traduction, par M. le Blanc de Guillet.

« Non jamais dans leur cœur nul trait ne s'en efface.
« Lorsqu'un jeune taureau, frappé d'un coup mortel,
« Sous le couteau sacré tombe au pied de l'autel,
« Sa mère, non plus mère, errante, désolée,
« S'égare dans les bois, éperdue, isolée,
« La trace de ses pas est marquée en tous lieux,
« Partout elle promène un regard soucieux.
« Où peut être caché l'objet de sa tendresse ?
« Toute à ce souvenir, elle revient sans cesse
« Des pâtis à son toit, de son toit aux pâtis,
« Par ses cris douloureux tour à tour attendris.
« Plus de goût pour les fleurs, pour la tendre feuillée,
« Des perles du matin vainement émaillée.
« Ni les gazons naissans, ni le cristal des eaux,
« Ni les jeux, les combats d'autres jeunes taureaux,
« Rien n'offre qu'un vain charme à sa douleur secrette,
« Rien ne rend à son cœur le fils qu'elle regrette,
« Ce fils si bien gravé dans ce cœur gémissant. »

(8) O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!

Sidonius Apollinaris, liv. IV, epist. 21, fait de la Limagne la belle description que l'on a cru devoir

donner ici. *Taceo territorium viatoribus molle, fructuosum aratoribus, venatoribus voluptuosum; quod montium cingunt dorsa pascuis, latera vinetis, terrena villis, saxosa castellis, opaca lustris, aperta culturis, concava fontibus, abrupta fluminibus; quod denique hujusmodi est, ut semel visum, advenis multis, patriæ oblivionem sæpe persuadeat.* Le roi Childebert avoit coutume de dire, « qu'il ne désiroit qu'une chose avant « que de mourir, qui étoit de voir cette belle Limagne, « qu'on dit être le chef-d'œuvre de la nature, et une « espèce d'enchantement. »

La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, Marmontel, Thomas, etc. (*Note de l'auteur.*)

(9) Là des fripons gagés surveillent leurs complices.

On sait que dans toutes les grandes villes la police emploie souvent des fripons pour découvrir des friponneries. (*Note de l'auteur.*)

(10) Du bout de son allée apercevoit Paris.

« Adieu donc Paris! ville célèbre, ville de bruit, de « fumée et de boue; où les femmes ne croient plus à « l'honneur, ni les hommes à la vertu! Adieu, Paris! « nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; « nous ne serons jamais assez loin de toi. » Émile, liv. IV.

Rousseau décrit dans plusieurs passages de ses œuvres

les sensations vives et douces avec lesquelles il se plaisoit à opposer au spectacle de Paris les images fraîches et riantes de la nature.

(11) Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux.

Ces vers sont imités d'Horace, et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux.

« O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
« Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
« Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?
« Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis ! »

« *O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!*
« *Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,*
« *Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,*
« *Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!* »

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poëtes. Elle est d'autant plus sensible, qu'elle se montre dans l'expression très-différente de la même idée et du même sentiment. Boileau, en traduisant Horace, est encore Boileau. Ce poëte, si supérieur à son modèle dans la satyre, n'a jamais eu dans la poësie philosophique, ni sa douceur, ni sa grâce, ni son aimable abandon.

O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots : *O champs, quand pourrai-je vous voir?* Horace ne

demande pas de fortuné séjour, de champs aimés des cieux : il *demande la campagne;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses désirs : « *O rus, quando ego* « *te aspiciam !* » On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à la fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses ? Combien on doit regretter aussi ce vers charmant :

Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !
Boire l'heureux oubli d'une vie inquiète.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grâce et l'expression de l'amour de la solitude, entre

Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis,

et ce vers,

Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son ame, et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poëte et l'imitateur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisans et si vrais :

« Tout bon habitant du Marais
« Fait des vers qui ne coûtent guère ;
« Pour moi, c'est ainsi que j'en fais :
« Je les ferois bien plus mauvais
« Si je tâchois de les mieux faire.

« Quant à Monsieur Despréaux,
« Il en compose de fort beaux. »

Lafontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité, et de cet abandon plein de grâce, que j'admirois dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour, il s'écrie :

« Hélas ! quand reviendront de semblables momens !
« Faut-il que tant d'objets, si doux et si charmans,
« Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète ?
« Ah ! si mon cœur encore osoit se renflammer !
« Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête ?
« Ai-je passé le temps d'aimer ? »

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même. (*Note de l'auteur.*)

(12) Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair.

Dans une société où se trouvoit M. le chevalier de B***, on avoit parlé d'harmonie imitative dans les vers ; des personnes de beaucoup d'esprit nioient l'existence de cette harmonie. L'auteur de ce poëme, invité, à lire quelques vers, choisit le morceau qui avoit pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de B*** dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers : « Il a fait comme le philosophe à qui l'on « nioit le mouvement ; il a marché. » (*Note de l'aut.*)

(13) Il chante Lycoris, sa Lycoris absente.

VIRGILII BUCOLICON *Eclog.* X.

« Tu procul a patria (nec sit mihi credere tantum !)
« Alpinas, ah dura ! nives et frigora Rheni

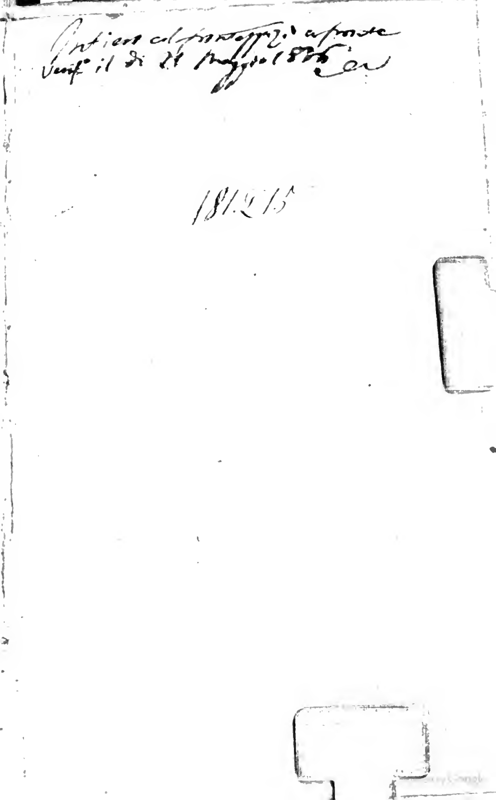


« Me sine sola vides. Ah ! te ne frigora lædant !
« Ah tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !
« Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
« Carmina, pastoris Siculi modulabor avena.
« Certum est in silvis, inter spelæa ferarum
« Malle pati, tenerisque meos incidere amores
« Arboribus : crescent illæ; crescetis, amores !
« Interea mixtis etc. »

(*Note de l'auteur.*)

FIN.




181.2.15

